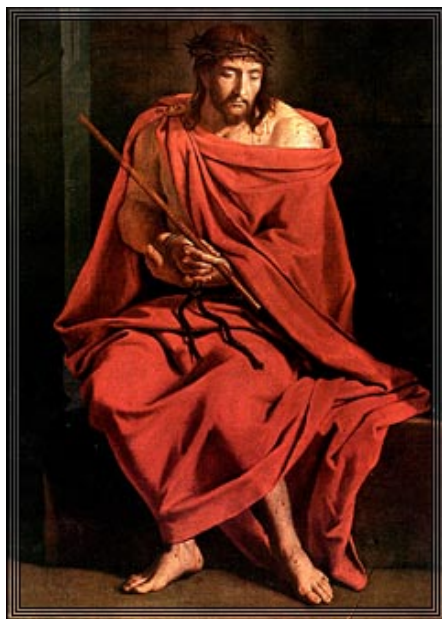


R. P. D. Laurent Scupoli



Le combat spirituel

Le combat spirituel

composé en italien par le

R. P. D. Laurent Scupoli

de la Congrégation des Clercs Réguliers,
dits vulgairement Théatins.

Revue et conféré sur les exemplaires de
l'auteur, le plus exact et le plus accompli
que tout autre

Traduit en français par le *R. P. D. Olympe
Masotti* de la même Congrégation.

À Paris,
Chez Guillaume de Luyne, libraire juré, au
Palais dans la Salle des Merciers, à la
Justice.

M. DC. LVIII.

Avec Privilège et Approbation.

À LA REINE

Madame,

Je croirais être grandement coupable, si servant d'interprète à un de nos pères qui vient d'arriver d'Italie, je ne le présentais d'abord à Votre Majesté. Il ne demande que la permission de vous offrir un livre, qui vient d'être dédié au Père de l'Église.

N'aurais-je pas failli, si j'avais permis qu'il eût abordé aucune autre personne que la mère du fils aîné de l'Église ? Il est vrai que ce n'est pas la première fois qu'il voit la France, car il y a plus de soixante ans qu'il y arriva ; et quoique toujours inconnu, il ne manqua pas d'un favorable accueil parmi la courtoisie des Français ; mais maintenant qu'il veut se découvrir, il ne saurait espérer ni trouver une plus sûre protection que celle de V. M. car il sait que les pères de sa Religion ont le bonheur d'avoir été reçus en ce même royaume durant la mémorable régence de V. M. Il vous supplie très-humblement de lui permettre de porter votre auguste nom, comme vous avez eu la bonté de faire graver ce même nom sur notre Église de Sainte-Anne-la-Royale. Et pour ne pas manquer de la recommandation de quelque grand personnage nécessaire à tous les étrangers, il vous présente des lettres du B. François de Sales, Évêque de Genève, cet éclatant flambeau des prélats de la France, qui le recommande si tendrement, qu'il l'appelle *son cher livre, son favori, et*

son directeur dès sa jeunesse. C'est ainsi, Madame, que je me vois dispensé de rien ajouter du mérite de ce livre ; en même temps que ce B. Évêque ouvre sa bouche pour en faire les éloges, il m'en fermerait un cent, si je les avais ; étant certain que je ne saurais après lui m'acquitter dignement d'une si haute entreprise. Quand toutes les nations de l'Europe ne le recommanderaient pas assez par leurs traductions, je crois que disant que c'est le *Combat Spirituel* tout accompli, j'en dirais beaucoup ; mais disant que c'a été le maître du B. François de Sales aux choses de l'esprit, et de la vie intérieure, je dis tout. De plus, ce n'est pas un livre que vous ignoriez : la grandeur et la perfection de vos vertus me persuadent fermement qu'il ne contient aucune instruction que vous n'avez pratiquée. Il ne me reste donc qu'à supplier Votre Majesté de pardonner les fautes de ma traduction, qui n'aura pas sans doute répondu ni à mon zèle, ni à l'envie que j'avais de la rendre digne de vos regards, et de la faire paraître dans toute la fidélité qu'elle devait avoir. Elle aura pourtant toujours ses vérités et ses maximes chrétiennes qui se laisseront voir parmi l'obscurité de mes veilles, et peut-être plairont-elles dans la simplicité du langage ; car c'est aussi ce qui fait trouver les rubis plus beaux, lorsqu'ils brillent au travers des sablons qui les couvrent. C'est une vérité, Madame, qui tire cet aveu de ma plume, et c'est un acte de justice qui me fais

protester que je suis avec tout le respect et la
soumission que je dois,

Madame,
de Votre Majesté,

*Le très-humble
et très-obéissant serviteur,
Dom Olympe Masotti,
Clerc Régulier.*

AU LECTEUR.

Il fallait enfin, mon cher lecteur, démasquer à la France cet illustre inconnu, et lui montrer du doigt ce guerrier pacifique, qui a su dans la plus calme retraite de la religion découvrir aux âmes chrétiennes les embuches du démon, et leur ouvrir le chemin aux plus glorieuses conquêtes sur ce vieil ennemi. Il est de ces grands hommes, comme du plus bel astre du ciel, qui ne saurait jamais cacher assez bien sa lumière sous la couverture des nuages qu'il attire d'ici-bas : les rayons qui en sortent, et qui brillent parmi ces ombrages, le font paraître soleil, comme il est, c'est-à-dire le père de la lumière, et de toute splendeur. Ces saints personnages qui n'ont paru sur notre horizon que pour éclairer les cœurs des fidèles par leur exemple et par leur conduite, plus ils se dérobent aux yeux du monde, plus ils rayonnent à travers les ténèbres qu'ils se forment eux-mêmes ; et lorsqu'ils présentent au public quelque livre de piété, et des maximes évangéliques qu'ils ont apprises de la bouche de Dieu, ils montrent leur visage aussi éclatant qu'un autre Moïse, quoiqu'ils se figurent d'être inconnus, ayant l'esprit éclairé comme lui, *ex consortio sermonis Dei*. L'Italie qui a eu le bonheur de donner au monde l'auteur du *Combat Spirituel*, quoiqu'elle sut d'où venait cette belle production, elle n'a pu le publier aux autres nations qu'après le décès du même auteur. Ce fut la grande

humilité du R. P. D. Laurent Scupoli, personnage d'une doctrine et d'une vertu tout à fait singulière, qui en fut la cause ; lequel n'ayant composé ce *Combat Spirituel* que pour apprendre aux chrétiens le moyen de s'avancer dans la voie de la perfection, il craignait lui seul de reculer, et de s'y perdre par quelque atteinte de vaine gloire, s'il l'avait donné au public sous son nom. Toutefois, après son heureux trépas, nos pères supérieurs trouvèrent bon de lui rendre l'honneur et la gloire qu'il avait refusée, dans un temps qu'elle ne pouvait être ni suspecte ni dommageable, et de graver sur le front d'un enfant aux traits si divins le nom de son père, de peur que par trop de pitié quelque autre ne voulut l'accueillir, et l'adopter pour enfant de ses entrailles, lui faisant porter le nom supposé de sa propre famille. C'est pourquoi ils firent d'abord imprimer le *Combat Spirituel* sous le nom du R. P. D. Laurent Scupoli, qui fut reçu universellement sans aucun doute et sans aucune opposition. Il est vrai, néanmoins, que les versions qu'on a faites de ce livre, suppriment le nom de l'auteur, et presque toutes les produisent sous le nom d'un serviteur de Dieu, qui était le titre de sa première impression en italien. Toutefois, si l'on considère qu'elles furent faites pendant que le P. Scupoli était encore en vie, comme nous dirons ci-dessous, on pourra aisément se défaire de ce scrupule. De plus les traducteurs, quoiqu'ils ne sussent pas précisément

le nom de l'auteur, l'attribuèrent pourtant à l'Italie, parce que c'était de là d'où ils tiraient les originaux de leurs traductions : c'est ce que confesse la première traduction française faite par les Révérends Pères Feuillants, la première anglaise par un inconnu, l'allemande par un autre inconnu, la seconde française par D. S., la troisième française par G. D. M. et même l'espagnole par Luis de Vera. Pour ce qui est de la latine, qui a été faite par Iodocus Lorichius, théologien de l'université de Fribourg en Brisgau, quoiqu'il l'ait tirée de l'allemande, il avoue pourtant que son exemplaire allemand avait eu pour original un italien.

Voici donc le *Combat Spirituel* tiré des ténèbres, qui avaient obscurci son illustre naissance : le voici rendu à son père, mais qui plus es, enrichi de tous les chapitres que lui-même y avait ajoutés ; car il faut savoir que le P. Scupoli n'acheva pas cet ouvrage tout à la fois, mais à mesure que le Saint-Esprit lui dictait ces maximes chrétiennes, il les couchaient sur ce livre successivement, l'une après l'autre : c'est pourquoi on y voit quelque diversité selon les diverses impressions que l'on en a faites, et particulièrement dans les premières qui furent beaucoup diminuées, et même en quelque façon différentes dans la disposition des matières, et dans le rang des chapitres. J'avoue que presque toutes les traductions qui se son faites de ce livre,

n'ont compris que ce que le P. Scupoli avait composé la première fois, et que le Comte de Portia le vieux avait fait imprimer à Venise, à savoir 33 chapitres ; mais il est à remarquer qu'elles furent faites avant qu'il mit au jour les autres impressions plus accomplies. Car à peine le *Combat Spirituel* venait d'être imprimé la première fois, qu'on le fit d'abord parler plusieurs langues ; la première version française ayant été faite l'an 1595, la première anglaise l'an 1598, l'allemande environ dans le même temps, parce que c'est d'elle que la latine fut tirée l'an 1599. Pour l'espagnole, elle fut faite l'an 1608, peu après une autre impression du *Combat Spirituel* en Italien, qui contenait 60 chapitres, et qui fut traduite incontinent en français, à savoir l'an 1608, et dédiée au B. François de Sales, dans le temps que l'auteur était encore en vie à Naples, qui nous laissa enfin celle qui contient 66 chapitres pour la dernière et la plus accomplie qu'il mit au jour quelque temps avant sa mort, qui arriva le 28 novembre 1610. C'est donc ici le portrait de l'homme intérieur, et du vrai spirituel que ce sage peintre avait en plusieurs fois tracé sous son divin maître, et qu'enfin il accomplit sur tant de belles idées qu'il lui fournissait d'en haut l'une après l'autre. C'est de quoi nous assure le P. D. Charles de Palme, religieux de grande doctrine et de grande expérience, qui a pris la peine par ordre du Très-révérend Père Général de revoir fort

soigneusement, et de conférer sur tous les exemplaires que le P. Scupoli nous a laissés, et sur toutes les impressions qu'on a faites du *Combat Spirituel*, celui qu'il nous donné imprimé à Rome l'année passée 1657, pour le plus exact et le plus accompli que tout autre, et c'est encore ce que *Patres nostri narraverunt nobis* ; car ce n'est pas un livre dont ils ne se puissent souvenir dès a première impression. Et quoique l'on ait vu après la mort du P. Scupoli quelque autre édition italienne du *Combat Spirituel* sans le nom de l'auteur, et seulement avec les premiers 33 chapitres, c'a été ou par la négligence de celui qui l'a fait réimprimer, qui n'a pas pris la peine de s'informer tant soit peu du nom de l'auteur, que sans doute il aurait pu découvrir, ou parce que l'ayant fait imprimer en quelque ville éloignée de l'Italie, il lui est tombé fortuitement entre les mains une des premières impressions : Ainsi il pouvait facilement ignorer et le nom de l'auteur, et l'addition des chapitres. Ce qui a été cause que d'autres traducteurs, qui ont travaillé depuis peu sur cette pièce, ont suivi cette erreur, et ont cru que ce qui était arrivé par hasard, avait été fait à dessein.

C'est pourtant sur la dernière édition de Rome, qui est aussi la dernière que l'auteur nous a laissée, que j'ai travaillé. Si tu veux savoir ce qui m'a obligé à faire encore cette traduction après tant d'autres que tu as trouvées si bonnes, je n'ai

point de peine te le dire. Outre le dessein que j'ai eu de faire connaître à la France le véritable auteur du *Combat Spirituel*, c'a été encore pour tel le sonner tout accompli, et tel qu'il sortit la dernière fois de la main de l'auteur, et puis pour t'assurer que les chapitres que tu as vu ajoutés en d'autres traductions, et que tu verras en celle-ci, viennent de la même source que les autres, et qu'ils sont des traits de la même main qui nous avait tracé les premiers. Pour ce qui est de ma traduction, je n'ai rien fait que prêter des paroles françaises à mon auteur italien : j'ai toujours tâché de rendre mot pour mot, aussi me suis-je bien gardé de renverser le tour de la phrase tant que j'y ai pu réussir, et qui plus est, de ne rien omettre n'y rien retrancher : car je sais que comme il n'y a rien en ce livre de superflu, non pas même une parole, aussi tout y est fort sentencieux, et a quelque sens particulier, et même les paroles à bien les considérer *pondus habent*. C'est pourquoi j'ai voulu que notre auteur parlât français, mais avec tous ses termes propres et familiers, et qu'il dise ce qu'il avait dit en italien, aussi simplement et aussi pathétiquement en cette langue étrangère qu'en sa naturelle. Il est de ce livre (témoin le B. François de Sales) comme de ces grandes montagnes, qui n'ont au dehors point de fleurs ni d'herbages, mais il ne faut que creuser tant soit peu pour y découvrir les veines d'or qu'elles cachent dans leurs entrailles, et plus l'on continue

à fouiller dans la mine, plus on y trouve toujours de nouveaux trésors. Le P. Scupoli a rejeté de son livre toute sorte d'ornement et de propreté dans les phrases, il n'a voulu parler qu'au cœur, tant s'en faut qu'il eût dessein de flatter l'oreille, il nous a donné fort peu de choses à lire, et beaucoup à méditer, il a quitté le superficiel pour nous faire pénétrer plus avant, et toucher le fond des choses. C'est pourquoi je n'eusse jamais osé embellir, ou pour mieux dire charger de superfluités un livre si plein de sentences et de maximes de l'Évangile, pour ne m'écarter tant soit peu du but et du dessein que l'auteur s'était proposé, et c'est aussi pourquoi je ne désire pas que tu considère ma traduction que pour sa fidélité et sa sincérité, et si tu agrées mon intention et mon travail, tu me donneras occasion de te promettre dès maintenant, et redonner bientôt la seconde partie des œuvres spirituelles de notre auteur du *Combat Spirituel*, mais assure-toi que je ne m'y suis porté que pour le plus grand profit de ton âme, et que je ne prétends de toi autre chose que le souvenir que je te supplie d'avoir dans tes prières de ce misérable pécheur.

Dom Olympe MASOTTI

Clerc Régulier.

Ce 14 septembre 1658

*À NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE
ALEXANDRE VII*

Ce petit ouvrage composé par un de nos pères, et rendu grandement recommandable par la dévotion universelle, a été souvent imprimé pour l'entretien de la même dévotion, et croissant toujours davantage en crédit et en estime ; moi, pour concourir encore au très-grand profit que l'on en tire, l'ayant fait avec diligence revoir, et conférer sur les premiers et les plus corrects exemplaires, et même augmenter de quelques autres petits ouvrages du même auteur, j'ai procuré de lui faire voir de nouveau le jour : et poussé d'un mouvement intérieur j'ose le présenter très-humblement aux pieds de Votre Sainteté : Je sais bien, Très-saint Père, qu'il n'a point de proportion avec la majesté et la grandeur de la personne à qui il est consacré, si ce n'est que pourtant sur le front le vénérable Nom de Votre Sainteté, avec la splendeur qu'il en emprunte, il peut paraître devant Elle avec moins de rougeur. J'ai pourtant des motifs assez suffisants pour le lui présenter : Car bien qu'il n'ait aucune remarquable prérogative qui ait du rapport avec une si grande élévation, il contient toutefois de très-vertueux exercices de la perfection chrétienne, et des sentiments tout à fait conforme à l'incomparable piété et à l'esprit très-dévoit de Votre Sainteté : et ce qui lui représente comme dans un miroir très-clair sa même vertu, et ses

très-louables exemples, lui devra être par conséquent bien cher et agréable. Que si une autre fois ayant été pareillement dédié à votre Nom, il fut reçu avec une singulière bienveillance sous une si grande protection, il se peut mieux assurer, maintenant que sa débonnaireté s'est augmentée en sa personne par ce divin degré où l'on la voit élevée, de devoir être accueillie d'un regard favorable, et avec une particulière courtoisie. Considérant de plus la singulière affection qu'Elle porte à la vénérable mémoire de François de Sales, lequel ayant eu extrêmement à cœur , et entre ses plus chères et plus précieuses délices ce *Combat Spirituel*, par le fruit qu'il en tira, par les fréquentes approbations et louanges qu'il lui donna, vint à lui accroître de beaucoup sa réputation et son estime. C'est pourquoi je me persuade fermement que Votre Sainteté, qui prise tant la vertu et le nom de grand homme, daignera en sa considération d'avoir pour agréable, et d'honorer de la grandeur accoutumée de son âme ce petit livre, lequel quand il n'aurait apporté aucun autre profit au monde, que d'avoir appris la dévotion, et perfectionné la vertu de François de Sales, se serait rendu digne du favorable accueil, et de la protection de Votre Sainteté, aux pieds très-sait de laquelle me prosternant très-humblement moi et toute ma religion, nous lui souhaitons pour l'accroissement et le bonheur de

toute la Chrétienté de longues années, et des succès pareils à ses généreux desseins.

De Votre Sainteté
Le très-humble,
très-dévoit et
très obligé serviteur
D. FRANÇOIS CARAFA
Supérieur Général des
Clercs-Réguliers.

ÉLOGES

*Que le bienheureux François de Sales Évêque de Genève
donne au livre intitulé Le Combat spirituel.*

L'autorité du Bienheureux François de Sales en matière des choses spirituelles, et sa réputation dans la conduite des âmes, me persuadent que le jugement qu'il fait de ce livre et ses Éloges, doivent suffire pour lui augmenter son crédit et sa louange : c'est pourquoi je pense devoir être dispensé d'apporter ici d'autres approbations que la sienne ; laissant à part celles de plusieurs autres grands personnages qui en parlent fort avantageusement. Il dit donc premièrement :

Livre 2, Épître 26. Instruisant une dame veuve de l'usage de l'imagination en la méditation : *Le livre de la Méthode de servir Dieu est bon, mais embarrassé et difficile plus qu'il ne vous est requis ; celui du Combat Spirituel contient tout ce qu'il dit, et plus clairement et plus méthodiquement.*

Épître 34. Exhortant une dame à la lecture des livres spirituels, il dit : *La Méthode de servir Dieu, l'Abrégé de la perfection chrétienne, la Perle Évangélique sont des livres fort obscurs, et qui cheminent par la cime des montagnes ; il ne faut guère s'y amuser. Lisez et relisez le Combat Spirituel, ce doit être votre cher livre, il est tout clair et tout praticable.*

Épître 39. Recommandant à une dame d'avoir un soin spécial d'acquérir les vertus en lesquelles elle se trouvera plus défaillante, il conclut à ce propos sans parler d'aucun autre

livre : *Relisez le Combat Spirituel* (il dit relisez, parce qu'elle l'avait sans doute lu auparavant par son conseil) *et faites une spéciale attention aux documents qui y sont, il vous sera fort à propos.*

Épître 48. Écrivant à une dame veuve de la faim spirituelle de communier, et de l'amour de la volonté de Dieu après l'y avoir exhortée, il ajoute : *Oui, ma fille, le Combat Spirituel est un grand livre : il y a quinze ans que je le porte en ma pochette, et je ne le lis jamais qu'il ne me profite.*

Livre 3, Épître 13. Prescrivant quelques exercices de dévotion à une dame mariée, il dit sur la fin : *Lisez fort le Combat Spirituel, je vous le recommande.*

Livre 4. Épître 80. Écrivant à une veuve, et l'exhortant à la simplicité de cœur, et à ne pas tant désirer la délivrance des tentations : *Ma chère fille, dit-il, lisez le 28^{ème} chapitre du Combat spirituel, (c'est maintenant le 59) qui est mon cher livre, et que je porte en ma poche il y a bien dix-huit ans, et que je ne relis jamais sans profit.*

Livre 5, Épître 45. Écrivant à une religieuse abbesse, la consolant en sa maladie, et lui donnant de beaux avertissements touchant la paix intérieure et l'humilité, il dit ces paroles : *Faut-il faire du bien ? il le faut faire paisiblement, autrement nous ferions beaucoup de fautes en nous empressant ; jusque même à la pénitence, il faut la faire paisiblement. Voici, disait ce pénitent, que ma très-amère amertume est en paix. Lisez, ma bonne fille, le chapitre 15, 16 et 17 du*

Combat Spirituel, et ajoutez le à ce que j'ai dit, et pour le présent cela suffira. Remarquez que dans cette impression il faut prendre le chapitre 26 pour le 15, que le B. marque le 25 pour le 16, le 30 pour le 17.

Épître 70. Consolant une dame veuve sur la mort de son fils, il ajoute : *Il faut que nous fassions un exercice particulier toutes les semaines une fois, de vouloir, et d'aimer la volonté de Dieu plus vigoureusement (je passe plus avant) plus tendrement, plus amoureusement que nulle chose du monde ; et cela non seulement en les occurrences supportables, mais aux plus insupportables. Vous en trouverez je ne sais quoi dans le petit livre du Combat Spirituel, que je vous ai si souvent recommandé. Hélas ! ma fille, à a vérité dire, cette leçon est haute, mais aussi Dieu, pour qui nous l'apprenons, est le Très-Haut.*

Le traducteur français, qui en l'an 1608, dédia sa version de ce livre au Bienheureux Évêque de Genève, lui dit dans l'Épître : *L'estime que vous faisiez du Combat Spirituel, la lecture et pratique duquel vous m'avez fort recommandée.* Et peu après il suit : *La considération du jugement que vous m'avez toujours fait de l'utilité de ce livre.*

Charles-Auguste de Sales en la *Vie* qu'il écrivit de ce Bienheureux, et qu'il dédia au Pape Urbain VIII, en l'an 1634, livre X, dit : *Pour l'accomplissement de sa piété il vint à lire un petit livre très-dévoit des PP. Théatins, qui a pour titre le Combat Spirituel ; il le tenait toujours à la main, comme si c'eût*

été une lettre que Dieu lui eût envoyée du Ciel, et durant dix-sept ans il le porta après dans sa poche.

Monsieur Camus Évêque de Belley au livre intitulé *L'esprit du Bienheureux François de Sales* part. 3, sect. 12, qui porte pour titre, *Du livre du Combat Spirituel*, dit : *Ce livre tout d'or* (il parle de celui de l'Imitation de Jésus-Christ) *est au dessus de toutes louanges : ce n'était pas pourtant celui que notre Bienheureux conseillait le plus, mais le Combat Spirituel : c'était son cher livre, son favori ; il m'a dit plusieurs fois qu'il l'avait porté plus de dix-huit ans dans sa pochette, en lisant tous les jours quelque chapitre, ou au moins quelque page. Aussi qui veut y prendre garde attentivement, il est aisé de remarquer que tout l'esprit de la dévotion de notre Bienheureux père, est tirée de ce livret : qui voudra en voir un échantillon, confère le premier chapitre de la Philothée, avec le premier chapitre du Combat Spirituel, et il connaîtra combien ce que je dis est véritable. Il me souvient que la lecture attentive et répétée de ces deux chapitres me donna le sujet d'un petit traité spirituel de la Réformation intérieure, que nous avons donné au public. Notre Bienheureux conseillait la lecture de ce livre du Combat Spirituel à tous ses dévots, l'appelant tout aimable et tout praticable. Plus je le lis, et plus j'y remarque comme en sa semence toute la doctrine spirituelle de ce Bienheureux ; il est certain, que quiconque en charité, et par le motif de la charité, s'adonnera à la lecture et à la pratique de ce livret, arrivera à un haut degré de piété et de perfection chrétienne, sans s'embarrasser en tant d'autres lectures. Ceux qui*

s'imaginent (et j'en ai connu quelques-uns) que ce livre est obscur, se forgent des ombres en plein midi, et ressemblent à ces Israélites qui eurent la manne en dégoût, parce qu'elle leur tombait du ciel avec trop de facilité et d'abondance.

Le même, part. 3, sect. 29, qui a pour titre : *De la défiance de soi-même et de la confiance en Dieu*, dit : *Le Combat Spirituel, qui était le cher livre, et le Vade mecum de N. B. P. met pour fondement de la milice intérieure et chrétienne, la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.*

Le même, part. 7, sect. 7, qui a pour titre : *De trois livres de piété : Trois petits livrets de piété étaient dans son esprit en une haute estime. Le premier était celui du Combat Spirituel, duquel je vous ai tant parlé, mes sœurs, qu'il vous a tant recommandé, et qu'il recommandait avec beaucoup de soin à ses enfants, leur confessant à dessein, qu'il l'avait porté dix-sept ans durant dans sa poche, en lisant presque tous les jours quelque chapitre, et toujours avec de nouvelles lumières, etc.*

Le même, part. 9, sect. 20, qui a pour titre, *Chemin raccourci à la perfection*, dit sur le commencement : *Entre les livres il recommandait principalement le Combat spirituel, qui était son précieux meuble, comme l'Homère à Alexandre.*

Le même part. 9, sect. 21, sous le même titre, dit sur la fin : *Vous savez que N. B. P. n'a eu pour exercice spécial que celui de la présence de Dieu, pour vertu favorite, que la douceur charitable, et pour livre, que le Combat Spirituel ; après vous avoir recommandé autant*

que je puis son imitation, comme si nous l'entendions, nous criant du haut du Ciel avec saint Paul : soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus-Christ, etc.

Le même part. 14, sect. 15, qui a pour titre : *Conseil touchant un directeur* : Je lui demandais un jour, qui était son directeur, il tira de sa pochette le livre du *Combat Spirituel*, et me di : le voilà, c'est celui qui avec Dieu m'enseigne dès ma jeunesse, c'est mon maître aux choses de l'esprit, et de la vie intérieure. Depuis que j'étais écolier à Padoue, un Théatin me l'enseigna, et me le conseilla ; j'ai suivi son avis, et m'en suis bien trouvé ; il a été composé par un saint personnage de cette célèbre congrégation, qui a caché son nom particulier, et l'a laissé courir sous le nom de sa compagnie, qui s'en sert en la manière presque dont les jésuites se servent du livre des *Exercices de leur Bienheureux Ignace de Loyola*. Et quelques pages après : Ceux qui ont écrit la *Vie de notre Bienheureux* remarquent qu'il a porté durant dix-sept ans entiers ce livre du *Combat Spirituel* toujours sur soi ; mais il est probable que ce temps a été plus long, puisqu'il a commencé de si bonne heure à se ranger sous la pédagogie de ce livre, à l'esprit duquel il s'est tellement réglé, et a si fort non seulement assujetti, mais transformé le sien, que je puis assurer par l'attention de plusieurs années que j'ai apportée à la lecture tant de ce livre que des écrits de notre Bienheureux Père, que c'est le même trait, et que notre Bienheureux a écrit peu de choses don je ne trouvasse aussitôt la semence et le pépin en quelque endroit de ce *Combat*. Il le conseillait à tous ceux qui prenaient ses avis touchant la dévotion, et principalement à ceux qui

se rangeaient sous sa discipline, en quoi il témoignait d'aimer son prochain comme soi-même, puisqu'il leur ouvrait la même source, d'où il avait puisé ce grand fonds de dévotion, dont il était possesseur, communiquant ainsi sans envie ce qu'il avait appris sans feintise, Sap. 7. Et après : Comme je lui louais le livre d'or de l'Imitation de Jésus-Christ, et le préférais de beaucoup à ce Combat, il me répondit gracieusement, que c'étaient les ouvrages de deux personnages vraiment animés de l'Esprit de Dieu, que leurs visages étaient différents, et que l'on pouvait dire de chacun d'eux ce que l'on chante des Saints : non est inventus similis illi ; que les comparaisons en ces matières avaient toujours quelque chose d'odieux ; que le livre de l'Imitation avait en quelque sens de grands avantages sur le Combat, mais que le Combat aussi avait quelques avantages sur l'Imitation, entre lesquels il prisait ceux-ci, l'ordre, et de ce qu'il s'enfonce plus avant, et va dans les racines des sujets. Il conclut par ce saint mot : que pour bien faire, il fallait lire l'un, et n'omettre point l'autre ; ils sont si brefs tous deux, que leur lecture ne peut nous mettre en de grands frais. Il prisait fort ce livre de l'Imitation pour l'oraison et la contemplation, comme fort sentencieux ; mais il estimait le Combat pour le regard de la vie active, et de la pratique.

ABRÉGÉ DE LA VIE

*Du P. D. Laurent Scupoli, clerc régulier, tiré de
l'Histoire des Clercs Réguliers, livre 6, part. 2.*

Pour l'accomplissement de ce petit ouvrage j'ai cru nécessaire de donner au lecteur quelque connaissance de son auteur, afin que l'estime de l'ouvrage s'augmente en sachant le mérite de l'ouvrier. Le Père D. Laurent Scupoli naquit donc à Otrante, ville qui donne aujourd'hui son nom à la province des Salentins au royaume de Naples. Il passa son enfance et sa jeunesse dans les études, et demeura séculier auprès de ses parents jusqu'à environ l'âge de quarante ans. Mais le Saint Esprit voulant se servir de lui pour l'instruction des âmes, l'adressa au Bienheureux André Avellin, clerc régulier, qui était pour lors à Naples en grande réputation de sainteté, et en une opinion particulière de Grand-Maître de l'esprit de la perfection ; et environ l'an de notre salut 1570, il fut accueilli et reçu à la Religion en la maison de Saint-Paul, et tout ensemble exercé à l'acquisition des vertus. Et ajoutant lui-même à de si bons enseignements la lecture des livres les plus choisis tant des saints Pères que d'autres auteurs les plus éclairés dans les matières spirituelles ; il y fit si grand profit, qu'il en devint en peu de temps le maître, et il fut appliqué par l'obéissance à la conduite des âmes, dans l'exercice duquel il eut un si grand talent, que pour rendre aimable la vie spirituelle, et la réformation de l'homme intérieur

aisée, on pouvait dire qu'il était unique, et tout à fait singulier. C'est pourquoi notre commun ennemi ne pouvant pas souffrir les grandes pertes qu'il faisait, et en craignant d'autres beaucoup plus grandes par le moyen d'un si grand serviteur de Dieu, il s'avisa de mettre dans la bouche d'un méchant homme de telles calomnies contre ce bon prêtre, qu'elles pouvaient le discréditer pour toujours ; pour parer à ce coup il se retira, non pas pour fuir de secourir son prochain, et pour vivre dans un repos oisif, mais pour prendre une nouvelle méthode de conduire les âmes, et laisser une perpétuelle guerre contre l'enfer. Se déroband donc aux villes les plus peuplées, il commença à vivre dans la retraite, et s'étant tout adonné à la contemplation des choses divines, il semblait qu'il vivait plus dans le Ciel qu'ici bas sur la terre ; et après une longue méditation, et l'expérience qu'il avait faite en soi-même, et en d'autres personnes, des guerres spirituelles, il se mit à composer le Combat Spirituel, qui fut donné au public sans son nom par une grande humilité, et un sentiment très-abject qu'il avait de soi-même en toutes choses, tellement qu'il désirait d'être traité, et de paraître comme le dernier des frères laïcs ; et même croyant trop honorable pour soi le bonnet des clercs, il se servit longtemps de celui que les frères portent dans la Religion, parmi lesquels il se mêlait dans les exercices les plus bas, et les plus pénibles de la maison. Il était en son habit, et

dans sa chambre, très-pauvre, et tellement détaché de toutes les choses du monde, qu'il semblait n'être plus homme. Il était fort sérieux de son naturel, il se rendait pourtant dans l'abord très-affable, et à l'occasion il faisait venir sur son visage une gaité opportune ; il avait la communication fort aisée ; et parlant des choses de Dieu, il usait d'une éloquence si efficace et si cordiale, que difficilement n'en demeurait ému et persuadé celui qui l'écoutait. Ainsi jusqu'à une extrême vieillesse, et à l'âge de quatre-vingts ans, enrichi d'un grand trésor de mérites, il passa en l'autre vie par une sainte mort dans la maison de Saint-Paul, pour recevoir, comme on le crut pieusement, la récompense éternelle, le 28 novembre 1610, nous laissant un plus vif portrait de son effigie intérieure dans ce petit livre, qui fera beaucoup mieux connaître combien était bien exprimée en lui la ressemblance avec l'original, c'est à dire avec son Dieu.

D. FRANÇAIS CARAFA, SUPÉRIEUR
GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS.

Le livre intitulé *Le Combat Spirituel* ayant été revu par notre commandement, dont beaucoup d'éditions se son faites jusqu'à cette heure, mais pourtant toutes différentes et défectueuse, afin qu'on l'imprimât de nouveau tout accompli, et avec tout ce que l'auteur en a écrit, qui fut un de nos pères Dom Laurent Scupoli.

Nous permettons en tant qu'il nous appartient, de le mettre au jour, afin que ce bienfait soit communiqué à tout le monde ; ordonnant que chacun de nos religieux l'ait toujours entre ses mains pour s'en servir, comme de guide spirituel pour eux-mêmes, et pour la conduite des âmes qu'ils devront instruire en la perfection, comme l'on a pratiqué avec grand profit jusqu'à présent dans notre religion.

Donné à Rome ce 25 décembre 1656.

*Dom François Carafa
supérieur général
des Clercs Réguliers.*

D. Jacques Sottani
Clerc Régulier
Secretaire.

AU SOUVERAIN CAPITAINE

et très-glorieux triomphateur, Jésus-Christ, fils de Marie.

Puisque les sacrifices et les offrandes de nous autres mortels ont toujours été, et sont encore agréables à Votre Majesté quand on les consacre à votre gloire d'un cœur pur et sincère, c'est pour cette raison que je vous présente ce petit traité du *Combat Spirituel*, le dédiant à Votre divine Majesté. Je ne me retire point en arrière, d'autant que le traité est petit ; car on sait bien, que vous seul êtes ce Haut Seigneur, qui se plait aux choses basses, et méprise les fumées et les prétentions du Monde : Et comment pouvais-je sans blâme, et sans me faire préjudice, le dédier à autre personne qu'à Votre Majesté, qui êtes le Roy du Ciel et de la Terre. Tout ce que ce petit traité enseigne, c'est toute votre doctrine ; car c'est vous qui nous avez appris que

Nous étant défiés de nous-mêmes,
Nous nous confions en vous,
Combattions, et
Prions.

De plus, si dans tous les combats on a besoin d'un chef expérimenté, qui mène et anime els soldats, lesquels combattent d'autant plus généreusement, que c'est sous les enseignes d'un invincible capitaine qu'ils portent les armes ; ce *Combat Spirituel* n'en aura-t-il pas à faire ? C'est donc vous, Jésus-Christ que nous (qui sommes déjà tous résolus de combattre, et de vaincre

quelque ennemi que ce soit) c'est vous, dis-je, que nous choisissons pour notre Capitaine, qui avez vaincu le monde et le prince des ténèbres, et qui avez par vos plaies, et par la mort de votre chair très-sacrée dompté la chair de tous ceux qui ont généreusement combattu, et qui combattront à l'avenir. Quand je disposais ce *Combat*, Seigneur, j'avais toujours dans la pensée cette sentence, *Que nous ne sommes pas suffisants de penser aucune chose par nous-mêmes, comme étant de nous-mêmes*. Que si nous ne pouvons pas sans vous, et sans votre aide avoir des pensées qui soient bonnes, comment pourrons-nous de nous seuls combattre contre tant d'ennemis si puissants, et éviter tant de pièges et tant de secrètes embuches ? C'est à vous, Seigneur, que ce *Combat* appartient par toutes sortes de raisons, puisque (comme je viens de dire) c'est votre doctrine, et c'est à vous que sont tous les soldats spirituels, du nombre desquels nous sommes nous autres Clercs-Réguliers Théatins c'est pourquoi prosternés tous ensemble aux pies de Votre Très-Haute Majesté, nous vous supplions de recevoir ce *Combat*, nous pourtant toujours et nous animant avec votre grâce actuelle à combattre toujours plus généreusement, ne doutant point que si vous combattez en nous, nous ne venions à vaincre pour votre gloire, et celle de votre très-Sainte Mère la Vierge Marie.

Votre très-humble
serviteur racheté par
votre sang précieux
D. Laurent Scupoli
Clerc-Régulier.

Vous donnez aujourd'hui bataille à vos ennemis, que la frayeur ne saisisse point vos cœurs, ne craignez point, ne lâchez point pied, et ne les appréhendez point, car le Seigneur votre Dieu est au milieu de vous, et il combattra pour vous contre vos adversaires, afin de vous tirer du danger.

Deut. 20.

LE COMBAT SPIRITUEL

*Personne ne sera couronné, s'il n'a bien combattu. (II
Tim. 2)*

CHAPITRE I. EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION
CHRÉTIENNE ; QU'IL FAUT COMBATTRE POUR
L'ACQUÉRIR ; ET DE QUATRE CHOSES
NÉCESSAIRES EN CE COMBAT.

Si vous voulez, ma très-chère fille en Jésus-Christ, atteindre le plus haut point de la perfection, et vous unissant à votre Dieu, devenir un même esprit avec lui, ce qui est la plus grande et la plus noble entreprise qui se puisse jamais dire, ou imaginer, vous devez premièrement connaître en quoi consiste la vraie et parfaite vie spirituelle.

Parce que plusieurs sans regarder plus avant, l'ont établie dans l'austérité de la vie, dans la macération de la chair, dans le cilice, dans les fouets et les disciplines, dans les longues veilles, dans le jeûnes et dans les autres semblables mortifications et peines corporelles.

Les autres, et particulièrement les femmes, se persuadent d'être allées bien avant, quand elles récitent beaucoup de prières vocales, entendent plusieurs messes et de longs offices, fréquentent les églises et la communion.

Plusieurs autres (parmi lesquels s'en trouve parfois quelques uns qui portent l'habit de religieux et vivent dans les cloîtres) ont cru que la

perfection dépend entièrement de l'assiduité au chœur, du silence, de la solitude et de la discipline régulière.

Ainsi, qui fait consister la perfection en ces actions-là et qui en d'autres semblables.

Mais il n'en va pas ainsi, car comme ces œuvres sont tantôt des moyens pour acquérir l'esprit de la perfection, et tantôt les fruits de l'esprit, aussi ne peut-on pas dire, que la perfection chrétienne et le vrai esprit consiste en ces choses-là seulement.

Ce sont sans doute des moyens fort puissants pour acquérir cet esprit à ceux qui en savent bien user, et avec discrétion, pour prendre de la vigueur et de la force contre la malice et la fragilité propre, pour s'armer contre les assauts et les ruses de nos communs ennemis, et pour se munir de toutes les aides spirituelles, qui sont nécessaires à tous les serviteurs de Dieu, et particulièrement à ceux qui commencent.

Ce sont ensuite des fuit de l'esprit aux personnes véritablement spirituelles, qui punissent leur corps parce qu'il a offensé son Créateur, et pour le tenir d'autant plus humble, et soumis à son service ; gardent le silence et vivent en retraite pour éviter la moindre petite offense de Dieu ; s'appliquent au service divin, et aux œuvres de piété pour converser dans les Cieux ; prient et méditent sur la vie et sur la passion de Notre-Seigneur, non pas par curiosité et par

aucun goût sensible, mais pour mieux reconnaître leur propre malice, et la bonté et miséricorde de Dieu, pour s'enflammer toujours davantage en l'amour divin, et à la haine d'eux-mêmes, suivant le Fils de Dieu en se renonçant et pourtant la croix sur leurs épaules ; fréquentent les saints sacrements pour la gloire de sa divine Majesté, pour s'unir plus étroitement à elle et prendre de nouvelles forces contre leurs ennemis.

Mais pour ce qui est des autres, qui mettent tout leur fondement sur les actions extérieures, elles leur peuvent parfois apporter plus d'occasion de ruine, que les péchés manifestes, non pas par le défaut de ces choses qui sont toutes très-saintes en elles-mêmes, mais par le manquement de ceux qui en usent ; parce que s'y attachant seulement, ils abandonnent leur cœur à leurs inclinations naturelles et aux pièges du démon, lequel voyant qu'ils se sont égarés du droit chemin, les laisse non seulement continuer en ces exercices avec plaisir, mais encore s'étendre selon la vanité de leurs pensées par les délices du Paradis, où ils se persuadent d'être déjà élevés parmi les chœurs des anges, et de sentir Dieu en eux-mêmes ; ce sont eux qui se trouvent quelquefois tout absorbés en certaines méditations remplies de points hauts, curieux et agréables, et ayant comme mis le monde et toutes les créatures en oubli, pensent d'être ravis jusqu'au troisième ciel.

Mais on peut aisément reconnaître par leur façon de vivre, en combien d'erreurs il se trouvent enveloppés et combien ils sont éloignés de la perfection que nous recherchons.

Car ils désirent en chaque chose grande et petite d'être préférés et avantagés sur les autres ; suivent leur propre sentiment, et s'attachent opiniâtement à toutes leurs volontés ; observent soigneusement les paroles et les actions d'autrui, et en médisent, aveugles qu'ils sont dans les leurs propres.

Que si vous les touchez tant soit peu en la vaine réputation dans laquelle ils se tiennent, et se plaisent d'être tenus par les autres, et que vous veniez à les ôter de ces dévotions, qu'ils pratiquent par une certaine accoutumance, ils s'altèrent tout à fait et s'inquiètent outre mesure.

Et si Dieu, pour les réduire à la vraie connaissance d'eux-mêmes et les remettre au chemin de la perfection, leur envoie des afflictions et des maladies, ou permet qu'il leur arrive des persécutions (ce qui ne se fait jamais sans sa volonté ou sa permission, ces choses-là étant la vraie pierre de touche de la fidélité de ses serviteurs) c'est alors qu'ils découvrent le fond et l'intérieur de leur âme gâtée et corrompue par l'orgueil, ne voulant pas dans toute sorte de circonstances favorables ou contraires, se bien résigner, s'humilier sous la main de Dieu, acquiescer à ses jugements qui bien que secrets et

cachés, ne laissent pas d'être toujours justes, et s'abaissent à l'exemple de son Fils humilié et souffrant, au dessous de toutes les créatures, tenant pour chers amis leurs persécuteurs, comme instruments de la bonté divine, et coopérateurs de leur mortification, perfection et salut.

D'où vient qu'il est certain, que ceux-ci sont exposés à un grand danger, parce qu'ayant l'œil intérieur obscurci, et se regardant ainsi eux-mêmes et leurs actions extérieures qui sont bonnes, ils s'attribuent plusieurs degrés de perfection et ainsi devenus orgueilleux ils se prennent à juger les autres ; et quant à eux, il n'y a rien qui les puisse convertir, qu'une grâce extraordinaire du Ciel.

Car bien plus aisément se convertit et se réduit au bien un pécheur manifeste que celui qui est caché et couvert du voile de vertus apparentes.

Vous voyez donc assez clairement, ma fille, que la vie spirituelle ne consiste pas en ces choses-là, de la façon que je viens de dire.

Mais il faut que vous sachiez, qu'elle ne consiste qu'en la connaissance de la bonté et de la grandeur de Dieu, et en celle de notre néant et inclination au mal ; en l'amour de Dieu et en la haine de nous-mêmes ; nous soumettant non seulement à lui, mais encore pour son amour à toutes les créatures ; nous dépouillant de tous nos désirs et nous résignant totalement à ses divines

volontés ; et de plus il faut vouloir et faire tout cela simplement pour la gloire de Dieu, et par le seul dessein de lui plaire, et parce qu'il veut et mérite d'être aimé et servi de la sorte.

C'est la loi d'amour gravée par la main du même Dieu dans les cœurs, de ses fidèles serviteurs.

C'est l'abnégation de nous-mêmes, qu'il désire de nous.

C'est son joug agréable et son fardeau léger.

C'est l'obéissance à laquelle notre Rédempteur et Maître nous appelle par son exemple et par sa parole.

Et d'autant que si vous aspirez à un si haut degré de perfection, vous avez à vous faire une continuelle violence à vous-même, pour surmonter généreusement et détruire toutes vos affections grandes et petites ; il faut nécessairement que vous vous prépariez avec toute promptitude de courage à ce combat, puisque la couronne ne se donne qu'à ceux qui auront vaillamment combattu.

Or comme ce combat est plus difficile que tout autre (parce que combattant contre nous-mêmes, nous sommes aussi combattus par nous-mêmes) ainsi la victoire obtenue sera plus glorieuse, et plus agréable à Dieu que tous autres.

Parce que si vous tâchez à fouler aux pieds et donner la mort à tous vos appétits désordonnés, désirs, et moindres convoitises, vous ferez plus de

plaisir et de service à Dieu que si en retenant volontairement quelques-unes en vie, vous vous donniez la discipline jusqu'au sang et jeûniez plus que les anciens ermites et anachorètes ou convertissiez des milliers d'âmes.

Car bien que la conversion d'une âme soit en soi plus agréable à Dieu que la mortification d'un petit désir ; toutefois vous ne devez vouloir, ni faire plus particulièrement, que ce que le même Dieu recherche et désire de vous plus étroitement.

Et Dieu sans doute se plaît davantage à vous voir travailler et songer à mortifier vos passions, que si, en laissant vivre une seule à dessein, et volontairement, vous le serviez en quelque autre chose, quoique plus grande et de plus d'importance.

Donc, puisque vous voyez, ma fille, en quoi consiste la perfection chrétienne, et que pour l'acquérir, vous devez entreprendre une continuelle, et très-rude guerre contre vous-même, il faut que vous fassiez provision de quatre choses, comme d'autant d'armes très-assurées et très-nécessaires pour remporter la palme et demeurer victorieuse en ce combat spirituel.

Ces quatre choses sont :

La défiance de nous-mêmes.

La confiance en Dieu.

L'exercice.

Et l'oraison.

De toutes lesquelles nous traiterons, Dieu aidant, avec une brièveté facile.

CHAPITRE II. DE LA DÉFIANCE DE NOUS-MÊMES.

La défiance de vous-même, ma fille, vous est si nécessaire en ce combat, que sans elle vous devez vous assurer que non seulement vous ne sauriez acquérir la victoire souhaitée, mais non pas même surmonter la moindre de vos passions.

Et gravez bien cela dans votre âme, parce que nous ne sommes que trop faciles et enclins par notre nature corrompue à nous former faussement une bonne opinion de nous-mêmes, qui n'étant, à la vérité, qu'un beau néant, nous figurons pourtant d'être quelque chose, et sans aucun fondement présumons en vain de nos propres forces.

C'est un défaut fort difficile à connaître et qui déplaît grandement aux yeux de Dieu, qui aime, et veut en nous une franche connaissance de cette vérité très-certaine, que toute grâce et toute vertu dérive en nous de lui seul, qui est la fontaine de tout bien ; et qu'il ne peut rien venir de nous, non pas même une bonne pensée, qui lui soit agréable.

Bien que cette défiance si importante soit aussi une œuvre de sa divine main, qu'il a coutume de donner à ses chers amis, tantôt par de saintes inspirations, tantôt par de rudes afflictions et de violentes et presque invincibles

tentations, et par d'autres moyens, que nous ne connaissons pas nous-mêmes ; toutefois, Dieu voulant que nous fassions pareillement de notre côté ce qui est de notre devoir, je vous propose quatre moyens par lesquels, étant principalement assistée de sa grâce, vous pourrez obtenir cette défiance de vous-même.

Le premier est que vous considériez et reconnaissiez votre bassesse et votre néant, et que de vous seule vous ne pouvez faire aucun bien par lequel vous méritiez d'entrer dans le Royaume des Cieux.

Le second est que vous la demandiez souvent à Dieu avec des prières pleines de ferveur et d'humilité, puisque c'est un don qui vient de lui. Et pour l'obtenir, vous devez d'abord vous en considérer non seulement dépourvue, mais tout à fait dans l'impuissance de l'acquérir de vous-même. Ainsi vous présentant plusieurs fois devant sa Majesté avec une ferme confiance que par sa bonté il vous l'accordera ; et l'attendant avec persévérance tout autant de temps que sa divine Providence en ordonnera, il ne faut point douter que vous ne l'obteniez.

Le troisième moyen est que vous vous accoutumiez à vous craindre vous-même, votre propre jugement, votre inclination forte au péché, les ennemis innombrables auxquels vous n'êtes pas suffisante de faire la moindre résistance, leur longue expérience à combattre, leurs stratagèmes,

leurs transfigurations en anges de lumière, et le nombre infini de ruses et de pièges, qu'ils nous tendent en cachette dans la même voie de la vertu.

Le quatrième moyen est que, tout autant de fois qu'il vous arrivera de tomber en quelque faute, vous pénétriez aussitôt plus avant et plus vivement dans la considération de votre extrême faiblesse ; Dieu ayant permis votre chute à cette fin, qu'étant éclairée de son inspiration avec plus de lumière qu'auparavant, vous vous connaissiez bien et appreniez à vous mépriser vous-même, comme une chose par trop vile et désiriez d'être tenue pour telle, et semblablement méprisée par les autres ; vu que sans cette volonté on ne peut avoir une vertueuse défiance, qui est fondée en la vraie humilité, et en cette connaissance qui ne s'acquiert que par l'expérience.

Parce qu'il est évident, que celui qui veut s'unir à la céleste lumière, et à la vérité incréée, doit nécessairement avoir la connaissance de soi-même, que la divine clémence donne ordinairement aux superbes et aux présomptueux par la voie des chutes, les laissant justement tomber en quelque faute, de laquelle ils se persuadent de pouvoir se garantir, afin que venant à se connaître de la sorte, ils apprennent à se défier entièrement d'eux-mêmes.

Mais Dieu n'a pas coutume de se servir d'un si misérable moyen, si ce n'est quand les autres

plus bénins, dont nous avons parlé ci-dessus, n'ont pas apporté l'aide que sa divine bonté prétendait.

Laquelle permet que l'homme tombe plus ou moins, selon que son orgueil est plus grand ou plus petit, et que sa propre réputation lui est chère ; de sorte que là où il ne se rencontrerait point de présomption, comme il ne s'en trouva point en la Sainte Vierge, il n'y aurait aussi point du tout de chute.

Et partant, quand vous venez à tomber, recourez aussitôt par la pensée à l'humble connaissance de vous-mêmes, et demandez avec des prières importunes à Notre-Seigneur, qu'il vous donne la vraie lumière pour vous connaître, et une entière défiance de vous-même, si vous ne voulez derechef tomber, et parfois en des fautes plus dangereuses et plus préjudiciables.

CHAPITRE III. DE LA CONFIANCE EN DIEU.

Quoique la propre défiance soit si nécessaire en ce combat, comme je viens de dire, néanmoins si nous n'avons qu'elle seule, ou nous prendrons la fuite, ou nous demeurerons vaincus et surmontés de nos ennemis. C'est pourquoi il vous faut encore une entière confiance en Dieu, espérant et attendant de lui seul toute sorte de bien, de secours, et de victoire.

Donc, puisque de notre côté nous ne sommes rien, il ne nous est pas permis de nous

promettre autre chose que des chutes, d'où vient que nous devons entièrement nous défier de nous-mêmes, et par ce moyen nous obtiendrons de Notre-Seigneur les plus grandes victoires, pourvu que pour attirer son aide sur nous, nous armions notre cœur d'une vive confiance en lui.

Celle-ci peut s'acquérir pareillement de quatre façons.

La première est de la demander à Dieu.

La seconde est de considérer et voir avec l'œil de la foi la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu, auquel rien n'est impossible, ni difficile, et que sa bonté étant sans mesure, il se tient toujours prêt avec un amour incroyable pour nous donner d'heure en heure, et de moment en moment tout ce qui nous est nécessaire pour la vie spirituelle, et pour la parfaite victoire de nous-mêmes, pourvu que nous nous remettions entre ses bras avec confiance.

Et comment serait-il possible que notre divin Pasteur qui a couru trente-trois ans après la brebis égarée avec de si grands cris, qu'il s'en est tout enroué, et par un chemin si âpre et si épineux qu'il y a répandu tout son sang et laissé même la vie ; maintenant que cette brebis vient à le suivre par l'obéissance à ses commandements ou que du moins avec un désir (quoique parfois faible et languissant) de lui obéir, elle le réclame et le supplie, que ce Pasteur, dis-je, ne tournât pas vers elle ses yeux de vie, ne l'écoutât point, et ne la mît

pas sur ses divines épaules, en célébrant la fête de joie avec tous ses voisins et les anges du Ciel ?

Que si Notre-Seigneur ne laisse pas de chercher avec grande diligence et avec amour, et de trouver enfin dans la drachme évangélique le pécheur aveugle et muet, comment serait-il possible, qu'il abandonnât celui qui comme une brebis égarée, crie et réclame son Pasteur ?

Et qui pourrait jamais croire, que Dieu, qui frappe continuellement au cœur de l'homme, pour le désir qu'il a d'y entrer, et d'y souper, lui communiquant ses dons et ses grâces ; qu'après, dis-je, que ce cœur vient à s'ouvrir, et à l'inviter, il fût véritablement le sourd et ne voulût pas y entrer.

La troisième façon pour acquérir cette sainte confiance est de repasser dans notre mémoire la vérité de la sainte Écriture, qui nous montre clairement en tant de lieux, que celui qui s'est confié en Dieu, n'a jamais été confondu.

La quatrième façon qui peut aussi vous servir pour avoir la défiance de vous-même et la confiance en Dieu, est celle-ci.

Quand il se présente à vous quelque chose à faire, ou qu'il s'agit d'entreprendre quelque combat, et vous vaincre vous-même, avant de vous proposer ou résoudre à l'exécuter, tournez votre pensée vers votre faiblesse, et après vous être défiée entièrement de vous-même, remettez-vous devant les yeux la puissance, la sagesse et la

bonté de dieu, et mettant toute votre confiance en lui, décidez vous à agir et à combattre vaillamment ; et avec ces armes à la main, et avec l'oraison comme je vous dirai en son lieu, combattez et agissez après.

Si vous ne suivez pas cet ordre, quoiqu'il vous semble de faire toutes choses dans la confiance en Dieu, vous vous trouverez bien souvent trompée, car la présomption de soi-même est si naturelle à l'homme, et si subtile, qu'elle vit presque toujours secrètement avec la défiance que nous nous figurons avoir de nous-mêmes, et dans la confiance que nous estimons avoir en Dieu.

Afin que vous fuyiez le plus qu'il vous sera possible la présomption, et que vous agissiez avec la défiance de vous-même, et la confiance en Dieu, il faut que la considération de votre faiblesse marche au devant de la considération de la puissance de Dieu, et que toutes deux précèdent nos actions.

CHAPITRE IV. *COMMENT ON PEUT CONNAÎTRE SI L'HOMME AGIT AVEC LA DÉFIANCE DE SOI-MÊME ET LA CONFIANCE EN DIEU.*

Il semble souvent au serviteur présomptueux d'avoir acquis la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, quoique cela ne soit pas en effet, comme il vous est aisé de vous en éclaircir par l'effet que produira en vous votre chute.

Si donc quand vous êtes tombée, vous vous inquiétez, vous vous affligez et vous vous sentez portée à un certain désespoir de pouvoir aller plus avant, et faire du bien, c'est un signe évident que vous vous étiez confiée en vous-même et non pas en Dieu.

Et si la tristesse et le désespoir sont grands, vous vous étiez confiée beaucoup en vous, et fort peu en Dieu ; d'autant que celui qui s'est fort défié de soi-même et confié en Dieu, quand il tombe, il ne s'étonne point, il ne se trouble point, il ne se fâche point, parce qu'il sait bien que cela lui arrive de sa propre faiblesse et du peu de confiance qu'il avait en Dieu ; au contraire, se défiant d'autant plus de soi-même, il se confie en Dieu avec plus d'humilité, et haïssant par dessus toutes choses sa faute et ses passions déréglées qui ont été la cause de sa chute, et ayant une grande mais tranquille et paisible douleur qu'il a d'avoir offensé Dieu, il revient à son entreprise, et poursuit ses ennemis jusques à la mort avec plus de courage et de résolution.

Je voudrais bien, que ces choses fussent bien pesées par certaines personnes qui font les spirituelles, qui lorsqu'elles sont tombées en quelque faute, ne peuvent et ne veulent se donner aucun repos, et souvent plutôt pour se délivrer du chagrin, et de l'inquiétude qui naît de l'amour propre, que par quelque autre motif, ne voient jamais assez tôt l'heure d'aller trouver leur père

spirituel, auquel elles devraient aller principalement pour se laver de la tache de leurs péchés et pour se fortifier contre eux par le très-saint sacrement de l'autel.

CHAPITRE V. *D'UNE ERREUR DE PLUSIEURS, QUI TIENNENT LA PUSILLANIMITÉ POUR VERTU.*

Plusieurs encore se trompent en ce qu'ils attribuent à vertu la pusillanimité et l'inquiétude qui vient après le péché (parce qu'elle est accompagnée de quelque déplaisir) ne s'avisant pas qu'elle naît d'un certain orgueil secret, et de la présomption fondée en la confiance d'eux-mêmes et de leurs propres forces, auxquelles (s'estimant quelque chose) ils s'étaient par trop confiés, et maintenant qu'ils reconnaissent par l'épreuve de leur chute qu'elles leur manque, ils se troublent et s'étonnent comme si c'était une nouveauté, et se découragent voyant aller par terre le soutien sur lequel ils avaient en vain appuyé toute leur confiance.

Cela n'arrive point à celui qui est humble, qui se confiant en Dieu seul, et ne présumant rien de soi, lorsqu'il tombe en quelque faute que ce soit, quoiqu'il en sente de la douleur, toutefois il ne s'en inquiète ni ne s'en étonne point, sachant bien que tout cela lui arrive par la misère et par sa propre faiblesse, qu'il reconnaît fort bien par une véritable lumière.

CHAPITRE VI. *D'AUTRES AVERTISSEMENTS
POUR ACQUÉRIR LA DÉFIANCE DE NOUS-MÊMES
ET LA CONFIANCE EN DIEU.*

Puisque toute la force de vaincre nos ennemis naît principalement de la défiance de nous-mêmes et de la confiance en Dieu, voici d'autres avertissements que je vous donne pour l'obtenir avec l'aide de Dieu.

Il faut donc que vous sachiez, et que vous teniez pour une chose très-assurée, que ni tous les dons naturels, ou acquis, quels qu'ils soient, ni toutes les grâces gratuites, ni la connaissance de toute la sainte Écriture, ni d'avoir longtemps servi dieu, et d'en avoir fait une habitude, tout cela, dis-je, ne nous fera pas faire sa volonté, si en chaque bonne œuvre, et agréable à ses yeux, que nous avons à faire, en quelque tentation que nous ayons à vaincre, en quelque péril que nous ayons à éviter, en quelque croix que nous ayons à porter conformément à sa divine volonté, si, dis-je, notre cœur n'est aidé et élevé par un secours tout particulier de Dieu, et qu'il ne nous prête encore la main pour faire tout cela.

C'est pourquoi nous devons avoir toute notre vie, tous les jours, à toute heure, et à tout moment cette résolution, et ainsi nous ne pourrons jamais nous confier en nous, non pas même en avoir la pensée.

Après, pour ce qui est de la confiance en Dieu, sachez qu'il n'est pas plus facile à Dieu de

vaincre peu d'ennemis que beaucoup, les vieux et les expérimentés que les faibles et les nouveaux.

D'où vient que l'âme, quand elle serait chargée de péchés, quand elle aurait tous les défauts du monde, et serait la plus imparfaite qu'on puisse imaginer, quand elle aurait essayé tout ce qu'elle aurait voulu et pratiqué tous les moyens et tous les exercices propres pour se défaire du péché et faire du bien, quand elle n'aurait pu nullement s'avancer dans la vertu, qu'au contraire elle aurait eu plus de pente et d'inclination au mal, toutefois, elle ne doit pas manquer de se confier en Dieu, ni quitter jamais les armes et ses exercices spirituels, mais combattre toujours vaillamment ; car elle doit savoir qu'en ce combat spirituel, celui-là ne perd pas la victoire qui ne cesse de combattre et de se confier en Dieu, l'aide duquel ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, bien qu'il permette quelquefois, qu'ils soient blessés. Il n'y a qu'à combattre ; c'est en quoi consiste toute l'affaire ; pour le remède, il est tout prêt et il a toute la vertu et l'efficacité de guérir les blessures de ceux qui combattent pour Dieu, et qui recherchent son aide avec confiance, et quand ils y penseront le moins, ils trouveront leurs ennemis morts et défaits.

CHAPITRE VII. DE L'EXERCICE, ET
PREMIÈREMENT DE L'ENTENDEMENT, QUE
NOUS DEVONS GARDER DE L'IGNORANCE ET DE
LA CURIOSITÉ.

Si la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu si nécessaires en ce combat sont nos seules armes, non seulement nous n'obtiendrons pas la victoire de nous-mêmes, mais nous nous précipiterons en beaucoup de maux. C'est pourquoi l'exercice nous est de plus nécessaire, qui est la troisième chose que j'ai proposée ci-dessus.

Cet exercice doit principalement se faire par l'entendement et par la volonté.

L'entendement doit être préservé de deux choses, qui l'attaquent et le combattent presque toujours.

L'une est l'ignorance, qui l'obscurcit et l'empêche d'avoir la connaissance de la vérité, qui est son objet propre. C'est pourquoi il faut le rendre clair et luisant par l'exercice, afin qu'il puisse voir et bien discerner tout ce qu'il nous faut faire, pour purifier notre âme de ses passions dérégées, et l'embellir de l'ornement des saintes vertus.

Cette lumière peut s'acquérir par deux moyens.

Le premier, et le plus important, est l'oraison, demandant au Saint-Esprit qu'il daigne la répandre dans nos cœurs. ce qu'il fera toujours, si

nous cherchons véritablement Dieu seul, et de faire sa sainte volonté, et si nous soumettons toute sorte de choses, et même notre propre jugement à celui de nos pères spirituels.

L'autre moyen et un continuel exercice d'une profonde et légitime considération des choses, pour les voir telles qu'elles sont, bonnes ou mauvaises, selon que nous l'enseigne le Saint-Esprit, et non pas comme elles paraissent au dehors, qu'elles se représentent à nos sens, et comme le monde en juge.

Cette considération, faite comme il faut, nous fera clairement connaître qu'on doit tenir pour rien, pour vanité et pour mensonge, toutes ces choses que le monde, qui est aveugle et corrompu, aime, désire et recherche par tant de moyens et de façons différentes ; que les honneurs et les plaisirs de la terre ne sont que vanité et affliction d'esprit ; que les injures et les affronts que le monde nous fait, nous causent une véritable gloire, et les tribulations un vrai contentement ; que de pardonner aux ennemis, et leur faire du bien, est la seule générosité et la plus grande ressemblance que nous puissions avoir avec Dieu ; qu'il vaut mieux mépriser le monde que d'en être les maîtres ; que c'est une chose plus noble et plus généreuse, d'obéir volontiers, et pour l'amour de Dieu aux plus chétives créatures, que de commander à de grands princes ; que l'humble connaissance de nous-mêmes doit être

plus prisée que la sublimité de toutes les sciences ; et enfin, que vaincre et mortifier nos propres passions, pour petites qu'elles puissent être, mérite une plus grande louange, que de forcer beaucoup de villes, terrasser de puissantes armées, faire des miracles, et ressusciter les morts.

CHAPITRE VIII. *DES CAUSES QUI NOUS EMPÊCHENT DE DISCERNER SAINEMENT LES CHOSES, ET DU MOYEN QU'ON DOIT TENIR POUR BIEN LES CONNAÎTRE.*

Si nous ne discernons pas sainement les choses que nous avons dites, et plusieurs autres, c'est parce que dès qu'elles paraissent, nous en concevons de l'amour ou de la haine, et l'entendement obscurcit par ces passions, il ne les juge pas véritablement telles qu'elles sont.

Afin donc que cette tromperie n'ait point lieu en vous, prenez garde de tenir toujours, le plus que vous pourrez, votre volonté purgée et libre toute affection désordonnée de quelque chose que ce soit.

Et lorsque quelque objet vient se présenter à vous, il faut que d'abord votre entendement l'examine, et le considère murement, avant que vous soyez portée à le refuser par la haine, si c'est une chose contraire à votre inclination naturelle, ou à le vouloir par l'amour, s'il vous apporte du plaisir.

Parce que l'entendement n'étant pas encore alors offusqué d'aucune passion, il est libre, il est clair, et peut connaître le vrai, et pénétrer dans le mal qui se cache sous un faux plaisir et aussi dans le bien couvert de l'apparence du mal.

Mais si la volonté s'est déjà portée à aimer cet objet, ou qu'elle l'ait pris en horreur, l'entendement ne le peut bien connaître, parce que l'affection qui s'est mise entre deux, l'obscurcit de telle sorte qu'il l'estime tout autre qu'il n'est ; et le proposant pour tel à la volonté, elle s'émeut avec plus de chaleur qu'auparavant à l'aimer ou à le haïr contre tous les ordres et les lois de la raison.

Par cette affection, l'entendement s'obscurcit davantage et ainsi troublé, montre derechef cet objet à la volonté plus aimable ou plus odieux que jamais.

De sorte que, si l'on n'observe la règle que je viens de dire (ce qui est de très-grande importance en tout cet exercice) ces deux puissances si nobles, et si excellentes, je veux dire l'entendement et la volonté, roulent toujours misérablement comme dans un cercle, de ténèbres en ténèbres plus épaisses et d'erreurs en erreurs plus grossières.

Évitez donc, ma fille, avec tout le soin possible toute sorte d'affection désordonnée de quelque chose que ce soit, si vous ne l'avez auparavant bien examinée et reconnue pour telle

qu'elle est véritablement à la faveur de la lumière de l'entendement, et principalement de celle de la grâce et de l'oraison, et avec le jugement de votre père spirituel.

Ce que je prétends que vous pratiquiez quelquefois plutôt en de certaines actions extérieures, qui sont bonnes et saintes, qu'en d'autres choses ; car dans les actions de cette nature, il y a plus de danger de nous y tromper, et de nous y porter indiscrètement, qu'aux autres choses.

C'est pourquoi elles pourraient quelquefois nous apporter un grand dommage à l'égard de quelque circonstance du temps, du lieu, de la mesure qu'il faut y garder, et au respect de l'obéissance, comme l'on sait de plusieurs qui ont été en grand péril parmi les plus saints et les plus louables exercices.

CHAPITRE IX. *D'UNE AUTRE CHOSE DONT IL FAUT GARDER L'ENTENDEMENT, AFIN QU'IL PUISSE BIEN DISCERNER.*

L'autre chose dont nous devons garder l'entendement est la curiosité, puisque quand nous le remplissons de pensées pernicieuses, vaines et impertinentes, nous le rendons inhabile, et incapable d'apprendre ce qui sert davantage à notre mortification et à la véritable perfection.

Et partant vous devez être come tout à fait morte, dans la recherche des choses terrestres, si

elles ne sont nécessaires, quoiqu'elles soient permises.

Tâchez toujours de borner votre entendement le plus qu'il vous sera possible et prenez plaisir de le rendre stupide et insensé.

Que les nouvelles, et les vicissitudes des affaires du monde, pour petites et pour grandes qu'elles soient, soient pour vous comme si elles n'étaient point ; et si on vous le représente, mettez-vous au devant d'elles, et repoussez-les bien loin de vous.

Que dans le désir même d'entendre les choses célestes, vous vous y portiez sobrement et humblement, sans vouloir rien savoir que Jésus-Christ crucifié, sa vie et sa mort, et tout ce qu'il exige de vous.

Chassez tout le reste bien loin de vous, et vous plairez grandement à Dieu, qui tient pour ses chers et bien-aimés enfants ceux qui désirent, et lui demandent seulement ce qui suffit pour aimer sa divine bonté et pour faire sa sainte volonté. Toute autre demande et toute autre recherche n'est qu'amour propre, orgueil spirituel et piège du démon.

Si vous suivez ces enseignements, vous pourrez vous sauver de plusieurs embûches de ce vieux serpent, qui voyant que ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle, ont la volonté bien forte et vigoureuse, tâche d'abattre leur entendement, afin

de se rendre par ce moyen maître de l'un et de l'autre.

D'où vient, qu'il leur donne souvent des sentiments relevés, ardents et curieux, et principalement à ceux qui sont de grand et subtil esprit ; et d'autant qu'il les reconnaît faciles à s'enorgueillir, afin que les tenant occupés au plaisir, et au discours de ces points-là, dans lesquels ils se persuadent faussement de jouir de Dieu, ils oublient cependant de purifier leur cœur, et de songer à la connaissance d'eux-mêmes, et à la véritable mortification. C'est ainsi, que tombant dans les pièges de l'orgueil spirituel, ils se forgent une idole de leur entendement.

De là il s'ensuit que sans y prendre garde ils viennent peu à peu à se persuader qu'ils n'ont plus besoin du conseil, ni de la conduite de autres, s'étant déjà accoutumés d'avoir recours à l'idole de leur propre jugement en quelque circonstance que ce soit.

Chose qui est très-dangereuse, et maladie fort difficile à traiter, parce que l'orgueil de l'entendement est plus périlleux que celui de la volonté ; d'autant plus que l'orgueil de la volonté étant bien découvert à l'entendement propre, on pourra le guérir quelque jour aisément par le moyen d'une soumission et obéissance légitime, à qui l'on doit la rendre. Mais celui qui croit fermement que son jugement est meilleur que celui des autres, de qui peut-il se laisser traiter ?

Et comment peut-il recevoir aucune guérison, comment se soumettra-t-il au jugement d'autrui, qu'il n'estime pas si bon que le sien propre ?

Si l'œil de l'âme, à savoir l'entendement, par le moyen duquel on devait connaître et purger la plaie de la volonté superbe, est mal disposé, aveugle et plein du même orgueil, qui est-ce qui pourrai le guérir ?

Et si la lumière devient ténèbres, et si la règle n'est pas juste, comment ira tout le reste ?

Et partant, opposez-vous de bonne heure à cet orgueil si dangereux, avant qu'il gagne plus avant, et jusqu'à la moelle des os, comme l'on dit.

Émoussez la pointe de votre esprit ; soumettez volontiers votre jugement à celui des autres ; devenez folle pour l'amour de Dieu, et vous serez plus sage que Salomon.

*CHAPITRE X. DE L'EXERCICE DE LA VOLONTÉ,
ET DE LA FIN À LAQUELLE IL FAUT ORIENTER
TOUTES NOS ACTIONS INTÉRIEURES ET
EXTÉRIEURES.*

Après que vous aurez purgé l'entendement par cet exercice, il vous faut aussi tellement régler votre volonté, que ne la laissant point emporter à ses affections, elle se rende entièrement conforme au bon plaisir de Dieu.

Et prenez bien garde qu'il ne doit pas nous suffire de vouloir, et de réaliser les choses qui sont les plus agréables à Dieu, mais davantage,

vous devez les vouloir et les faire, et comme y étant poussée par sa grâce et pour le motif purement de lui plaire.

En ce point nous avons encore un plus grand combat contre la nature, que celui que nous venons de montrer ; car elle est si fort encline à se satisfaire, que dans toutes es choses, et plus souvent dans les bonnes et les spirituelles, elle cherche sa commodité et son contentement particulier, dont elle s'entretient, et se repaît avidement, comme d'une nourriture qui ne lui est nullement suspecte.

Et pour cela, quand on nous les propose, aussitôt nous les envisageons et les désirons, non pas pour le mouvement de la volonté de Dieu, ni pour le motif de lui plaire seulement, mais pour le bien et le contentement qui nous vient de vouloir ce que Dieu veut.

Cette tromperie est d'autant plus cachée, que l'objet désiré est en soi meilleur, de façon que jusqu'à désirer Dieu même, il y a souvent de ces pièges de notre amour propre ; car d'ordinaire, nous avons plus d'égard à notre intérêt, et au bien que nous en attendons, qu'à la volonté de Dieu, lequel se plaît, et veut être aimé, désiré et obéi de nous pour sa seule gloire.

Pour éviter ce piège, qui pourrait nous détourner du chemin de la perfection, et pour nous accoutumer à vouloir, et faire toutes choses par le mouvement que Dieu nous imprime, et par

cette pureté d'intention de l'honorer, et le contenter lui seul (qui veut être l'unique principe, et la fin de toutes nos actions et de toutes nos pensées) vous pourrez tenir cette voie. Quand il se présente quelque chose que Dieu désire de vous, ne portez pas votre volonté à la vouloir, que vous n'ayez premièrement élevé votre esprit à Dieu, pour apprendre que c'est sa volonté, que vous la voulez parce qu'il la veut, et purement pour lui plaire.

Par ce moyen notre volonté étant poussée et attirée par celle de Dieu, se plait après à vouloir ce que Dieu veut, seulement pour son bon plaisir, et pour sa seule gloire.

Pareillement, quand vous voulez refuser quelque chose que Dieu ne veut pas, vous ne devez pas la rejeter que vous n'ayez auparavant élevé votre esprit pour voir la volonté de Dieu, laquelle veut que vous la rejetiez pour lui être agréable.

Mais il faut savoir que les surprises de la nature sont subtiles et fort peu connues ; car se cherchant toujours secrètement soi-même, elle nous fait souvent imaginer d'avoir ce motif, et cette fin de plaire à Dieu, ce qui n'est pourtant pas.

D'où il advient ordinairement, que ce que nous embrassons ou rejetons purement pour notre intérêt, nous pensons l'embrasser, ou le

rejeter pour le motif de plaire à Dieu, ou pour la crainte de lui déplaire.

Pour vous garantir de cette surprise, le remède fort propre et naturel serait bien la pureté du cœur (et c'est à quoi tend ce combat) laquelle consiste à se dépouiller du vieil homme, et se revêtir du nouveau.

Toutefois, pour vous en donner quelque autre moyen maintenant que vous êtes pleine de l'amour propre, dès le commencement de vos actions, appliquez-vous à vous dépouiller le plus qu'il vous sera possible, de tout mélange où vous puissiez croire, qu'il y entre quelque chose du vôtre, et à ne vouloir jamais ni embrasser, ni rejeter aucune chose, si vous ne vous y sentez auparavant excitée et attirée par le seul et pur motif de la volonté de Dieu.

Si dans toutes les actions, et particulièrement dans les actions intérieures de l'âme, et dans les actions extérieures qui passent promptement, vous ne pouvez pas sentir toujours actuellement ce motif, contentez-vous de l'avoir virtuellement dans chacune, conservant toujours une vraie intention de plaire en tout à votre Dieu seul.

Mais dans les actions qui durent quelque espace de temps, il est à propos que non seulement vous excitiez en vous ce motif au commencement, mais que vous tâchiez de le renouveler souvent, et de le tenir éveillé jusqu'à la fin, parce qu'autrement il y aurait danger de

tomber dans quelque autre piège, même de notre amour propre, lequel étant plus enclin et penchant vers soi-même, que vers Dieu, a coutume dans un petit intervalle de temps de nous faire insensiblement changer les objets et les intentions.

Le serviteur de Dieu, qui en ce point ne se tient pas sur ses gardes, commence d'ordinaire à faire quelque chose par le seul dessein de plaire à Dieu ; mais après, peu à peu, et sans y penser il vient à se plaire tellement en cette œuvre, que ayant oublié la volonté de Dieu, il se détourne et s'attache au plaisir qu'il en ressent, et à l'avantage et à l'honneur qui peut lui en revenir ; et si Dieu même met des empêchements à son action par quelque infirmité, ou par quelque accident, ou par le moyen de quelque créature, il en demeure tout troublé et inquieté, et parfois il vient à murmurer et contre ceci et contre cela, pour ne dire pas quelquefois contre Dieu même. Ce qui montre assez clairement, que son intention n'était pas entièrement pour Dieu, mais qu'elle naissait d'une racine et d'un fond gâté et corrompu.

Car quiconque agit par le mouvement de Dieu, et par le motif de plaire à lui seul, ne veut pas plutôt une chose qu'une autre, mais il veut seulement l'avoir, s'il plait à Dieu qu'il l'aie, et par le moyen, et dans le temps qui lui sera agréable ; et soit qu'il l'obtienne ou non, il en demeure également paisible et content, vu que de quelque

façon que ce soit, il a ce qu'il prétendait, qui n'était que le bon plaisir de Dieu.

Tenez-vous donc bien recueillie au-dedans de vous-même, et songez toujours à dresser toutes vos actions à cette fin si parfaite.

Que si quelquefois suivant la disposition de votre âme, vous vous portiez à faire du bien par le dessein d'éviter les peines de l'enfer, ou pour l'espérance du paradis, vous pouvez aussi vous proposer pour la dernière fin le bon plaisir de Dieu, et sa volonté, qui se plaît que vous n'alliez point en enfer, mais que vous entriez dans son royaume.

Il n'y a personne qui puisse pleinement connaître combien ce motif a de force et de vertu, puisqu'une action, quand elle serait la plus basse et la plus petite de toutes, si elle est faite avec cette intention de plaire à Dieu seul, et pour sa seule gloire, vaut infiniment plus (pour ainsi dire) que beaucoup d'autres de très-grand prix et valeur, qui seraient faites sans ce motif.

C'est pourquoi un seul denier donné à un pauvre pour ce seul motif de plaire à sa divine Majesté lui est plus agréable, que si l'on se dépouillait de toutes ses richesses, pour grandes qu'elles pussent être, avec une autre intention, fût-ce même pour le désir de jouir des biens célestes (ce qui est une fin non seulement bonne, mais encore grandement souhaitable).

Cet exercice de faire toutes nos actions pour le motif de plaire purement à Dieu, semblera au commencement malaisé, mais nous le rendrons facile par l'usage, en désirant souvent le même Dieu, et aspirant à lui par de vives affections du cœur, comme à notre bien unique, et très-parfait, qui mérite par soi-même, que toutes les créatures le recherchent, servent, et aiment par dessus toute autre chose.

Cette considération du mérite infini de Dieu, plus elle sera faite souvent et profondément, les actes de la volonté en seront d'autant plus fervents, et plus fréquents, et par ce moyen, nous viendrons plus facilement et plutôt à acquérir l'habitude de faire toutes nos actions par le respect, et par l'amour de ce Seigneur, qui seul le mérite.

En dernier lieu, je vous donne cet avis pour obtenir ce divin motif, que vous le demandiez à Dieu par des prières importunes, et que vous considériez souvent les grâces sans nombre qu'il vous a faites, et qu'il vous fait journellement par son pur amour, et sans aucun intérêt.

*CHAPITRE XI. DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
QUI PEUVENT INDUIRE LA VOLONTÉ À VOULOIR
EN TOUTES CHOSES LE BON PLAISIR DE DIEU.*

De plus, pour induire avec plus de facilité votre volonté à vouloir en toutes choses le bon plaisir de Dieu et son honneur, souvenez-vous

souvent qu'il vous a le premier honorée, et aimée en différentes façons.

Dans la création, vous ayant créée de rien à sa ressemblance, et toutes les autres créatures pour votre service.

Dans la Rédemption, ayant envoyé non pas un ange, mais son Fils unique pour vous racheter, non pas à un prix corruptible d'or ou d'argent, mais par son précieux sang, et par sa mort aussi douloureuse qu'ignominieuse.

Et qu'après, à toute heure et à tout moment, il vous garde de vos ennemis, combat pour vous avec sa grâce et tient continuellement prêt pour votre défense et pour votre nourriture son Fils bien-aimé au très-saint Sacrement de l'autel ; n'est-ce pas un signe d'une estime nonpareille et de l'amour que ce grand Dieu vous porte ? De sorte qu'il n'y a personne qui puisse comprendre quel état un si grand Seigneur fait de la bassesse et de la misère de nous autres, qui sommes ses pauvres créatures, ni ce que de notre côté nous sommes obligés de faire à l'égard d'une si haute majesté, qui a fait de telles et de si grandes choses pour nous.

Si les princes de la terre, quand ils reçoivent des honneurs par des personnes même de pauvre et basse condition, se sentent toutefois obligés de leur en faire pareillement, qu'est-ce que devra faire votre bassesse pour le Souverain Monarque

du monde, duquel elle se voit tant estimée, et si tendrement aimée.

Davantage, conservez sur toutes choses un souvenir continu, que sa Divine Majesté mérite infiniment de soi-même d'être honorée et servie purement, parce que tel est son plaisir.

CHAPITRE XII. *DE PLUSIEURS VOLONTÉS QUI SONT EN L'HOMME ET DE LA GUERRE QU'ELLES SE FONT.*

Bien que l'on puisse dire en ce combat, qu'il y a deux volontés en nous, dont l'une est celle de la raison, qui pour cela s'appelle raisonnable, et supérieure ; l'autre est celle des sens, que se nomme inférieure et sensuelle, et qu'on a coutume de signifier par ces noms d'appétit, de chair, de sens et de passion ; toutefois, parce que nous ne sommes hommes que par la raison, quand nous voulons quelque chose par le sens seulement, on n'entend pas que nous la voulions jamais véritablement que lorsque nous nous portons à la vouloir par la volonté supérieure.

C'est pourquoi toute notre guerre spirituelle consiste principalement en ce que la volonté raisonnable étant placée comme au milieu entre la volonté divine, qui est au dessus, et l'inférieure, qui est celle du sens, et continuellement combattue de l'une et de l'autre, vu que chacune tâche de l'attirer à son parti, et de se la rendre sujette et obéissante.

Mais c'est une grande peine et difficulté, principalement au commencement, qu'expérimentent ceux qui ont pris de mauvaises habitudes, lorsqu'ils se proposent de changer leur mauvaise vie en une meilleure, et que se dérobant, et se détachant du monde et de la chair, ils se dévouent à l'amour et au service de Jésus-Christ.

Parce que les coups que leur volonté supérieure reçoit de la volonté divine et de la sensuelle, qui l'environnent et la combattent continuellement, sont rudes et violents, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on les souffre.

Ce qui n'arrive point à ceux qui se sont déjà formés des habitudes, soit pour la vertu, soit pour le vice, et qui davantage se proposent de continuer, parce que les vertueux s'accordent facilement à la volonté divine, et les vicieux se soumettent à la sensuelle paisiblement et sans contradiction.

Mais que personne ne présume de pouvoir jamais acquérir les vraies vertus chrétiennes et de servir Dieu comme il faut, s'il n'est résolu de se faire violence, et de souffrir la peine qu'il y a à quitter non seulement les plus grandes satisfactions, mais même les moindres, auxquelles on était auparavant attaché avec quelque affection terrestre.

De là vient que fort peu d'âmes arrivent à la perfection, car après avoir surmonté les plus grands vices avec peine, elles ne veulent pas

ensuite se faire violence, continuant à souffrir les piqures et le tourments qu'on endure dans la résistance qu'il faut faire à une infinité de petites propres volontés, et de passions moins considérables, lesquelles se faisant à toute heure plus fortes, viennent à prendre le dessus, et maîtriser misérablement leurs cœurs.

Il s'en trouve quelquefois parmi ceux-là, lesquels, bien qu'ils ne dérobent pas le bien d'autrui, s'affectionnent extrêmement à ceux qu'ils possèdent justement ; bien qu'ils ne se procurent pas des honneurs par des moyens illicites, ils ne les abhorrent pourtant pas comme ils devraient, et ne laissent pas de les désirer, et parfois de les rechercher par d'autres différentes voies ; bien qu'ils gardent les jeûnes d'obligation, toutefois ils ne mortifient pas leur bouche, car ils mangent avec superfluité, et souhaitent les friands morceaux ; bien qu'ils vivent dans la continence, ils ne se détachent pas de certaines pratiques qu'ils trouvent à leur goût, et qui leur apportent un grand empêchement pour s'unir à Dieu, et mener une vie spirituelle ; ce qui étant fort dangereux en toutes personnes, pour saintes qu'elles soient, et beaucoup plus en celui qui les appréhende le moins, chacun les doit éviter le plus qu'il lui est possible.

Il arrive encore de là, qu'ils font leurs autres bonnes œuvres avec tiédeur d'esprit, et les accompagnent de plusieurs petits intérêts et

imperfections cachées, et d'une certaine bonne opinion d'eux-mêmes, et du désir d'être loués et prisés du monde.

Ceux qui sont de cette trempe, non seulement n'avancent pas dans la voie du salut, mais retournant en arrière, ils courent le risque de retomber dans leurs premiers défauts, parce qu'ils n'aiment pas la véritable vertu, et se montrent peu reconnaissants envers Dieu qui les a délivrés de la tyrannie du démon, et ensuite ils sont ignorants et aveugles pour voir le péril dans lequel ils se trouvent, vu que, faussement, ils se persuadent d'être comme dans un état d'assurance.

Et il se découvre ici une tromperie d'autant plus dangereuse, que l'on s'en aperçoit le moins. C'est que plusieurs qui s'adonnent à la vie spirituelle, s'aimant plus qu'il ne faudrait (bien qu'en vérité ils ne sachent pas s'aimer) prennent pour l'ordinaire les exercices qui leur plaisent le plus, et laissent les autres qui piquent au vif leurs inclinations naturelles, et leurs appétits sensuels, contre qui la raison voudrait que fût tourné tout l'effort de ce combat.

Et partant, ma chère fille, je vous conseille et vous exhorte à chérir la difficulté et la peine qu'il y a à se vaincre soi-même, car c'est en quoi consiste le tout, et la victoire sera d'autant plus assurée et plus prompte, que vous aimerez plus fortement la difficulté, que la vertu et le combat mettent au devant de ceux qui commencent ; et si

vous avez plus d'affection pour la difficulté et pour la guerre pénible, que pour la victoire et pour les vertus, vous viendrez plutôt à bout de toutes choses.

CHAPITRE XIII. *DE LA FAÇON DE COMBATTRE CONTRE LES MOUVEMENTS DE SENS ET DES ACTES QUE LA VOLONTÉ DOIT PRODUIRE POUR ACQUÉRIR LES HABITUDES DES VERTUS.*

Tout autant de fois que votre volonté raisonnable sera attaquée par celle du sens d'un côté, et par celle de Dieu de l'autre, pendant que chacune tâche de remporter la victoire, il faut que vous vous exerciez en plusieurs façons, afin que a volonté divine tienne en vous le dessus en toutes choses.

Premièrement, quand ces mouvements du sens vous attaquent et vous combattent, vous devez leur faire une rigoureuse résistance, de peur que la volonté supérieure ne leur prête son consentement.

Secondement, lorsqu'ils ont cessé, vous pouvez les exciter de nouveau en vous, pour après les réprimer avec plus d'effort et de violence.

Davantage, rappelez-les à un troisième combat, pour vous accoutumer à les repousser de vous avec dédain et avec horreur.

Ces deux dernières pratiques de nous exciter à combattre, peuvent être gardées en tous nos

appétits dérégés, excepté aux mouvements de la chair, desquels nous parlerons en un autre endroit.

En dernier lieu, vous devez produire des actes contraires à chacune de vos passions vicieuses.

L'exemple suivant vous rendra tout cela plus clair.

Vous êtes peut-être combattue par les mouvements de l'impatience, si vous êtes bien recueillie en vous-même, et bien attentive, vous sentirez qu'ils battent continuellement votre volonté supérieure, afin qu'elle fléchisse et qu'elle leur consente.

Alors selon le premier exercice faites tout ce que vous pourrez, vous opposant à chacun de ces mouvements par plusieurs actes d'aversion, de peur que votre volonté ne se laisse gagner.

Et ne quittez jamais ce combat, que vous ne voyez votre ennemi, comme n'en pouvant plus, et mourant, se rendre et se confesser vaincu.

Mais voyez, ma fille, la malice du démon. Quand il s'aperçoit que nous nous opposons courageusement aux mouvements de quelque passion, non seulement il cesse de les exciter en nous, mais lorsqu'ils sont excités, il tâche de les apaiser pour l'heure, afin que par cet exercice, nous n'acquérions pas l'habitude de la vertu contraire à cette passion, et pour nous faire tomber ensuite dans les pièges de la vaine gloire

et de l'orgueil, nous faisant adroitement entendre que comme des vaillants soldats nous avons en peu de temps foulé aux pieds nos ennemis.

C'est pourquoi vous passerez au second combat, rappelant en votre mémoire, et excitant en vous les pensées qui vous causaient cette impatience, de telle façon que vous vous en sentiez émue dans la partie sensitive, et tout à l'heure réprimez ces mouvements par des actes fréquents de la volonté, et avec plus d'effort qu'auparavant.

Et parce qu'il arrive souvent, qu'encore que nous repoussions nos ennemis par la connaissance que nous avons de bien faire, et de plaire à Dieu, néanmoins pour ne pas les avoir tout à fait en haine, nous courrons le risque d'en être une autre fois vaincus, vous devez encore aller à leur rencontre par une troisième attaque, et les chasser bien loin de vous par des actes non seulement de répugnance, mais aussi de dédain, jusqu'à ce que vous vous les rendiez odieux et abominables.

Finalement, pour embellir et enrichir votre âme des habitudes des vertus, il faut que vous produisiez des actes intérieurs qui soient directement contraires à vos passions dérégées.

Par exemple, si vous voulez acquérir parfaitement l'habitude de la patience, lorsque quelqu'un vous fait naître des occasions d'impatience en vous méprisant, il ne suffit pas

que vous vous exerciez dans les trois sortes de combat, que je viens de dire, mais vous devez de plus vouloir et aimer ce mépris qu'on fait de vous désirant d'être derechef outragée de même façon, et par la même personne, en attendant, et vous proposant de souffrir encore de plus grands outrages.

La raison pour laquelle ces actes contraires sont nécessaires pour vous perfectionner dans la vertu, c'est qu'autrement les autres actes, pour multipliés et forts qu'ils soient, ne suffisent pas pour arracher les racines, lesquelles produisent le vice.

C'est pourquoi (pour nous tenir dans le même exemple) encore que nous ne consentions pas, quand on nous méprise, aux mouvements de l'impatience, mais qu'au contraire nous les combattions par ces trois moyens, que j'ai marqués ci-dessus, néanmoins si nous ne nous accoutumons par plusieurs actes et souvent redoublés, à chérir le mépris, et nous en réjouir, nous ne pourrons jamais nous délivrer du vice de l'impatience, lequel par l'inclination que nous avons à notre bonne réputation, se fonde dans l'horreur que nous concevons du mépris.

Et tandis que cette racine vicieuse demeure en vie, elle pousse continuellement, de façon qu'elle rend la vertu languissante, et même quelquefois l'étouffe entièrement, et après nous

tient dans un continuel danger de retomber à chaque occasion qui se présentera.

D'où il s'ensuit, que sans ces actes contraires nous ne pouvons jamais acquérir une vraie habitude des vertus.

Et de plus sachez que ces actes doivent être si fréquents, et en tel nombre, qu'ils puissent détruire tout à fait l'habitude vicieuse, laquelle, comme elle a pris possession de notre cœur par plusieurs actes vicieux, aussi doit-elle en être arrachée par beaucoup d'actions contraires, pour y introduire l'habitude de la vertu.

Je dis bien davantage, qu'il faut plus de bons actes pour former l'habitude de la vertu, que d'actes vicieux pour faire une habitude vicieuse, parce que ceux-là ne sont pas aidés, comme ceux-ci, de la nature corrompue par le péché.

J'ajoute à tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que si la vertu que vous pratiquez pour lors le requiert ainsi, vous devez faire aussi des actes extérieurs, conformes aux intérieurs, comme (pour demeurer dans le même exemple) user des paroles de douceur et charité, et servir, si vous pouvez, celui qui vous a été fâcheux et contraire en quoi que ç'ait été.

Et encore que ces actes tant intérieurs qu'extérieurs fussent, ou vous parussent accompagnés d'une telle faiblesse d'esprit, qu'il vous semblât les faire contre toute volonté, vous ne devez pourtant les quitter en aucune façon,

parce que pour faibles qu'ils soient, ils vous tiennent ferme et constante au combat, et vous facilitent peu à peu le chemin à la victoire.

Soyez bien sur vos gardes, et tenez-vous recueillie en vous-même pour combattre non seulement les grands, et efficaces mouvements, mais aussi les plus petits et les plus faibles de chaque passion, parce que ce sont eux qui ouvrent le chemin aux grands, lesquels après engendrent en nous des habitudes vicieuses.

Il est arrivé souvent, que plusieurs pour avoir négligé d'arracher de leurs cœurs ces petits mouvements, après en avoir surmonté de plus grands de la même passion, que ceux-là, dis-je, lorsqu'ils y pensaient le moins, ont été attaqués plus rudement, et enfin vaincus par les mêmes ennemis plus dangereusement qu'auparavant.

Je vous avertis encore, que vous songiez à mortifier, et rompre quelquefois vos affections et vos désirs, même des choses qui sont permises, mais qui ne sont pas nécessaires, puisque vous en tirerez plusieurs grands avantages, et vous vous rendrez toujours plus prête, et plus prompte à vous vaincre vous-même dans les autres. Vous deviendrez plus forte, et plus experte dans le combat des tentations. Vous éviterez diverses embûches du démon, et ferez une chose très-agréable à Notre-Seigneur.

Ma fille, je vous parle clairement. Si vous vous tenez continuellement par le moyen que je

vous ai dit, dans ces vrais et saints exercices pour votre réforme intérieur, et la victoire de vous-même, je vous assure que dans peu de temps vous avancerez beaucoup, et deviendrez véritablement spirituelle, et non pas de nom seulement, mais de toute autre façon, et avec d'autres pratiques, quoiqu'elles fussent excellentes à votre avis, et si délicieuses à votre goût, qu'il vous semblât d'être entièrement unie, et dans de doux colloques avec Notre-Seigneur, ne vous persuadez jamais de pouvoir acquérir les vertus, et le vrai esprit de perfection, lequel (comme je vous ai dit dans le premier chapitre) ne consiste, ni ne prend sa source des exercices délicieux, et conformes à notre nature, mais de ceux qui l'attachent à la croix avec toutes ses affections. C'est par là que l'homme étant renouvelé par le moyen des habitudes des vertus évangéliques, vient à s'unir au crucifix, et à son Créateur.

Aussi n'y a-t-il personne qui doute, que comme les habitudes des vices se forment par plusieurs et fréquents actes de la volonté supérieure, lorsqu'elle cède aux appétits du sens, ainsi tout au contraire les habitudes des vertus évangéliques s'acquièrent en faisant souvent des actes conformes à la volonté divine, par laquelle nous sommes appelés tantôt à cette vertu, tantôt à une autre.

Comme donc notre volonté ne peut jamais être vicieuse, et attachée aux choses de la terre,

pour vivement attaquée qu'elle soit de la partie inférieure, et du vice, jusqu'à ce qu'elle cède et se laisse fléchir. ; de même elle ne sera jamais vertueuse ni unie à Dieu, quoiqu'elle soit bien fortement touchée, et combattue par ses inspiration, et par sa grâce. Si elle ne s'y conforme par les actes intérieurs, et même par les extérieurs, quand il en est de besoin.

CHAPITRE XIV. *CE QU'IL FAUT FAIRE QUAND LA VOLONTÉ SUPÉRIEURE PARAÎT VAINCUE ET ENTIÈREMENT SUFFOQUÉE PAR L'INFÉRIEURE ET PAR SES ENNEMIS.*

Si quelquefois il vous semblait que votre volonté supérieure n'eût point de force contre l'inférieure, et contre ses ennemis, parce que nous ne sentiriez pas en vous un vouloir efficace de vous y opposer, demeurez pourtant ferme et ne quittez pas le combat, parce que vous vous devez toujours croire pour victorieuse, jusqu'à ce que vous vous aperceviez clairement que vous leur avez cédé.

Car comme notre volonté supérieure n'a point besoin des affections inférieures pour la production de ses actes, ainsi si elle-même ne le veut, elle ne peut jamais, pour rudement qu'elle soit attaquée, être contrainte à se rendre comme vaincue.

Puisque Dieu a donné à notre volonté une telle liberté, et une telle force, que si tous les sens,

tous les démons, et tout le monde ensemble s'armaient, et conjuraient contre elle, la combattant et la pressant de tous leurs efforts, elle peut pourtant malgré eux embrasser, ou refuser très-librement tout ce qu'elle veut ou ne veut point, et tout autant de fois, et tout autant de temps, et de la façon, et pour la fin, qui lui semble la plus agréable.

Si parfois ces ennemis vous attaquaient et vous pressaient avec tant de violence que votre volonté, comme étouffée, n'eût pas (pour ainsi dire) assez d'haleine pour produire quelque acte contraire, ne perdez point courage, ne jetez pas les armes par terre, mais aidez-vous en ce cas-là de la voix, et défendez-vous en disant : Non, je ne te cède point ; non, je ne veux point de toi, comme celui qui étant aux prises, lorsqu'il se sent si pressé de son ennemi, qu'il ne lui peut donner de la pointe de son épée, lui donne du pommeau.

Et de même, que celui-ci s'efforce de sauter en arrière pour lui pouvoir donner de la pointe, ainsi retirez-vous dans la connaissance de vous-même, considérant que nous n'êtes rien, que nous ne pouvons rien, et avec un acte de confiance en Dieu, qui peut toute chose, portez un coup à la passion ennemie en disant : aidez-moi, Seigneur, aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi, Jésus et Marie, afin que je ne cède point.

Vous pouvez aussi, lorsque l'ennemi vous en donnera le temps, secourir la faiblesse de votre

volonté en recourant à l'entendement, et considérant divers points, par la considération desquels la volonté vient à reprendre haleine et nouvelles forces, contre ses ennemis.

Par exemple, vous êtes dans quelque persécution, ou dans quelque autre souffrance, tellement assaillie de l'impatience, que votre volonté ne peut, ou du moins ne veut plus rien endurer. Vous la fortifierez donc, discourant avec votre entendement sur les points suivants ou d'autres semblables.

1. Considérez si vous méritez le mal que vous souffrez, et si vous en avez donné l'occasion, car s'il en est ainsi, que vous l'ayez mérité, toute sorte de justice veut que vous souffriez patiemment la blessure que vous vous êtes faite de vos propres mains.

2. Si vous n'êtes point coupable, tournez votre pensée sur vos autres péchés, dont Dieu ne vous a pas encore châtiée, et que vous n'avez pas expiés vous-même comme il faut. Et voyant que la miséricorde de Dieu change la peine qui leur était due, qui serait éternelle, ou du moins temporelle, mais dans le Purgatoire, en une petite qu'il vous envoie présentement, vous devez la recevoir non seulement volontiers, mais encore avec action de grâces.

3. Quand il vous semblerait d'avoir fait beaucoup de pénitence, et peu offensé Dieu (ce que vous ne devez pourtant jamais vous

persuader) représentez-vous que l'on n'entre au royaume du Ciel, que par la porte étroite des tribulations.

4. Qu'encore que vous y puissiez entrer par une autre voie, la loi de l'amour devrait vous empêcher d'y songer seulement, puisque le Fils de Dieu, tous ses amis, et tous ses membres y sont entrés au travers de épines, et portant leur croix.

5. Mais ce que vous devez principalement remarquer en cette occasion, et en toute autre, est la volonté de votre Dieu, lequel par l'amour qu'il vous porte, prendra une extrême complaisance dans toutes les actions de vertu et de mortification qu'il vous verra faire pour correspondre à son amour, comme sa fidèle et généreuse guerrière. et assurez-vous que plus la persécution sera déraisonnable, et plus indigne de la part d'où elle viendra, et plus elle vous sera fâcheuse, et plus difficile à endurer, d'autant plus agréera-t-elle à Dieu, parce que pour lors vous approuvez et aimez dans les choses désordonnées en elles-mêmes, et qui vous sont les plus amères, sa divine volonté et sa disposition, dans laquelle tout événement pour déréglé qu'il soit, a une règle, et un ordre très-parfait.

CHAPITRE XV. *DE QUELQUES AUTRES AVIS
TOUCHANT LA FAÇON DE COMBATTRE, ET
PARTICULIÈREMENT CONTRE QUI, ET PAR
QUELLE VERTU CELA DOIT SE FAIRE.*

Ma fille, vous avez déjà vu le moyen de combattre, qu'il faut tenir pour vous vaincre vous-même, et pour vous orner de vertus.

Sachez maintenant de plus, que pour remporter la victoire de vos ennemis avec plus de promptitude, et de facilité, il vous faut non seulement combattre, mais il est encore nécessaire que vous combattiez tous les jours, particulièrement contre l'amour propre, vous accoutumant de tenir pour vos chers amis tous les mépris et les déplaisirs que le monde vous saurait jamais causer.

Pour n'avoir pas songé à ce combat, et pour n'en avoir pas assez fait de compte, il est arrivé et arrive souvent (comme j'ai touché ci-dessus) que les victoires sont difficiles, rares, imparfaites en inconstantes.

De plus je vous avertis que votre combat doit être fait avec cœur et courage, lequel vous acquerez aisément si vous le demandez à Dieu ; si après avoir considéré la rage et la haine immortelle de vos ennemis, et le grand nombre de leurs escadrons et de leurs armées, vous considérez au contraire que la bonté de dieu, et l'amour qu'il vous porte, est infiniment plus grand, et que les anges du Ciel, et les oraisons des saints, qui combattent de notre côté, sont en beaucoup plus grand nombre.

Et par cette considération il est arrivé, que tant et tant de femmelettes ont surmonté et

vaincu toute la puissance et la sagesse du monde, tous les assauts de la chair, et toute la rage de l'enfer.

C'est pourquoi vous ne vous devez jamais épouvanter, bien qu'il semble que l'attaque de vos ennemis soit plus rude, qu'elle soit pour durer toute votre vie, et qu'elle menace de divers endroits des chutes presque assurées, parce que vous devez encore savoir que toute la force et les artifices de nos ennemis sont entre les mains de notre divin Capitaine, pour l'honneur duquel on combat, que parce qu'il estime extrêmement, et qu'il nous invite, et nous presse lui-même si fort à ce combat, non seulement ne permettra jamais qu'il vous soit fait aucune supercherie, mais combattant pour vous il vous les livrera vaincus quand il lui plaira, et avec plus grand avantage, quand il tarderait même jusqu'au dernier jour de votre vie.

Il est à vous seulement de combattre généreusement, et quand il arriverait que vous receviez beaucoup de blessures, ne posez jamais les armes, et ne prenez jamais la fuite.

Finalement, afin que vous combattiez vaillamment, il vous faut savoir qu'on ne peut éviter ce combat, et que celui qui ne combat point, y demeure par nécessité pris, et il y meurt.

Outre cela, l'on a à faire avec des ennemis de telle nature, et si remplis de haine, qu'on n'en peut nullement espérer ni paix ni trêve.

CHAPITRE XVI. *DE QUELLE FAÇON LE SOLDAT
DE JÉSUS-CHRIST DOIT SE METTRE EN
CAMPAGNE DÈS LE MATIN.*

Tout aussitôt que vous serez éveillée, la première chose que les yeux de votre âme doivent regarder, c'est de vous considérer comme dans un champ clos avec cette loi expresse, que qui ne combat point, y demeure mort pour toujours.

Ou vous vous imaginerez de voir devant vous d'une part cet ennemi, ou cette mauvaise inclination que vous avez déjà entreprise de combattre, armée pour vous blesser, et vous donner la mort, et à la main droite votre Capitaine victorieux Jésus-Christ, sa très-sainte mère, la vierge Marie avec son cher époux saint Joseph, et plusieurs escadrons d'anges, et de saints, et particulièrement saint Michel l'archange, et à la main gauche le démon avec ces compagnons, qui sont là pour exciter la même passion, et vous porter par leurs mauvaises suggestions à lui céder.

Qu'il vous semble cependant d'entendre une voix, comme de votre ange gardien, qui vous parle de la sorte :

Tu as aujourd'hui à combattre contre cet ennemi, et aussi contre d'autres. Ne crains point, ne perds pas courage. Ne te laisse pas gagner, ni par la crainte, ni par quelque autre considération que ce soit, parce que Notre-Seigneur, et ton Capitaine est ici avec toi, environné de tous ses

glorieux escadrons, qui combattra tous tes ennemis, ne permettant pas qu'ils te surmontent, ni par force, ni par aucun artifice. Demeure seulement ferme, fais-toi violence, et souffre la peine que tu sentiras à te violenter ainsi. Crie souvent du plus profond de ton cœur, et invoque ton Seigneur, la Vierge Marie, et tous les saints, et tu remporteras sans doute la victoire. Quand tu serais faible, que tu aurais de mauvaises habitudes, et que tes ennemis seraient puissants, et en grand nombre, aussi les troupes qui viennent à ton secours de la part de celui qui t'a créée et rachetée, sont-elles en grand nombre, et ton Dieu est au dessus, et sans aucune comparaison plus fort, et a plus de volonté de te sauver que ton ennemi n'en a de te perdre. Combats donc, et ne te lasse point de souffrir, car par cette souffrance, par la violence qu'on se fait contre les mauvaises inclination, et par la peine qu'on sent à cause de mauvaises habitudes, on obtient la victoire, et on gagne ce grand trésor avec lequel on achète le royaume des Cieux, et l'âme s'unit à son Dieu pour jamais.

Vous commencerez à combattre au nom du Seigneur avec les armes de la défiance de vous-même, et de la confiance en Dieu, avec l'oraison, et avec l'exercice, dont nous avons parlé, appelant au combat cet ennemi et cette passion, que selon l'ordre touché ci-devant, vous vous êtes résolue de surmonter, tantôt par le moyen de la

résistance, tantôt par la haine, et tantôt par des actes de la vertu contraire, la blessant plusieurs fois jusqu'à la mort, pour agréer à votre Seigneur, qui est là avec toute son Église triomphante à contempler votre combat.

Je vous dis derechef, que vous ne devez point vous ennuyer de combattre, considérant l'obligation que nous avons tous de servir et plaire à Dieu, et que c'est une nécessité de combattre, puisque nous ne saurions fuir de ce combat sans être blessés, et même tués ; et davantage, quand vous voudriez, comme rebelle, quitter le parti de Dieu, et vous abandonner au monde, et aux plaisirs de la chair, il vous faudrait combattre malgré vous, et avec tant et tant de contrariétés, que le front vous en suerait souvent, et des angoisses mortelles vous perceraient le cœur.

Considérez ici, quelle sorte de folie ce serait de prendre ce travail et cette peine, qui ne finit jamais, et qui nous cause un plus grand travail, et une plus grande peine, et tout ensemble la mort, pour fuir cette autre peine, qui finissant bientôt, nous conduit à une vie éternelle, et infiniment heureuse, puisqu'elle nous fait jouir pour toujours de notre Dieu.

CHAPITRE XVII. *DE L'ORDRE DE COMBATTRE
CONTRE NOS PASSIONS VICIEUSES.*

Il importe beaucoup de savoir l'ordre qu'on doit tenir pour combattre comme il faut, et non pas par hasard, et à la volée, comme font plusieurs à leur grand dommage. L'ordre de combattre contre nos ennemis et contre vos mauvaises inclinations, est que vous entriez au dedans de votre cœur, et regardiez par le moyen d'une diligente recherche, quelle sont les pensées et les affections qui l'environnent, et de quelle passion est le plus possédé et tyrannisé, et c'est contre celle-là principalement que vous prendrez les armes pour la combattre.

Et s'il arrive que vous soyez attaquée par d'autres ennemis, il vous faut combattre toujours celui qui vous fait actuellement, et de plus près la guerre, retournant pourtant après à votre principale entreprise.

CHAPITRE XVIII. *DE LA FAÇON DE RÉSISTER AUX MOUVEMENTS SOUDAINS DES PASSIONS.*

Si vous n'êtes pas encore accoutumée à parer les coups inopinés des injures, ou de quelque autre contradiction, pour vous y accoutumer, vous devez les prévoir, les souhaiter après plusieurs fois, et les attendre avec un esprit préparé.

Le moyen de les prévoir est, que après avoir examiné la qualité de vos passions, vous considérez ensuite les personnes avec lesquelles vous devez traiter, et les lieux où vous devez vous

trouver ; de là vous pourrez aisément conjecturer tout ce qui pourrait vous survenir.

Et si quelque autre chose, et tout à fait surprenante, vous arrive, outre le secours que vous recevrez d'avoir tenu votre esprit préparé aux autres que vous prévoyiez, vous pourrez encore vous servir de cet autre moyen.

D'abord que vous commencerez à sentir les premiers coups de l'injure ou de quelque autre chose fâcheuse, soyez prête et diligente à vous faire violence pour élever votre cœur à Dieu, considérant que c'est par sa bonté ineffable, et l'amour qu'il vous porte, qu'il vous envoie cette adversité, afin que la supportant pour son amour, vous vous purifiez davantage, vous approchiez et vous unissiez plus étroitement à lui.

Et après avoir considéré combien il se plaît que vous la souffriez, tournez-vous, et revenez à vous-même, vous reprenant, et disant : hélas ! pourquoi ne veux-tu pas porter cette croix, que non pas cette personne ou cette autre, mais ton Père céleste t'envoie ? Puis vous tournant vers la croix, vous l'embrasserez avec la plus grande patience et la plus grande allégresse qu'il vous sera possible, disant : ô croix préparée par les mains de la divine providence, avant que je fusse au monde ! O croix adoucie par l'amour délicieux de mon crucifix ! clouez-moi dès maintenant à vous, afin de pouvoir me donner à celui qui m'a rachetée, mourant en vous.

Si la passion l'emportant au commencement sur toutes vos prévoyances, vous ne pouviez élever votre esprit à Dieu, et y demeurassiez blessée, ne laissez pas néanmoins de tâcher de le faire au plutôt, comme si vous ne l'aviez point été.

Mais le remède le plus efficace contre ces soudains mouvements des passions, c'est d'ôter de bonne heure la cause qui les produit.

Comme si par l'affection que vous portez à quelque chose, vous voyez que vous avez coutume de tomber en une soudaine altération d'esprit toutes les fois que l'on vous y traverse, le moyen d'y pourvoir de bonne heure, c'est que vous vous accoutumiez d'en retirer votre affection.

Ma si la même altération procède non de la chose en soi, mais de la personne, dont les moindres actions vous fâchent, et vous emportent pour ce seulement que vous en avez de l'aversion, le remède sera que vous vous efforciez de fléchir votre volonté à aimer et chérir cette même personne, puisque outre que c'est une créature formée de la main de Dieu, et rachetée au prix de son sang aussi bien que vous, elle vous présente encore l'occasion (si vous la voulez supporter) de vous rendre semblable à votre Seigneur, qui est doux et bénin à tout le monde.

CHAPITRE XIX. *DE LA FAÇON DE COMBATTRE
LE VICE DE LA CHAIR.*

Vous devez combattre ce vice tout particulièrement, et tout autrement que les autres.

Et partant pour savoir le combattre avec quelque ordre, il faut avoir égard à trois sortes de temps, qui sont :

Avant que nous soyons tentés ;
Lorsque nous sommes tentés, et
Après la tentation.

Avant la tentation, il faut combattre contre les occasions qui la causent ordinairement.

Premièrement, il ne faut pas aller affronter ce vice, mais éviter le plus qu'il vous sera possible quelque occasion et quelque personne que ce soit, dont il pourrait vous arriver le moindre péril.

Et si par aventure vous êtes contrainte de traiter avec quelqu'une de ces personnes-là, expédiez vos affaires promptement, avec un visage modeste et grave, et des paroles qui aient plus de rudesse que de douceur et de civilité superflue.

Ne vous fiez point, pour ne sentir et n'avoir pas senti les aiguillons de la chair durant tant d'années que vous avez pratiqué le monde, parce que ce maudit vice fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années et souvent il fait occultement ses apprêts, et ses coups sont d'autant plus dangereux, et d'autant plus incurables, qu'il fait plus de l'ami et qu'il est moins suspect.

Et souvent il y a plus à craindre (comme l'expérience l'a fait voir plusieurs fois, et le montre tous les jours) dans les pratiques que l'on a et que l'on continue sous prétexte des choses permises, comme de parenté ou de quelque devoir, ou même de quelque vertu qui se rencontre en la personne aimée, parce que le venin du plaisir sensuel se mêle dans ces trop longues et imprudentes pratiques, lequel s'insinuant peu à peu, et pénétrant jusqu'au font de l'âme, obscurcit toujours plus la raison jusqu'à ce qu'elle estime comme rien, les choses périlleuses, les œillades amoureuses, les douces paroles d'une personne à une autre, et les plaisirs de la conversation ; et tout cela se passant de part et d'autre, on vient après à tomber, et se précipiter dans quelque tentation fâcheuse, et difficile à surmonter.

Je vous dis encore de fuir, puisque vous êtes d'étoupe, et ne vous fiez point sur ce que vous êtes trempée, et bien imbibée (s'il faut ainsi dire) de l'eau d'une bonne et forte volonté, plutôt résolue et prête à mourir qu'à offenser Dieu, parce que dans ces fréquentes conversations le feu venant à dessécher peu à peu par sa chaleur l'eau de la bonne volonté, lorsque l'on y pensera le moins, il s'attachera de telle sorte, qu'on n'aura point d'égard, ni à la parenté, ni à l'amitié ; l'on ne craindra point Dieu ; on ne fera point d'état de l'honneur, de la vie, ni de toutes les peines de

l'enfer ; et partant fuyez, fuyez, si vous ne voulez être surprise, prise, et même perdre la vie.

En second lieu, fuyez l'oisiveté, et appliquez-vous avec vigilance et attention aux pensées et aux œuvres qui sont conformes à votre condition.

En troisième lieu, ne faites point de résistance, mais obéissez de bon cœur à vos supérieurs, et exécutez promptement tout ce qu'ils vous commandent, et plus volontiers ce qui vous humilie, et ce qui est le plus contraire à votre volonté.

Quatrièmement, ne jugez jamais témérairement de votre prochain, surtout en cette matière. S'il est manifestement tombé en ce vice, il faut en avoir de la compassion, et non pas le traiter avec de l'indignation, et du mépris ; mais tirez-en pour vous le fruit de l'humilité, et de la connaissance de vous même, vous souvenant que vous n'êtes que poussière et que néant ; recourez à Dieu par l'oraison, et fuyez avec plus de soin que jamais les conversations où il y aura la moindre apparence de danger.

Car si vous êtes facile à juger, et mépriser les autres, Dieu vous corrigera à vos dépens, permettant que vous tombiez dans la même faute, afin que vous reconnaissiez votre orgueil, et que par cette voie étant humiliée vous recherchiez des remèdes à l'un et à l'autre vice.

Et si vous ne tombez point, et que nous ne changiez pas pourtant d'avis, sachez que vous êtes en un état fort douteux et fort suspect.

En dernier lieu, prenez bien garde que si vous vous trouvez avoir des consolations spirituelles par une grâce sensible, vous ne devez point vainement vous y plaire, ni vous persuader d'être pour cela quelque chose, et que vous ennemis ne soient plus capables de vous faire la guerre, vu qu'il vous semble déjà de les regarder avec dégoût, horreur et haine ; car si vous n'êtes bien avisée, vous tomberez facilement.

Pour ce qui est du temps de la tentation actuelle, considérez si elle procède d'une cause intérieure ou extérieure. J'entends par une cause extérieure la curiosité des yeux et des oreilles, l'ornement superflu des habits, les entretiens et les discours qui nous portent à ce vice.

Le remède qu'il faut employer en ces rencontres est l'honnêteté et la modestie, ne volant ni voir, ni entendre aucune chose qui vous donne de la tentation, mais le meilleur est la fuite, comme je viens de dire.

La cause intérieure naît d'une vigoureuse disposition du corps, ou des pensées de l'esprit, lesquelles nous viennent de nos mauvaises habitudes, ou de la suggestion du démon.

Le corps doit se mortifier par les jeûnes, par les disciplines, par les cilices, par les veilles, et par

les autres austérités de la chair, selon que la discrétion et l'obéissance nous enseignent.

Pour les pensées, de quelque côté qu'elles viennent, les remèdes sont les suivants.

Les occupations aux exercices, qui sont propres à notre état.

L'oraison et la méditation. L'oraison doit se faire de cette manière.

Quand vous commencerez à vous apercevoir tant soit peu non seulement de telles pensées, mais de leur avant-garde et de leurs approches, retirez-vous d'abord au dedans de vous-même, et vous tournant du côté du crucifix, dites-lui : mon Jésus, mon doux Jésus, aidez-moi promptement, de peur que je ne tombe entre les mains de cet ennemi.

Et quelquefois embrassant la croix, où votre Seigneur est attaché, baisez plusieurs fois les plaies de ses pieds sacrez, disant affectueusement : belles plaies, chastes plaies, plaies saintes, blessez maintenant ce cœur misérable et impur, me garantissant d'offenser mon Dieu.

Pour la méditation, je ne voudrais pas que lorsque la tentation presse, elle fût sur certains points, que beaucoup de livres proposent pour remède, comme de considérer la bassesse de ce vice, son insatiabilité, les dégoûts et les amertumes qui le suivent, les périls et la perte des

biens, de la vie, de l'honneur, et choses semblables.

La raison est, que ce n'est pas toujours un moyen assuré pour vaincre la tentation ; au contraire cela peut nous apporter du dommage, car si l'entendement chasse d'un côté ces pensées, de l'autre il nous présente l'occasion, et nous met en danger de nous y plaire, et de consentir au plaisir. C'est pourquoi le vrai remède de fuir ces sales pensées, ce n'est pas seulement de nous en éloigner tout à fait, mais aussi de toute autre chose, pour contraire qu'elle leur soit, qui néanmoins nous les puisse représenter.

Et partant, votre méditation contre ce vice doit être sur la vie et sur la passion de notre Sauveur.

Et si durant votre méditation les mêmes pensées se représentent malgré vous à votre esprit, et vous travaillent plus que de coutume (comme il arrivera sans doute) vous ne vous épouvanterez point pour cela, ne quitterez pas la méditation, ni ne vous tournerez point contre elles pour leur faire résistance, mais vous poursuivrez votre méditation le plus attentivement qu'il vous sera possible, ne vous souciant non plus de ces pensées, que si elles n'étaient pas vôtres ; car il n'y a point de meilleur moyen de leur résister, quand même elles vous feraient une guerre continuelle.

Enfin, vous achèverez votre méditation par cette demande, ou par d'autres semblables : délivrez-moi, mon Créateur et mon Rédempteur, de mes ennemis en l'honneur de votre passion, et par votre ineffable bonté ; ce que vous devez faire sans penser aucunement au vice, puisque même le souvenir en est dangereux.

Ne vous arrêtez point à disputer avec cette tentation, si vous avez consenti ou non, parce que cette sorte d'examen est un artifice du démon pour vous inquiéter sous prétexte de bien, et vous décourager, ou vous rendre pusillanime, ou pour le moins parce qu'il espère vous faire tomber en quelque sentiment de plaisir, tenant votre esprit occupé en de semblables discussions.

Et partant (si vous n'avez pas assez clairement consenti à cette tentation) il vous doit suffire de confesser le tout brièvement à votre père spirituel, et après en avoir pris son avis, mettez-vous en repos sans y penser davantage.

Et prenez garde de lui découvrir toujours fidèlement toutes vos pensées, sans que la honte, ou aucun respect vous en retienne.

Si nous avons besoin de l'humilité pour surmonter tous nos ennemis, nous devons plus nous humilier dans cette circonstance, que dans aucune autre, parce que ce vice est presque toujours le châtement de notre orgueil.

Après que la tentation a passé, ce que vous devez faire est, que quelque libre et quelque

assurée que vous pensiez être, vous teniez votre esprit entièrement éloigné de ces objets qui vous causaient la tentation, encore que vous vous sentiez portée à faire autrement par le motif de quelque vertu, ou de quelque autre bien, car c'est une tromperie de la nature corrompue, et un piège de notre artificieux ennemi, qui se transforme en ange de lumière, pour nous précipiter dans les ténèbres.

CHAPITRE XX. DE LA FAÇON DE COMBATTRE
LA NÉGLIGENCE.

Pour ne pas devenir misérablement esclave de la négligence, malheur qui non seulement vous détournerait du chemin de la perfection, mais qui vous livrerait entre les mains de vos ennemis, vous devez fuir toute sorte de curiosité et d'attachement aux choses de la terre, et toutes les occupations qui n'appartiennent point à votre état.

Ensuite, vous devez vous efforcer de correspondre promptement à toute bonne inspiration, et à tous les commandements de vos supérieurs, ne faisant rien que dans le temps, et de la manière qui leur est agréable.

Que rien ne vous arrête, non pas même pour un moment, quelque bref qu'il puisse être, parce que ce premier délais en attire un autre après soi, et ce second un troisième, et beaucoup d'autres, auxquels le sens se plie, et cède plus aisément

qu'aux premiers, étant déjà amorcé, et pris par le plaisir qu'il en a reçu.

C'est pourquoi ou l'on commence l'action trop tard, ou même quelquefois on la laisse entièrement, en ayant conçu du dégoût.

Et ainsi, peu à peu l'habitude de la négligence se forme, qui nous réduit après en un tel état qu'au même moment, qu'elle nous tient liés, nous nous proposons de vouloir une autre fois être grandement soigneux et diligents, nous apercevant d'avoir été jusqu'alors très-paresseux avec une honte que nous avons de nous-mêmes.

Cette négligence n'étend partout, et n'infecte pas seulement la volonté de son venin, lui faisant abhorrer le travail, mais encore elle aveugle l'entendement, afin qu'il n'aperçoive pas combien sont vaines et mal fondées les propositions d'exécuter à l'avenir promptement et diligemment ce qui devant être fait à l'instant, s'abandonne tout à fait à dessein, ou du moins se diffère à un autre temps.

Il ne suffit pas de faire promptement l'action que vous avez à faire, mais il faut la faire dans le temps propre, que la qualité et la nature de l'action demande, et avec toute la diligence qui lui est convenable, afin qu'elle ait toute la perfection possible.

Car ce n'est pas une diligence, mais une négligence des plus fines, que de faire quelque action avant le temps, et de l'expédier rapidement

sans se soucier de bien la faire, pour nous abandonner après à un paresseux repos, auquel tendait toute notre pensée, pendant que l'on dépêchait l'ouvrage avec tant de promptitude.

Tout ce grand mal arrive de ce que l'on ne considère pas la valeur d'une bonne action faite en son temps, et avec l'âme résolue d'aller au devant de la peine et de la difficulté que le vice de la négligence apporte aux nouveaux soldats.

Il vous faut donc considérer souvent, qu'une seule élévation d'esprit à Dieu, et une simple genuflexion pour son honneur, vaut mieux que tous les trésors du monde, et que toutes les fois que nous nous faisons violence à nous-mêmes, et à nos passions déréglées, les anges apportent du royaume du Ciel à notre âme une couronne pour la glorieuse victoire que nous avons gagnée.

Et au contraire, que Dieu ôte peu à peu aux négligents les grâces qu'il leur avait données, et qu'il les augmente aux diligents, les faisant après entrer dans la possession de sa propre joie.

Si vous n'êtes pas au commencement si forte, que vous puissiez aller généreusement au devant de la peine et de la difficulté, il faut vous la cacher en sorte qu'elle paraisse moindre qu'elle ne semblait aux paresseux.

Votre exercice demande peut-être plusieurs actes pour acquérir une vertu, et le travail de beaucoup de jours, et les ennemis qu'il vous faut combattre, vous paraissent puissants et en grand

nombre. Commencez à produire des actes, comme si vous en aviez fort peu à faire, et peu de jours à travailler, et combattez contre un seul ennemi, comme s'il n'y en avait point d'autres à combattre, et avec une grande confiance, que vous êtes plus forte avec la grâce de Dieu, qu'eux tous, d'autant que par ce moyen la négligence commencera à s'affaiblir, et vous vous disposerez peu à peu à recevoir la vertu contraire.

Je dis de même de l'oraison. Votre exercice demande peut-être une heure entière d'oraison, ce qui semble fâcheux à votre négligence, mettez-vous en prière, comme si vous vouliez prier un demi-quart d'heure, ainsi vous passerez facilement à un autre demi-quart d'heure, et ensuite jusqu'au reste de l'heure.

Si vous sentiez dans le second demi-quart d'heure, ou dans les autres suivants une répugnance, et une difficulté trop violente, laissez cet exercice, de peur de vous dégoûter, pourvu que vous le repreniez peu de temps après l'avoir interrompu.

Vous devez observer cette même pratique dans les œuvres manuelles, quand il arrive que vous avez à faire beaucoup de choses, et que votre négligence vous les faisant paraître en grand nombre, et malaisés, vous venez à vous troubler entièrement. Commencez néanmoins courageusement et paisiblement par la première, comme si vous n'aviez autre chose à faire, car

faisant celle-là diligemment, vous les ferez toutes avec moins de peine que votre paresse ne vous faisait paraître.

Si vous ne vous gouvernez de la sorte, et que vous ne vous portiez à la difficulté qui se présente, le vice de la négligence prendra une telle force sur vous, que non seulement la peine et la difficulté que l'exercice des vertus apporte avec soi au commencement, vous fâchera et vous ennuiera quand elle sera présente, mais encore de loin ; car vous craindrez toujours d'être travaillée, et attaquée de vos ennemis, et de voir auprès de vous des personnes qui vous ordonnent quelque chose, de sorte qu'au milieu même du repos vous vivrez dans l'inquiétude.

Et sachez, ma fille, que ce vice de la négligence par son venin caché fait peu à peu flétrir non seulement les premières et tendres racines, qui devaient produire les habitudes des vertus, mais même celle des habitudes déjà acquises ; car il ne fait que ronger insensiblement la moelle de la vie spirituelle, comme le ver fait le bois ; et c'est en quoi le démon tend des pièges à chacun, mais particulièrement à ceux qui se proposent de s'avancer dans la vie spirituelle.

Soyez donc vigilante, priez Dieu, et faites du bien, et n'attendez point à travailler à l'étoffe de votre robe nuptiale, quand vous devez vous en trouver revêtue, pour aller au devant de votre époux.

Souvenez-vous tous les jours, que celui qui vous donne le matin, ne vous promet pas le soir, et vous donnant le soir, ne s'oblige pas à vous donner le matin suivant. Et c'est pourquoi il vous faut employer tous les moments de chaque heure, comme Dieu le demande, et comme s'il ne vous en restait que ce temps-là, d'autant plus que vous devez rendre compte très-rigoureux de tous les moments.

Je finis en vous avertissant, que vous teniez la journée pour perdue (quand vous auriez expédié beaucoup d'affaires) laquelle vous aurez passée sans avoir remporté plusieurs victoires sur vos mauvaises inclinations, et sur votre propre volonté, et sans avoir remercié votre Seigneur de ses bienfaits, et particulièrement de sa douloureuse passion, qu'il a soufferte pour vous, et de son doux et paternel châtiment, lorsqu'il vous aura faite digne de recevoir le trésor inestimable de quelque tribulation.

*CHAPITRE XXI. DE LA CONDUITE DES SENS
EXTÉRIEURS, ET COMMENT DE LÀ ON PEUT
PASSER À LA CONTEMPLATION DE LA DIVINITÉ.*

Il faut un grand soin, et un continuel exercice pour régir et bien régler nos sens extérieurs, car l'appétit, qui est comme le capitaine de notre nature corrompue, se porte avec impétuosité et précipitation à la recherche des plaisirs et des satisfactions, et ne les pouvant acquérir de lui

seul, il se sert des sens, comme d'autant de soldats et d'instruments naturels pour se saisir de leurs objets, dont il grave les images dans l'âme, après les avoir prises et attirées à soi, d'où il s'ensuit le plaisir, lequel par l'alliance qui est entre l'âme et la chair, se répand par toute cette partie des sens, qui sont capables d'un tel plaisir, et de là procède une contagion commune, tant à l'âme qu'au corps, qui corrompt et gâte tout.

Vous voyez le dommage, remarquez le remède.

Prenez bien garde de ne laisser point aller vos sens librement, et à leur fantaisie, et n'en usez point là où le seul plaisir, et non pas quelque bonne fin, ou l'utilité et la nécessité vous porte ; si sans vous en apercevoir, ils sont allés trop avant, tâchez de les retirer, et les régler de telle sorte, qu'au lieu qu'auparavant ils se rendaient malheureusement prisonniers de quelque vain contentement, maintenant ils remportent de tous les objets quelque noble proie, et la gardent au dedans de l'âme, laquelle se recueillant en soi-même, puisse après étendre les ailes de ses puissances vers le Ciel à la contemplation de Dieu. Ce que vous pourrez faire de cette façon.

Quand il se présente quelque objet à quelqu'un de vos sens extérieurs, quel qu'il soit, séparez avec la pensée de la chose créée tout ce qu'il y a de spirituel, et considérez qu'elle n'a rien de soi de tout ce qui peut être compris par vos

sens, mais que c'est entièrement une œuvre de Dieu, qui lui donne invisiblement par son Esprit l'être, la bonté, la beauté, et tout le bien qu'il y a ; et là dessus réjouissez-vous, que votre Dieu soit la seule cause et le principe de tant et de si différentes perfections des choses, et qu'il les contienne en soi éminemment ; cet objet n'étant que le moindre degré de ses divines et infinies perfections.

Quand vous vous apercevrez d'être occupée à regarder des choses qui ont l'être assez noble, vous réduirez par la pensée la créature à son néant, tournant l'œil de votre esprit vers le souverain Créateur, qui est là présent, qui leur a donné l'être, et prenant seulement du plaisir en lui, vous direz : O divine essence souverainement désirable ! que je suis aise, que vous soyez seule le principe infini de tout être créé.

Pareillement, lorsque vous voyez des arbres, des herbes, et des choses semblables, vous verrez par votre entendement, que la vie qu'elles ont, ne vient pas d'elles, mais de cet esprit que vous ne voyez pas, et qui seul les vivifie, et pourrez dire ainsi : voilà la véritable vie, de laquelle, en laquelle, et par laquelle toutes les choses vivent et croissent. O la vive et unique satisfaction de mon âme !

Ainsi de la vue des animaux irraisonnables, vous élèverez votre esprit à Dieu, qui leur donne le sentiment et le mouvement, disant : O premier

moteur ! qui imprimant le mouvement à toutes choses, demeurez immuable en vous-même, que je me réjouis de votre stabilité et immutabilité.

Quand vous vous sentez attirée par la beauté des créatures, séparez ce que vous voyez de l'esprit que vous ne voyez pas, et considérez que tout ce qu'il y a de beau, qui paraît au dehors, prend sa source du seul esprit invisible qui a causé cette beauté extérieure, et dites toute en joie : voilà les ruisseaux de la fontaine incréée, voilà les petites gouttes de l'océan infini de tout bien. O quelle joie je ressens au dedans de mon cœur, maintenant que je pense à l'éternelle et immense beauté, qui est l'origine et la cause de toute beauté créée !

Et découvrant en d'autres de la bonté, de la sagesse, de la justice, ou de quelques autres vertus, ayant fait la même séparation, vous direz à votre Dieu : O très-riche trésor des vertus ! quel est mon plaisir, que toute sorte de bien découle uniquement de vous et par vous, et que tout en comparaison de vos divines perfections est comme rien. Je vous remercie, mon Dieu, de ce bien, et de tout autre que vous avez départi à mon prochain ; Souvenez-vous, Seigneur, de ma pauvreté, et du grand besoin que j'ai de la vertu de N.

Vous mettant après à faire quelque chose, considérez que Dieu est la première cause de cette action, et que vous n'êtes qu'un instrument

vivant de sa divine Majesté, vers laquelle élevant votre pensée, dites de la sorte : combien est grand mon contentement, souverain Seigneur de tout, de ne pouvoir rien faire sans vous, et qu'au contraire vous soyez le premier et le principal ouvrier de toutes choses !

Gouttant quelque nourriture ou quelque boisson, considérez que c'est Dieu qui leur donne cette faveur, et ne prenant aucun goût qu'en lui seul, vous pourrez dire : réjouis-toi, mon âme, que comme il n'y a point de véritable contentement hors de Dieu, aussi peux-tu en toutes choses te plaire uniquement en lui seul.

Si vous prenez plaisir à flairer quelque chose qui sente bon, ne vous arrêter point dans ce plaisir-là, mais passer de la pensée à votre Dieu, de qui cette odeur prend son origine, et en recevant une consolation intérieure, dites : hélas mon Dieu ! faites-moi, je vous prie, que comme je suis ravie que toute sorte de suavité dérive de vous, ainsi mon âme dépouillée et nue de tout plaisir de la terre monte en haut, et rende une odeur agréable devant vous.

Quand l'harmonie de quelques sons et de quelques chants vous frappe l'oreille, élevez votre esprit à Dieu et dites-lui : que je suis aise, mon Seigneur et mon Dieu, de vos perfections infinies, lesquelles toutes ensemble rendent une harmonie plus céleste non seulement en vous-même, mais qui sont encore par l'union qu'elles ont avec les

anges, avec les cieux, et avec toutes les créatures, un ravissant et merveilleux concert.

CHAPITRE XXII. *COMMENT LES MÊMES CHOSES NOUS SERVENT DE MOYENS POUR RÉGLER NOS SENS, ET NOUS FAIRE PASSER À LA MÉDITATION DU VERBE INCARNÉ SUR LES MYSTÈRE DE SA VIE, ET DE SA PASSION.*

Je vous ai montré ci-dessus, comment nous pouvions, des choses sensibles, élever notre esprit à la contemplation de la divinité. Apprenez maintenant le moyen de tirer des mêmes choses des motifs pour la méditation du Verbe incarné, considérant les mystères très-sacrés de sa vie, et de sa passion.

Toutes les choses de l'univers peuvent servir à cet effet, considérant en elles, comme ci-devant, ce grand Dieu, comme seule et première cause, qui leur a donné tout l'être, toute la beauté, et toute l'excellence qu'elles ont, et de là passant à considérer combien grande et immense est sa bonté, parce qu'étant l'unique principe, et Seigneur de tout ce qui est créé, il a voulu se ravalier jusqu'à ce point, que de se faire homme, de souffrir et de mourir pour l'homme, permettant que les œuvres mêmes de ses mains s'armassent contre lui pour le crucifier.

Ensuite, beaucoup de choses mettent particulièrement devant les yeux de notre âme ces saints mystères, comme les armes, les cordes, les

fouets, les colonnes, les épines, les roseaux, les clous, les marteaux, et autres choses qui furent les instruments de sa passion.

Les pauvres logements nous réduiront en mémoire l'étable, et la crèche de Notre-Seigneur. Quand il pleut, nous nous souviendrons de cette divine pluie de sang, qui au jardin dégoûtant de son corps très-sacré arrosa la terre ; les pierres que nous regarderons, nous représenteront celles qui se mirent en pièces en sa mort ; la terre, le tremblement qu'elle souffrit à l'heure ; le soleil, les ténèbres qui l'obscurcirent ; et voyant de l'eau, nous viendrons à nous souvenir de celle qui sortit de son très-sacré côté. Ce que je dis pareillement du reste de semblables choses.

Prenant du vin ou d'autre boisson, proposez-vous le vinaigre et le fiel de notre Sauveur.

Si la suavité des odeurs vous attire, recourez de la pensée à la puanteur des corps morts, qu'il sentait au mont de Calvaire.

Quand vous vous habillez, souvenez-vous que le Verbe éternel se revêtit de chair humaine, pour vous revêtir de la divinité.

Quand vous vous déshabillez, repassez dans votre mémoire que Jésus-Christ fut dépouillé tout nu pour être fouetté et attaché à une croix pour l'amour de vous.

Quand vous entendez des bruits et des cris de quelque amas de gens, figurez-vous d'entendre ces abominables accents qui tonnèrent à ses

divines oreilles : crucifiez, crucifiez-le, ôtez, ôtez-le.

Tout autant de fois que quelque horloge sonnera, imaginez-vous ce mortel battement de cœur qu'il plût à votre Jésus de sentir lorsqu'il commença à appréhender dans le jardin sa passion et sa mort prochaine, ou bien, qu'il vous semble d'entendre ces coups si violents, avec lesquels il fut cloué à la croix.

En toutes occasions de tristesse et de douleur, dont vous êtes saisie vous-même, ou quelque autre, considérez que tout cela est comme rien à l'égard des incompréhensibles détresses qui transpercèrent le corps, et affligèrent l'âme de notre Sauveur.

*CHAPITRE XXIII. D'AUTRES MOYENS POUR
RÉGLER NOS SENS SELON LES DIVERSES
OCCASIONS QUI SE PRÉSENTENT À NOUS.*

Après avoir vu, comment il faut élever l'entendement de la pensée des choses sensibles à la considération de la divinité, et des mystères du Verbe incarné, j'ajouterai ici d'autres moyens, pour en tirer diverses méditations, afin que comme les goûts des âmes sont différents entre eux, ainsi elles aient beaucoup de nourritures, et de différente saveur ; outre que cela pourra servir non seulement aux personnes simples, mais encore à ceux qui ont l'esprit élevé, et sont plus avant dans la voie de l'esprit de la perfection,

lequel en quelque personne que ce soit, n'est pas toujours également disposé, ni prompt aux plus hautes spéculations.

Ne craignez point de vous confondre dans la variété de ces choses, si vous observez la règle de la discrétion, et que vous suiviez le conseil d'autrui, lequel je prétends que vous devez suivre avec humilité et avec confiance, non seulement en cet avertissement, mais en tout autre que je vous proposerai.

Quand vous regarderez tant de choses qui sont agréables à la vue, et qui sont dans l'estime des hommes, considérez qu'elles sont toutes très-viles, et comme de la boue au regard des richesses du Ciel, auxquelles (méprisant tout ce qu'il y a dans le monde) vous aspirerez de toute votre affection.

Tournant les yeux vers le soleil, pensez que votre âme est plus luisante et plus belle, pourvu qu'elle soit dans la grâce de votre créateur, parce qu'autrement elle est plus noire et plus abominable que les ténèbres de l'enfer.

Élevant les yeux de votre corps au ciel qui est au-dessus de vous, pénétrez par ceux de l'âme plus avant au ciel empyrée, et arrêtez-vous là par la pensée, comme au lieu qui vous est préparé pour votre éternelle et très-heureuse demeure, si vous vivez innocemment sur la terre.

Quand vous entendez les chants des oiseaux, ou quelques autres airs, élevez votre esprit à ceux

du Paradis, où résonne un continuel Alleluia, et prier Dieu qu'il vous fasse digne de le louer perpétuellement en la compagnie des esprits célestes.

Quand vous vous apercevez de prendre du plaisir à voir les beautés des créatures, considérez des yeux de l'âme, que le serpent infernal y est caché dessous, et qu'il est tout attentif et tout prêt à vous tuer, ou du moins à vous blesser, contre lequel vous pourrez vous écrier ainsi : Ah ! maudit serpent ! quoi ? tu te cache donc ainsi pour me dévorer ? Puis vous tournant vers Dieu, vous direz : soyez béni, mon Dieu, qui m'avez découvert mon ennemi, et délivré de sa furieuse gueule.

Ayant fui ces attraites des créatures, recourez soudain aux plaies du crucifix, et tenez-y votre esprit attaché, considérant combien souffrit votre Seigneur dans sa chair très-sacrée pour vous délivrer du péché, et vous rendre les plaisirs de la chair odieux.

Voici un autre moyen pour éviter cette dangereuse amorce, c'est que vous entriez bien avant à considérer quel sera après sa mort ce même objet qui vous est maintenant si agréable.

Pendant que vous marchez, souvenez-vous qu'à chaque pas que vous faites, vous vous approchez de la mort.

Ainsi voyant les oiseaux voler par l'air, et les eaux couler, pensez que votre vie va, et s'envole à la fin avec plus de vitesse.

Lorsqu'il s'élève des vents impétueux, ou qu'il éclaire et qu'il tonne, représentez-vous ce jour épouvantable du jugement, et fléchissant les genoux, adorant Dieu, le priant de vous donner la grâce et le temps de vous bien préparer pour vous trouver alors devant sa très-haute Majesté.

Parmi la variété des accidents, qui peuvent attaquer votre personne, vous suivrez cet exercice. Par exemple, quand vous serez pressée de quelque douleur ou de quelque fâcherie, que vous souffrirez le chaud, le froid, ou quelque autre incommodité, élevez votre esprit à l'éternelle volonté de Dieu, à laquelle il a plu pour votre bien, que vous enduriez en telle mesure et en tel temps cette incommodité. Par ce moyen, vous réjouissant de l'amour que votre Dieu vous montre, et de l'occasion qui se présente de le servir en tout ce qui lui est agréable, vous direz dans votre cœur : c'est à cette heure que s'accomplit en moi ce divin vouloir, qui a amoureusement ordonné de toute éternité, que j'endure à présent cette affliction. Que mon très-bénin Seigneur en soit éternellement loué.

Et quand vous concevez dans votre esprit quelque bonne pensée, tournez-vous soudain vers Dieu, et reconnaissez de la tenir de lui, et rendez-lui-en grâces.

Quand vous faites quelque lecture, qu'il vous semble de voir notre Seigneur qui vous prononce ces paroles, et recevez-les comme si elles sortaient de sa divine bouche.

Voyant la sainte Croix, considérez qu'elle est l'étendard de votre milice, duquel vous ne vous pouvez pas éloigner sans tomber entre les mains de vos cruels ennemis ; et si vous le suivez, vous entrerez dans le Ciel chargée de glorieuses dépouilles.

Jetant les yeux sur la chère image de la Vierge Marie, qui règne dans le paradis, tournez votre cœur vers elle, la remerciant de ce qu'elle a été toujours prompte à faire la volonté de votre Dieu ; qu'elle a enfanté, allaité et nourri le Rédempteur du monde, et que dans notre combat spirituel elle ne nous manque jamais de sa faveur et de son aide.

Que les images des Saints vous représentent tout autant de champions, qui ayant généreusement combattu en leur temps, vous ont ouvert un chemin, que si vous tenez, vous serez aussi couronnée avec eux d'une gloire éternelle.

Lorsque vous voyez des églises, entre autres pieuses considérations vous pourrez faire encore celle-ci, que votre âme est le temple de Dieu, et que pour cela vous devez la conserver pure et nette, comme sa demeure.

Aussitôt que vous entendez les trois coups du salut de l'ange en quelque temps que ce soit, vous

pourrez faire ces brèves méditations qui suivent, qui se rapportent aux sacrées paroles qu'on a coutume de réciter devant chacune de ces petites prières célestes.

Au premier coup remerciez Dieu de l'Ambassade qu'il envoya du Ciel en terre, et qui fut le commencement de notre salut.

Au second coup réjouissez-vous avec la Vierge Marie des grandeurs auxquelles elle fut élevée par sa singulière et très-profonde humilité.

Au troisième, adorez le divin Enfant nouvellement conçu ensemble avec sa très-heureuse mère, et l'ange Gabriel.

Et n'oubliez pas de baisser un peu la tête en signe de révérence à chacun de ces coups, mais un peu plus au dernier.

Ces méditations partagées ainsi par les trois coups peuvent vous servir pour tous les temps.

Je divise les suivantes pour le soir, pour le matin, et pour le midi, et elles appartiennent à la passion de Notre-Seigneur, car nous sommes par trop obligés de nous souvenir souvent des douleurs, que Notre-Dame endura pour lors, et nous nous montrons ingrats et méconnaissant, si nous y manquons.

Au soir, remettez-vous en mémoire les détresses de cette pure Vierge pour la sueur de sang, pour la prise au jardin, et pour les douleurs intérieures de son fils béni durant toute cette nuit.

Au matin, ayez compassion d'elle dans ses afflictions pour la présentation de ce même Fils à Pilate et à Hérode, pour la sentence de sa mort, et pour avoir porté sa croix.

À midi, passez de la pensée au glaive de douleur, qui transperça le cœur de cette mère désolée pour le crucifiement et pour la mort de Notre-Seigneur, et pour le très-cruel coup de lance qui ouvrit son très-sacré côté.

Vous pourrez faire ces méditations des douleurs de la Vierge le soir du jeudi jusqu'au midi du samedi, les autres aux autres jours. je me remets pourtant à votre dévotion particulière, et à l'occasion que les objets extérieurs, vous en présenteront.

Enfin, pour vous conclure en peu de mots le moyen de régler vos sens, soyez tellement préparée, que dans toutes les choses, et dans tous les accidents, vous ne vous laissez émouvoir ni attirer, ni par l'amour, ni par l'aversion que vous pouvez en avoir, mais par la seule volonté de Dieu, et embrassez ou rejetez seulement les choses que Dieu veut que vous embrassiez ou rejetiez.

Et remarquez que je ne vous ai pas donné ces pratiques de régler vos sens, afin que vous vous y occupiez seulement. Car il vous faut être presque toujours recueillie intérieurement avec votre Seigneur, qui veut que vous tâchiez par une fréquente production d'actes à vaincre vos

ennemis et vos passions vicieuses leur en faisant résistance, et en produisant des actes des vertus contraires, mais je vous les ai marquées, afin que vous sachiez vous régler, quand il y en aura besoin.

Car vous devez savoir que l'on avance fort peu lorsqu'on entreprend beaucoup d'exercices, quoiqu'ils soient très-bons en eux-mêmes, et ce n'est bien souvent qu'un embarras d'esprit, un amour propre, une inconstance, et un piège du démon.

CHAPITRE XXIV. *DE LA FAÇON DE RÉGLER LA LANGUE.*

La langue de l'homme a grand besoin d'être tenue en bride, parce que chacun est grandement enclin à la laisser courir et discourir des choses, qui agréent le plus à nos sens.

Le trop parler prend ordinairement sa naissance d'une certaine présomption, par laquelle nous persuadant de savoir beaucoup, et nous complaisant en nos propres imaginations, nous nous efforçons de les imprimer dans les esprits des autres par des redites superflues, pour faire les maîtres par-dessus eux, comme s'ils avaient besoin d'apprendre de nous.

L'on ne saurait exprimer en peu de mots les maux qui naissent de l'abondance des paroles.

Cette abondance est la mère de l'oisiveté, une marque d'ignorance et de folie, la porte de la

médiance, l'organe du mensonge, et un refroidissement de la ferveur de la dévotion.

L'affluence des paroles donne force aux passions vicieuses ; c'est par là que la langue est après d'autant plus aisément portée à continuer à parler indiscretement.

Ne vous étendez point en de longs discours avec ceux qui ne vous entendent pas volontiers, pour ne les ennuyer point, et faites de même avec ceux qui vous écoutent volontiers, pour n'excéder pas les bornes de la modestie.

Gardez-vous de parler avec trop de passion, et d'une voix haute, parce que l'un et l'autre est fort odieux, et fait remarquer en nous de la présomption et de la vanité.

Ne parlez jamais de vous, de vos affaires, et de vos parents, si ce n'est par pure nécessité ; et s'il vous arrive d'en parler, faites-le le plus brièvement et le plus légèrement que vous pourrez. S'il vous semble qu'un autre parle trop de soi, tâchez à en tirer une bonne opinion, mais ne l'imitiez point, quoique ses paroles tendissent à s'humilier et à s'accuser soi-même.

Discourez le moins qu'il vous sera possible de votre prochain, et de ce qui le regarde, si ce n'est pour en dire du bien lorsque l'occasion s'en présentera.

Parlez de Dieu de bon cœur, et particulièrement de son amour et de sa bonté, mais craignant de pouvoir aussi y manquer, soyez

bien aise d'entendre plutôt avec attention ce qu'un autre en dira, conservant chèrement ses paroles dans votre cœur. Pour les autres discours, que le son de la voix frappe seulement vos oreilles, et que votre esprit soit élevé en Dieu. S'il est nécessaire d'écouter celui qui parle, pour l'entendre, et lui faire réponse, ne laissez pourtant pas de jeter de la pensée quelque œillade vers le Ciel où votre Dieu de meure, et de considérer sa grandeur, qui daigne regarder toujours votre bassesse.

Pesez bien tout ce qui vous viendra en fantaisie de dire, auparavant qu'il vienne à passer par votre langue, parce que vous vous apercevrez de plusieurs choses qu'il serait fort à propos de ne pas mettre au dehors ; mais de plus je vous avertis qu'il serait meilleur de passer sous silence beaucoup de ces mêmes choses, que pour lors vous aurez trouvé bon de dire, ce que vous connaîtrez bien si vous y faites réflexion après que l'occasion du discours sera passée.

Ma fille, le silence est une grande défense dans ce combat spirituel et une espérance certaine de la victoire.

Le silence est ami de celui que se défie de soi-même, et se confie en Dieu ; c'est lui qui conserve la sainte oraison, et qui nous aide merveilleusement dans l'exercice des vertus.

Pour vous accoutumer à vous taire, considérez souvent les dommages et les dangers

qu'apporte le trop parler et les grands biens que cause le silence ; prenez de l'amour pour cette vertu, et (pour vous en former l'habitude) taisez-vous lors même qu'il ne serait pas mauvais de parler, pourvu que cela ne vous apporte point de préjudice, ni à vous, ni à quelque autre.

À cela vous aidera aussi de vous éloigner des conversations, et au lieu de la compagnie des hommes vous aurez celle des Anges, des Saints et de Dieu même.

En dernier lieu, souvenez-vous du combat que vous avez entrepris, parce que voyant ce que vous y devez faire, il vous prendra envie de laisser les paroles superflues.

CHAPITRE XXV. *QUE LE SOLDAT DE JÉSUS-CHRIST, QUI VEUT BIEN COMBATTRE CONTRE SES ENNEMIS, DOIT FUIR DE TOUT SON POUVOIR LES TROUBLES, ET LES INQUIÉTUDES DE SON CŒUR.*

Tout ainsi que lorsque nous avons perdu la paix du cœur, nous devons faire tout ce qui nous est possible pour la recouvrer, ainsi vous devez savoir qu'il ne nous peut arriver aucun accident au monde, qui nous doive raisonnablement nous l'ôter, ou seulement la troubler.

Il faut bien à la vérité, que nous ayons regret de nos péchés, mais que ce soit qu'avec une douleur paisible, selon que je l'ai montré ci-dessus en plus d'un endroit. Il faut de même avoir

compassion de tout autre pécheur par un pieux mouvement de charité, sans pourtant aucune inquiétude d'esprit, et pleurer du moins intérieurement ses fautes.

Pour ce qui est des autres accidents rudes et fâcheux, comme sont les maladies, les blessures, les morts, et même de nos plus proches, la peste, la guerre, les embrasements, et autres semblables maux, bien que les hommes les rejettent pour l'ordinaire, comme contraires à la nature, nous pouvons néanmoins avec la grâce de Dieu non seulement les vouloir, mais de plus les avoir pour agréables, comme étant de justes châtiments des méchants, et des occasions de vertu aux bons. C'est pour ces deux considérations, que notre Dieu même y trouve de la complaisance, à la volonté duquel si nous nous conformons, nous passerons au milieu de toutes les amertumes et contrariétés de cette vie avec un esprit paisible et tranquille, et tenez pour assuré, que toute notre inquiétude déplaît aux yeux de Dieu, parce que de quelque nature qu'elle soit, elle est toujours accompagnée d'imperfection, et procède toujours de quelque mauvaise racine de l'amour propre.

C'est pourquoi il vous faut avoir une sentinelle toujours éveillée, qui dès qu'elle découvrira quelque chose que ce soit qui vous puisse troubler et inquiéter, vous en donne le signal, afin que vous preniez les armes pour vous défendre, considérant que tous ces maux, et

beaucoup d'autres semblables, quoiqu'ils paraissent tels au dehors, ne sont pourtant pas des maux véritables, ni ne peuvent nous ôter les vrais biens, et que Dieu les ordonne ou les permet tous pour les bonnes fins que nous venons de dire, ou pour d'autres que nous ne connaissons pas, mais qui sont sans doute très-justes et très-saintes.

Par ce moyen, tenant notre esprit tranquille et paisible dans toute circonstance, quelque contraire qu'elle puisse être, nous pouvons faire beaucoup de bien, et au contraire tout notre exercice a fort peu de succès, ou point du tout de fruit.

Outre que pendant que notre cœur demeure inquieté, il est toujours exposé à plusieurs attaques de nos ennemis, et davantage nous ne pouvons jamais en un tel état bien découvrir le droit chemin, et la voie assurée de la vertu.

Notre ennemi, qui redoute extrêmement cette paix intérieure, comme le lieu où l'esprit de Dieu habite pour y opérer de grandes choses, il tâche souvent de nous la ravir en venant à nous sous des enseignes amies, c'est-à-dire en nous excitant quantité de désirs, qui ont apparence de bien, dont la tromperie se découvre aisément par plusieurs marques, mais particulièrement parce qu'ils nous enlèvent la paix cœur.

Donc pour nous garantir d'un si grand dommage, quand la sentinelle vous donne avis de

quelque nouveau désir, ne lui ouvrez pas l'entrée de votre cœur, que vous dépouillant auparavant de quelque attachement et affection que ce soit, vous ne le présentiez à Dieu, et que confessant votre aveuglement et votre ignorance, vous ne le suppliez instamment qu'il vous fasse connaître par sa lumière, si le désir vient de lui, ou bien de votre ennemi, et que vous ne recouriez aussi, si vous le pouvez, au jugement de votre père spirituel.

Et quand même le désir viendrait de Dieu, avant d'en venir à l'exécution, tâchez de mortifier votre trop grande ferveur et vivacité, parce qu'une œuvre précédée par cette mortification, en sera beaucoup plus agréable à Dieu, que si elle avait été faite avec l'avidité de la nature, et même cette mortification lui plaira parfois davantage que l'œuvre même.

Ainsi chassant loin de vous les désirs qui ne sont pas bons, et n'embrassant les bons qu'après avoir réprimé les mouvements de la nature, vous viendrez à tenir en paix et en assurance la forteresse de votre cœur.

Et pour le conserver entièrement paisible, il faut encore que vous le défendiez et le gardiez de certaines répréhensions intérieures contre vous-même, qui viennent quelquefois du démon, encore qu'il semble (parce qu'elles vous accusent de quelque manquement) qu'elles viennent de

Dieu. Vous les connaîtrez à leurs fruits, d'où elles procèdent.

Si elles vous humilient, si elles vous rendent diligente à bien faire, et si elles ne vous ôtent point la confiance que vous devez avoir en Dieu, vous devez les recevoir avec action de grâces, comme venant de Dieu. Mais si elles vous troublent, et vous découragent, et vous rendent défiante, paresseuse et lente à faire le bien, tenez pour certain qu'elles viennent de votre ennemi ; et partant sans leur prêter l'oreille, poursuivez votre exercice.

Et d'autant qu'outre ce que nous venons de dire, le plus souvent notre inquiétude naît dans notre cœur de la conjoncture des choses fâcheuses, pour vous défendre de ces coup vous avez à faire deux choses.

La première est de considérer et voir à qui ces accidents sont contraires, à l'esprit de la perfection, ou seulement à votre amour propre, et à vos propres inclinations.

S'ils sont contraires à vos volontés et à l'amour de vous-même, qui est notre mortel et principal ennemi, vous ne devez pas les appeler contraires, mais bien les tenir pour des faveurs et des secours que Dieu vous envoie. C'est pourquoi vous devez les recevoir avec joie et avec action de grâces.

Et étant opposés à l'esprit de la perfection, il ne vous faut pas pour cela perdre la paix de votre

cœur, comme vous apprendrez dans le chapitre suivant.

La seconde chose est d'élever votre esprit à Dieu, et de recevoir aveuglément le tout de la main pieuse de la divine Providence, sans vous enquérir d'autre chose, comme si c'était un amas de diverses sortes de biens, quoique pour lors vous n'en ayez pas la connaissance.

CHAPITRE XXVI. *CE QUE NOUS DEVONS FAIRE QUAND NOUS SOMMES BLESSÉS.*

Quand vous vous sentez blessée pour être tombée en quelque faute par fragilité, ou même par volonté et par malice, ne perdez point courage, et ne vous troublez pas pour cela, mais vous adressant soudain à votre Dieu, dites-lui ainsi :

Voilà, Seigneur, que j'ai fait comme une misérable créature que je suis, et il ne se pouvait attendre de moi que des chutes.

Et vous arrêtant un peu là-dessus, humiliez-vous devant vous-même, concevez un grand repentir d'avoir offensé Dieu, et sans vous confondre, entrez en une juste colère contre vos passions vicieuses, et principalement contre celle qui a été la cause de votre péché.

Poursuivez après,

Je n'en serais pas demeurée là, Seigneur, si par votre bonté vous ne m'aviez arrêtée.

Et pour cela remerciez-le, et aimez-le plus que jamais, vous étonnant d'une si grande clémence, puisque après avoir été offensé par vous, il vous tend la main droite, de peur que vous ne tombiez de nouveau.

Enfin, vous lui direz avec une grande confiance en sa miséricorde infinie.

Agissez, Seigneur, comme un Dieu que vous êtes : pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vive jamais séparée ni éloignée de vous, ni que je vous offense plus.

Après cela, ne vous amusez point à songer si Dieu vous a pardonné, ou non, parce que ce n'est qu'orgueil, que trouble d'esprit, que perte de temps, et que tromperie du démon, cachée sous couleur de beaucoup de bons prétextes ; et partant abandonnez-vous librement entre les mains de la miséricorde de Dieu, et poursuivez vos exercices comme si vous n'étiez point tombée.

Et quand même vous viendriez à tomber souvent dans un même jour, et à recevoir quelque blessure, pratiquer ce que je vous ai dit, la seconde, la troisième, et même la dernière fois avec non moins de confiance que la première ; et vous méprisant toujours plus vous-même, et haïssant davantage le péché, tâchez d'être mieux avisée qu'auparavant.

Cet exercice déplaît grandement au démon, tant parce qu'il voit bien qu'il est très-agréable à

Dieu, que parce que par là il demeure confus, se trouvant vaincu par celui qu'il avait déjà surmonté. C'est pourquoi il s'efforce par divers et frauduleux artifices de nous les faire quitter, et il en vient à bout souvent par notre négligence, et par le peu de vigilance que nous apportons sur nous-mêmes.

Et partant si vous trouvez de la difficulté, vous devez d'autant plus vous faire violence, reprenant plusieurs fois cet exercice, et même dans une seule chute.

Et si après avoir failli, vous vous sentez troublée, confuse et découragée, la première chose que vous devez faire, est de recouvrer la paix et la tranquillité de votre cœur, et tout ensemble la confiance en Dieu ; et étant munie de ces armes, tournez-vous vers votre Dieu, parce que l'inquiétude que l'on sent pour le péché, n'a pas pour objet l'offense de Dieu, mais le propre intérêt.

le moyen de recouvrer cette paix est d'oublier pour lors entièrement votre péché, et vous mettre à considérer l'ineffable bonté de Dieu, et comme il est tout prêt, et désire pardonner le péché, quelque grand qu'il puisse être, rappelant le pécheur en différentes façons, et par plusieurs voies, afin qu'il revienne et s'unisse à lui en cette vie pour être sanctifié par sa grâce, et en l'autre pour être fait à jamais bienheureux par sa gloire.

Et après que par telles ou semblables considérations vous aurez rendu le repos à votre esprit, reprenez la pensée de votre chute, pratiquant ce que je vous ai dit ci-dessus.

Puis au temps de la confession sacramentelle (laquelle je vous exhorte de faire souvent) remettez-vous devant les yeux toutes vos chutes, et avec une nouvelle douleur et regret d'avoir offensé Dieu, et avec un ferme propos de ne plus l'offenser, découvrez-les sincèrement à votre père spirituel.

CHAPITRE XXVII. *DE L'ORDRE QUE LE DÉMON OBSERVE POUR COMBATTRE ET TROMPER, TANT CEUX QUI VEULENT S'ADONNER À LA VERTU, QUE CEUX QUI SONT DÉJÀ DANS L'ESCLAVAGE DU PÉCHÉ.*

Vous devez savoir, ma fille, que le démon ne songe qu'à vous perdre, et qu'il ne combat pas toutes les personnes de la même façon.

Et pour commencer à vous décrire quelques-unes de ses attaques, de ses ordres et de ses pièges, je vous représente ici divers états où l'homme se peut trouver.

Il y en a qui sont esclaves du péché, sans avoir aucune pensée de s'en délivrer.

D'autres, qui voudraient bien s'en retirer, mais ils ne mettent point la main à l'œuvre.

D'autres, qui croient marcher par la voie de la vertu, et s'en éloignent pourtant.

D'autres enfin, qui après avoir acquis les vertus, tombent plus dangereusement.

Et de tous ceux-ci nous parlerons en particulier.

CHAPITRE XXVIII. *DU COMBAT, ET DES PIÈGES DONT USE LE DÉMON CONTRE CEUX QU'IL TIENT DANS LA SERVITUDE DU PÉCHÉ.*

Le démon, lorsqu'il tient quelqu'un esclave du péché, ne tâche que de l'aveugler toujours de plus en plus, et de le retirer de toute pensée qui pourrait le porter à la connaissance de sa très-misérable vie.

Il ne les détourne pas seulement des pensées et des inspirations qui le portent à sa conversion par des pensées contraires, mais encore lui préparant des occasions, il le fait tomber dans le même péché, ou même en d'autres plus grands. Ce qui augmentant son aveuglement, il vient à se précipiter davantage, et à se former une habitude dans le péché. Ainsi sa vie misérable roule, comme dans un cercle, jusqu'à la mort d'un aveuglement en un autre plus grand, et d'un crime en un autre plus énorme, si Dieu par sa grâce ne pourvoit à son salut.

Le remède que nous pouvons y apporter, est que celui qui se trouve dans ce très-malheureux état, soit prompt à recevoir les pensées et les inspirations qui le rappellent des ténèbres à la lumière, criant de tout son cœur à son créateur :

Ah ! Seigneur, aidez-moi, aidez-moi promptement, et ne me laissez pas davantage dans les ténèbres du péché. Et qu'il ne laisse pas de répéter et de jeter souvent ces mêmes cris, ou d'autres semblables.

Qu'il se rende, s'il peut, tout à l'heure à son père spirituel pour lui demander secours et conseil pour pouvoir se délivrer des mains de l'ennemi.

Mais s'il ne peut pas si promptement recourir à lui, qu'il se tourne incontinent vers le Crucifix, se prosternant à ses pieds sacrés, et le visage contre terre ; et qu'il s'adresse quelquefois à la Vierge Marie, pour lui demander miséricorde et son aide.

Et sachez que c'est assurément en cette diligence que consiste la victoire, comme vous verrez dans le chapitre suivant.

*CHAPITRE XXIX. DES ARTIFICES ET DES
TROMPERIES DONT SE SERT L'ENNEMI, POUR
RETENIR DANS SES LIENS CEUX QUI
RECONNAISSANT LEUR MAUVAISE VIE
VOUDRAIENT BIEN S'EN DÉLIVRER. ET
POURQUOI NOS BONS PROPOS N'ONT PAS
SOUVENT LEUR EFFET.*

Ceux qui reconnaissent la mauvaise vie dans laquelle ils se retrouvent, et qui voudraient bien la changer, sont trompés d'ordinaire, et vaincus par

le démon par ces armes, ou par les suggestions des pensées qui suivent.

Après, après.

Cras, cras, comme dit le corbeau.

Je veux premièrement terminer et me délivrer de cette affaire et de cet embarras, et puis m'adonner à la vie spirituelle avec plus de repos et de paix.

C'est un piège qui a pris plusieurs personnes, et qui en prend encore tous les jours. Ce qui vient de notre négligence et de notre paresse, par laquelle en une affaire du salut de l'âme, et de l'honneur de Dieu, on ne prend pas assez tôt cette arme si forte.

Tout à l'heure, tout à l'heure, et pourquoi après ?

Aujourd'hui, aujourd'hui, et pourquoi *Cras* ? se disant à soi-même.

Et quand même ce tantôt, et ce *Cras* me serait accordé, serait-ce donc la voie du salut, et le moyen de vaincre, que de vouloir premièrement recevoir des blessures, et tomber en de nouveaux désordres.

Si bien que vous voyez, ma fille, que le moyen d'éviter cette tromperie, et celle que nous avons remarquée au chapitre précédent, et de vaincre votre ennemi, c'est la prompte obéissance aux pensées et aux inspirations divines. Quand je dis promptitude, j'entends une promptitude actuelle, et non pas de simples propos. La raison

est, qu'ils viennent souvent à faillir, et beaucoup de personnes se sont trouvées abusées en ce point pour plusieurs raisons.

La première, que j'ai touchée ci-dessus, est que nos résolutions n'ont point pour fondement la défiance de nous-mêmes, et la confiance en Dieu. Ce qui nous empêche de voir notre grand orgueil, d'où prend sa source cette tromperie et cet aveuglement.

La lumière pour connaître ce défaut, le secours et le remède viennent de la bonté de Dieu, lequel permet que nous tombions, nous rappelant par notre chute, de la confiance que nous avons en nos forces, à celle qu'il nous faut avoir en lui, et de notre orgueil à l'humble connaissance de nous-mêmes.

C'est pourquoi, si vous voulez que vos bons propos soient efficaces, il faut qu'ils soient fermes, et alors seulement ils le seront, quand ils n'auront point de confiance en nous-mêmes, mais qu'ils seront humblement appuyés en la seule confiance en Dieu.

La seconde raison est, que lorsque nous nous portons à faire quelque résolution, nous regardons la beauté et la valeur de la vertu, qui attire à soi notre volonté, quelque lâche et quelque faible qu'elle soit ; d'où vient que quand la difficulté qu'il y a à l'acquiescer, se présente à elle, étant encore faible et récente, elle manque et se retire en arrière.

Et partant, accoutumez-vous à chérir beaucoup plus les difficultés qui précèdent l'acquisition des vertus, que les vertus elles-mêmes, et entretenez toujours votre volonté de ces difficultés, tantôt un peu moins, tantôt un peu davantage, si vous voulez véritablement posséder les vertus.

Et sachez que plus promptement et plus généreusement vous vous surmonterez vous-même et vos ennemis, que plus courageusement embrasserez-vous les difficultés, et plus vous seront-elles chères.

La troisième raison est, que quelquefois nos bons propos ne regardent pas la vertu, ni la volonté de Dieu, mais notre propre intérêt. Ce qui arrive d'ordinaire aux résolutions que nous avons coutume de faire dans le temps que nous sommes dans les douceurs spirituelles, et dans les afflictions qui nous pressent beaucoup, et que nous n'y trouvons aucun autre soulagement que de nous proposer de nous vouloir tout à fait donner à Dieu, et nous appliquer aux exercices des vertus.

Pour ne tomber pas en cet inconvénient, soyez parmi ces douceurs spirituelles bien avisée, et humble dans vos bon propos, et particulièrement pour ce qui est des promesses et des vœux, et orque vous vous sentez affligée, que vos bons propos soient occupés à supporter patiemment votre croix, selon que Dieu le veut,

et à y établir toute votre gloire, refusant toute sorte de soulagement de la terre, et quelquefois même celui du Ciel. que ce soit votre seule demande et votre seul désir, que d'être aidée de la main de Dieu, afin que vous puissiez souffrir toutes les adversités sans apporter aucune tache à la vertu de la patience, et sans déplaire à votre Seigneur.

CHAPITRE XXX. *DE LA TROMPERIE DE CEUX QUI CROIENT AVANCER DANS LE CHEMIN DE LA PERFECTION.*

L'ennemi étant vaincu au premier et au second assaut, ce malicieux ne laisse pas d'en livrer un troisième, lequel consiste en ce que mettant en oubli les ennemis, qui actuellement nous combattent et nous endommagent, nous nous amusons aux désirs et aux projets de hauts degrés de la perfection.

D'où vient que nous sommes continuellement blessés, et ne nous mettons pas en peine de nous guérir ; et parce que nous prenons ces bons propos, que nous faisons, pour des effets véritables, nous nous enorgueillissons diversement.

C'est pourquoi ne voulant pas endurer la moindre chose, ou la moindre parole contraire, nous perdons après le temps en de longues méditations et résolutions de souffrir de grands

tourments, et même le Purgatoire pour l'amour de Dieu.

Et d'autant que la partie inférieure n'y sent point de répugnance, comme c'est une chose éloignée, nous croyons pourtant, misérables que nous sommes, d'être au même degré de ceux qui en effet endurent patiemment les plus grandes peines.

Pour éviter donc ce piège, proposez-vous de combattre, et combattez en effet les ennemis qui vous font la guerre véritablement, et de près ; car par ce moyen vous découvrirez si vos résolutions sont véritables ou fausses, fortes ou faibles, et vous irez à la vertu et à la perfection par le grand et véritable chemin.

Mais je ne vous conseille pas d'entreprendre un combat contre les ennemis dont vous n'avez pas coutume d'être attaquée, si ce n'est lorsque vous prévoyez vraisemblablement que dans quelque temps ils pourront vous assaillir ; car pour vous trouver pour vous trouver pour lors disposée, et assez forte, il vous est permis de vous mettre à faire des propos.

Ne prenez pourtant jamais vos projets pour les effets, quand même vous vous seriez exercée durant quelque temps dans les vertus avec les moyens propres et nécessaires pour les acquérir ; mais soyez humble en cela, craignez-vous vous-même et votre faiblesse, et vous confiant en Dieu, recourez souvent à lui, le suppliant de vous

fortifier, et vous garder des dangers, et particulièrement de la moindre présomption, et confiance en vous-même.

Car en ce cas, encore que l'on ne puisse pas vaincre quelques petits défauts que Dieu nous laisse quelquefois, pour nous donner par ce moyen-là la connaissance de notre bassesse, et la conservation de quelque bien que nous avons fait ; néanmoins il nous est permis de nous proposer quelque plus haut degré de perfection.

CHAPITRE XXXI. *DES ARTIFICES ET DU COMBAT DONT USE LE DÉMON POUR NOUS FAIRE QUITTER LE CHEMIN DE LA VERTU.*

Le quatrième artifice que j'ai proposé ci-dessus, par lequel le malin esprit nous attaque, lorsqu'il nous voit tenir le droit chemin de la vertu, ce sont plusieurs bons désirs qu'il excite en nous, pour nous retirer de l'exercice de la vertu, et nous faire tomber dans le vice.

Si une personne se trouvant malade souffre toujours de plus en plus patiemment son infirmité, cet ennemi rusé, qui s'aperçoit que par là elle pourra acquérir l'habitude de la patience, lui met devant les yeux beaucoup de bonnes œuvres qu'elle pourrait faire en un autre état, et s'efforce de lui persuader, que si elle était saine, elle servirait mieux Dieu, et serait plus utile à soi-même, et encore aux autres.

Et après avoir excité en elle ces désirs, il les augmente peu à peu tellement, qu'elle s'inquiète de ne pouvoir les effectuer, comme elle voudrait.

Et plus ces désirs se font grands, et plus forts, d'autant plus l'inquiétude croît en elle. Et de là, peu à peu, l'ennemi la conduit adroitement à s'impatienter dans sa maladie, la regardant, non pas comme une maladie, mais comme un empêchement des œuvres qu'elle désirait ardemment exécuter pour un plus grand bien.

Quand il l'a tirée jusqu'à ce point, avec la même finesse il efface de son esprit la fin du service de Dieu et de bonnes œuvres, la laissant dans le seul désir de se voir délivrée de son mal.

Ce qui n'arrivant pas à son gré, elle se trouble de telle sorte, qu'elle en devient tout à fait impatiente. Et par cette voie elle vient à tomber, sans y prendre garde, de la vertu qu'elle pratiquait, dans le vice contraire.

Le moyen de vous garder et de vous opposer à cette illusion, est, que lorsque vous vous trouvez dans quelque fâcheuse circonstance, vous preniez garde de ne point donner de place aux désirs de quelque objet que ce soit, lesquels, ne pouvant pas sur l'heure les effectuer, pourraient vraisemblablement vous inquiéter.

Et vous devez en ce point vous persuader avec toute sorte d'humilité, de patience et de résignation que vos désirs n'auraient pas l'effet que vous vous figuriez ; puisque vous êtes

beaucoup plus lâche et plus inconstante que vous ne vous estimez.

Ou bien croyez que Dieu par ses jugements, qui vous sont inconnus, ou pour vos défauts, ne désire pas ce bien de vous ; mais plutôt, que vous vous abaissiez et humiliiez patiemment sous la douce et puissante main de sa sainte volonté.

De même si vous êtes empêchée par votre père spirituel, ou par quelque autre raison de pratiquer selon votre désir vos dévotions ordinaire, et particulièrement la sainte Communion, ne vous laissez point troubler ni emporter au désir que vous en avez ; mais vous dépouillant de toute votre volonté, remettez-vous-en au bon plaisir de Dieu, disant en vous-même :

Si l'œil de la divine Providence ne voyait point en moi d'ingratitude, et d'autres défauts, je ne serais pas maintenant privée de recevoir le très-saint sacrement, et partant, reconnaissant que mon Dieu me découvre par là mon indignité, qu'il en soit loué et béni pour jamais. Je me confie bien, ô Seigneur ! en votre souveraine bonté, que vous n'avez d'autre dessein que par mon obéissance, et parce que je désire vous plaire en toutes choses, je vous ouvre mon cœur, et le dispose à suivre toutes vos volontés, afin qu'y entrant spirituellement, vous le consoliez et fortifiez contre les ennemis qui tâchent de vous le ravir. Ainsi soit fait tout ce qui sera trouvé bon

devant vos yeux. Mon Créateur et mon Rédempteur, que votre volonté soit maintenant et pour jamais ma seule nourriture, et mon seul soutien. Je ne vous demande, ô cher objet de mon amour ! qu'une seule grâce, que mon âme nettoyée et délivrée de tout ce qui peut vous déplaire, soit toujours par l'ornement des saintes vertus préparée à recevoir votre venue, et à tout ce qu'il vous plaira faire de moi.

Si vous observez ces pratiques, tenez pour certain que dans quelque désir de bien faire que ce soit, que vous ne puissiez pas exécuter, soit qu'il procède de votre nature, ou de la suggestion du démon, pour vous troubler et vous détourner du chemin de la vertu, soit même qu'il vienne de Dieu, pour éprouver si vous êtes bien résignée à sa volonté, de la satisfaction à votre Dieu par la voie qui lui est la plus agréable. et c'est en quoi consiste la vraie dévotion, et le service que Dieu désire de nous.

Je vous avertis encore que lorsque pour vous garder de l'impatience dans les afflictions de quelque part qu'elles puissent venir, vous voulez mettre en œuvre les moyens permis, dont les serviteurs de Dieu ont coutume de se servir, vous ne vous y portiez pas avec trop de chaleur, ni ne désiriez avec attachement de vous en voir délivrée ; mais vous devez en user, parce que Dieu veut que l'on s'en serve ; car nous ne savons

pas si c'est par ce moyen là qu'il plaît à sa divine majesté de nous en délivrer.

Si vous faites autrement, vous viendrez à tomber en beaucoup de maux, car vous vous laisserez aisément emporter à l'impatience, la chose ne réussissant pas selon votre désir et votre attachement ; si vous endurez vos afflictions, votre patience sera accompagnée de plusieurs défauts, n'agréera pas entièrement à Dieu, et ne sera pas de grand mérite.

Finalement, je veux vous découvrir une ruse secrète de notre amour propre, qui a coutume en quelques circonstances de couvrir et d'excuser nos propres défauts.

C'est que si par exemple quelque malade est impatient, il cache son impatience sous le voile de quelque zèle et de quelque apparence de bien, disant que son chagrin n'est pas en vérité une impatience qui naisse de la peine qu'il souffre en sa maladie, mais que c'est un déplaisir raisonnable, parce qu'il lui a donna occasion, ou parce qu'il apporte de l'incommodité et du dommage aux autres, parce qu'ils lui servent, ou pour d'autres considérations.

Ainsi l'ambitieux, qui se fâche de n'avoir pas obtenu la dignité qu'il désire, n'attribue pas cela à sa présomption et à sa vanité, mais à d'autres causes, dont on sait évidemment qu'il ne fait point de cas dans d'autres circonstances, qui ne lui sont pas favorables. De même que le malade

ne se soucie guère si ceux qu'il disait avoir grand déplaisir, qu'ils souffrissent pour lui, souffrent la même incommodité et le même dommage dans la maladie de quelque autre.

Marque assez évidente, que la racine qui produit la plaine que font ces personnes, ne vient ni pour les autres, ni pour d'autres considérations, que de l'horreur qu'ils ont des choses contraires à leurs volontés.

Et partant, pour ne pas tomber en cette faute, ni en d'autres, endurez toujours patiemment (comme je vous ai dit) toutes les afflictions et toutes les peines de quelque part qu'elles puissent venir.

CHAPITRE XXXII. DU DERNIER ASSAUT, ET DE L'ARTIFICE PROPOSÉ CI-DESSUS, PAR LEQUEL LE DÉMON S'EFFORCE DE FAIRE QUE LES VERTUS QUE NOUS AVONS ACQUISES, NOUS SOIENT OCCASION DE RUINE.

Le serpent rusé et malicieux ne manque pas par ses artifices de nous tenter, même dans les vertus que nous avons acquises, afin qu'elles nous soient occasion de ruine, lorsque nous prenons complaisance, soit en elles, soit en nous-mêmes, et que nous venons à nous élever trop haut, et nous mettre en péril de tomber après dans le vice de l'orgueil et de la vaine gloire.

Pour vous garder donc de ce danger, combattez toujours, et tenez-vous dans le champ

aplani et sûr d'une vraie et profonde connaissance, que de vous-même vous n'êtes rien, vous ne savez rien, vous ne pouvez rien, et n'avez rien que des misères et des défauts, et ne méritez que l'éternelle damnation.

Tenez-vous ferme et immuable dans le retranchement de ces vérités, et ne vous laissez jamais emporter tant soit peu par quelque pensée, ou par quelque chose qui puisse survenir, tenant pour certain que ce sont autant d'ennemis, lesquels (si vous vous livrez entre leurs mains) vous causeront la mort, ou pour le moins quelque dangereuse blessure.

Pour bien vous exercer à courir en ce domaine de la véritable connaissance de votre néant, servez-vous de cette règle.

Tout autant de fois que vous jetez les yeux sur vous-même et sur vos actions, regardez-vous toujours avec ce qui est du votre seulement, et non pas avec ce qui est de Dieu et de la grâce, et puis estimez-vous telle, que vous vous trouvez d'être avec ce qui est du votre.

Si vous considérez le temps avant que vous fussiez au monde, vous verrez que durant toute cette vaste étendue de l'éternité, vous n'avez été qu'un pur néant, et que vous n'avez rien fait ni pu faire pour avoir l'être.

Et après en ce temps-ci, dans lequel vous avez l'être par la seule bonté de Dieu, si vous lui laissez ce qui est à lui (qui est ce soin continuel

dont il vous conduit et conserve à tout moment) qu'êtes-vous pareillement de vous seule, qu'un néant ? Car il n'y a point de doute, que vous retourneriez dans un moment à votre premier néant, dont sa main toute puissante vous a tirée, s'il vous abandonnait pour un seul moment, quelque petit qu'il puisse être.

Il est donc assez clair, que dans ce premier être de la nature, si vous regardez ce qui est du vôtre, vous n'avez aucun fondement de vous estimer, ni de vouloir que les autres vous estiment.

Pour ce qui est du bien-être de la grâce et des bonnes œuvres, si votre nature était dépourvue de l'aide de Dieu, que mériterait-elle, et quelle sorte de bien pourrait-elle faire de soi-même ?

Et considérant d'ailleurs le grand nombre des péchés que vous avez commis, et outre cela tous ceux que vous eussiez encore commis, si Dieu ne vous eût retenue de sa main pitoyable, vous trouverez par la multiplication non seulement des jours et des années, mais aussi des actions et des mauvaises habitudes (parce qu'un vice en appelle et en attire après soi un autre) vous trouverez, dis-je, que vos iniquités seraient montées jusqu'à l'infini, et que vous seriez devenue un autre Lucifer.

Ce qui doit vous donner sujet de vous réputer de jour en jour plus grande pécheresse, si

vous ne voulez point ravir à Dieu la gloire qui est due à sa bonté.

Et prenez bien garde que le jugement que vous ferez de vous-même, soit accompagné d'une vraie justice, parce qu'autrement vous vous en pourrez mal trouver.

Car bien que vous devanciez dans la connaissance de votre malice quelque autre, qui par son aveuglement s'estime quelque chose ; toutefois vous perdez beaucoup, et vous vous rendez plus criminelle que celui-là par les actes de votre volonté, si vous voulez être estimée devant les hommes, et traitée pour telle que vous savez pourtant n'être pas.

Si vous désirez donc, que la connaissance de votre malice et de votre bassesse donne la chasse à vos ennemis, et vous rende agréable à Dieu. Il faut que non seulement vous vous méprisiez vous-même, comme étant indigne de tout bien, et méritant toute sorte de maux ; mais que vous vous plaisiez à vous voir méprisée des autres, ayant en horreur les dignités, chérissant les outrages, et vous soumettant quand l'occasion se présente à faire ce que les autres dédaignent de faire.

Du jugement desquels vous ne devez faire aucun état, pour ne pas laisser cette sainte pratique, pourvu que vous fassiez ces choses-là seulement pour vous humilier et vous exercer, et non pas par une certaine présomption d'esprit, et

par un secret orgueil, par lequel quelquefois sous d'autres bons prétextes on fait peu ou point du tout de cas de l'opinion d'autrui.

S'il arrive d'aventure, que vous soyez, comme bonne, aimée et louée des autres pour quelque bien que Dieu vous a donné, tenez-vous bien recueillie au dedans de vous-même, ne vous laissez point ébranler dans ces fondements de vérité et de justice, dont je viens de parler : mais tournez-vous vers votre Dieu, lui disant de tout votre cœur :

Qu'il ne m'arrive jamais, Seigneur, que je vous dérobe votre gloire, et m'attribue ce qui vient de vos grâces ; à vous la louange, l'honneur et la gloire, et à moi la confusion. Et puis tournant votre pensée vers la personne qui vous loue, dites intérieurement ainsi : D'où vient que cette personne me tient pour bonne, vu que véritablement il n'y a que mon Dieu seul qui soit bon, et ses œuvres qui soient bonnes. Car faisant de la sorte, et rendant au Seigneur ce qui lui appartient, vous tiendrez bien loin de vous vos ennemis, et vous vous disposerez à recevoir de Dieu de plus grands dons et faveurs.

Et quand le souvenir de vos bonnes œuvres vous met en danger de vous laisser emporter à la vanité, sur l'heure même les regardant non pas comme une chose qui vient de vous, mais de Dieu, comme si vous leur parliez, vous pourrez dire dans votre intérieur : je ne sais comment

vous avez paru, et commencé à avoir l'être au dedans de mon esprit ; car ce n'est pas moi qui suis votre origine, mais c'est le bon Dieu et sa grâce qui vous a créées, nourries et conservées. C'est donc lui seul que je veux reconnaître pour votre véritable et principal auteur ; c'est lui que je veux remercier, c'est à lui à qui je veux donner toute la gloire.

Considérez après, que toutes les actions que vous avez jamais faites, ont été non seulement peu correspondantes à la lumière et à la grâce que Dieu vous a donné pour les connaître et pour les exécuter, mais aussi d'ailleurs elles ont été fort imparfaites, et par trop éloignées de cette pure intention, de cette ferveur, et de cette diligence, dont vous deviez les accompagner, et les mettre en exécution.

C'est pourquoi, si vous y pensez bien, vous en devez plutôt tirer de la honte et de la confusion, que de la complaisance et de la vanité, parce qu'il n'est que trop vrai, que les grâces que nous recevons de Dieu et toute pureté et en toute perfection, viennent dans l'exécution à être souillées par nos imperfections.

De plus, comparez vos actions à celles des saints, et des autres serviteurs de Dieu, et vous connaîtrez par là clairement, que les vôtres, même les meilleures et les plus grandes, sont de très-bas aloi et de très-petit prix en comparaison des leurs.

Si vous les comparez ensuite à celles que Jésus-Christ a faites pour nous en sa vie mystérieuse et sa continuelle croix, les prenant en elles-mêmes sans la dignité de la personne divine, et avec cette affection et ce pur amour avec lequel il les a faites, vous connaîtrez bien que toutes vos bonnes œuvres ne sont véritablement qu'un pur néant.

Enfin, si vous élevez votre esprit à considérer la divinité et la souveraine majesté de votre Dieu, et le service qu'il mérite, vous verrez évidemment que de toutes vos actions il ne vous en reste qu'un grand sujet de crainte, et non pas de vanité. C'est pourquoi en toutes façons dans toutes vos œuvres, quelques saintes qu'elles puissent être, vous devez dire de tout votre cœur à votre Seigneur : mon Dieu, soyez propice à cette pauvre pécheresse.

Je vous avertis encore, que vous ne soyez pas facile à publier les faveurs que Dieu vous aura faites, car cela déplaît presque toujours à votre Seigneur, comme lui-même nous le donne à entendre par la doctrine suivante.

Il apparut un jour à une de ses dévotée en forme de petit enfant, et comme une pure créature ; la simplicité de cette bonne dame la porta à lui faire dire son Ave ; il commença promptement, Ave Maria gratia plena, Dominus tecum ; Benedicta tu in mulieribus. Et là-dessus il s'arrêta car il ne voulut pas se louer soi-même par

les paroles qui suivent. Et pendant qu'elle le priait de passer outre, se déroband à ses yeux, il laissa sa servante pleine de consolation, et remplie de la céleste doctrine qu'il lui avait enseignée par son exemple.

Apprenez, vous aussi, ma fille à vous abaissez et vous connaître en toutes vos actions, pour le néant que vous êtes.

C'est le fondement de toutes les autres vertus. Dieu, avant que nous fussions, nous créa de rien, et maintenant que nous sommes au monde pour lui, il veut fonder tout le bâtiment spirituel sur cette connaissance, que de nous, nous ne sommes que néant. Et d'autant plus que nous nous abaisserons, d'autant plus s'élèvera cet édifice ; et à proportion de la terre, de nos misères, que nous creuserons, le divin architecte y posera autant de pierres inébranlables pour construire le bâtiment. Ne vous persuadez pas, ma fille, de pouvoir jamais vous abaissez autant qu'il faut ; au contraire, faites de vous ce compte, que s'il pouvait se trouver quelque chose d'infini dans la créature, telle devrait être votre bassesse.

Avec cette connaissance bien pratiquée, nous possédons toute sorte de biens ; sans elle nous sommes un peu plus que rien, quoique nous fissions les œuvres de tous les saints, et que nous fussions toujours occupés en Dieu.

O bienheureuse connaissance, qui nous fait heureux sur la terre et glorieux dans le Ciel ! O

lumière, qui sortant des ténèbres rend les âmes luisantes et claires ! O pierre précieuse inconnue, qui reluit parmi nos ordures ! O néant, qui étant bien connu, nous rend maîtres de toutes choses !

Je ne me rassasierais jamais de discourir de ceci. si vous voulez louer Dieu, accusez-vous vous même, et désirez d'être blâmée des autres. Humiliez-vous avec tous, et au dessous de tous, si vous voulez le glorifier en vous, et vous en lui. Si vous désirez le rencontrer, ne vous élevez point, car il s'enfuira. Abaissez-vous, et abaissez-vous tout autant que vous pourrez, et il viendra vous trouver, et vous embrasser. Et d'autant plus chèrement il vous accueillera et s'unira à vous par amour, que plus vous vous humilierez devant vos yeux, et plus vous vous plairez d'être méprisée par les autres, et rebutée comme une chose abominable.

Et faites que vous vous estimiez indigne d'une telle grâce que vous fait ce même Dieu, qui a été outragé pour vous, afin de s'unir à vous, et ne manquez pas de l'en remercier souvent, et de vous croire obligée à ceux qui vous en ont donné l'occasion, et encore à ceux qui vous ont foulée aux pieds, ou qui croient le plus que vous le souffrez peu volontiers, et à regret ; et quand il serait ainsi, vous n'en devez donner aucune marque au dehors.

Si nonobstant toutes ces grandes considérations, qui sont par trop véritables, la

finesse du démon, notre ignorance, et notre mauvaise inclination l'emportaient en nous, de sorte que les pensées de nous élever au-dessus des autres ne cessassent pas de nous troubler, et de faire impression dans nos cœurs, pour lors même il est temps de nous humilier d'autant plus au-dedans de notre âme, que nous voyons par expérience d'avoir fait peu de profit dans la voie de l'esprit, et dans la sincère connaissance de nous mêmes, puisque nous ne pouvons pas nous défaire de ces troubles, qui prennent leur racine de notre vaine présomption. Par ce moyen nous tirerons le miel du poison, et la santé des blessures.

CHAPITRE XXXIII. *DE QUELQUES
AVERTISSEMENTS POUR SURMONTER LES
PASSIONS VICIEUSES, ET POUR ACQUÉRIR DE
NOUVELLES VERTUS.*

Quoique je vous ai dit beaucoup de choses de la manière dont vous devez vous comporter pour vous surmonter vous-même, et pour vous orner de vertus, il m'en reste pourtant encore quelques autres, dont il est bon que vous soyez avertie.

Premièrement, ne vous laissez jamais persuader, désirant acquérir les vertus, à faire ces exercices spirituels, qui ont par hasard (comme l'on dit) partagé les jours de la semaine, l'un pour une vertu, et l'autre pour l'autre.

Mais que l'ordre du combat et de l'exercice soit de faire la guerre aux passions qui vous ont toujours endommagée, et à toute heure vous attaquent et vous ruinent, et de vous orner de vertus qui leur sont contraires, et le plus parfaitement qu'il vous sera possible.

Parce qu'en acquérant ces vertus, vous viendrez à acquérir toutes les autres plus aisément, et plus promptement en peu d'actes dans les occasions qui ne manquent jamais de se présenter, vu que les vertus sont toujours enchaînées ensemble les unes avec les autres, et celui qui en possède une parfaitement, a toutes les autres comme prêtes à entrer dans son cœur.

Secondement, ne bornez jamais le temps pour acquérir les vertus, et ne déterminez ni les jours, ni les semaines, ni les années, mais comme si vous veniez de naître, et comme un nouveau soldat, combattez toujours, et marchez à la hauteur de leur perfection.

Ne vous arrêtez pas un seul moment, parce que s'arrêter dans le chemin des vertus, et de la perfection, ce n'est pas prendre haleine et force, mais c'est reculer, et devenir plus lâche qu'auparavant.

Quand je dis s'arrêter, j'entends se persuader d'avoir parfaitement acquis la vertu, et faire quelquefois peu de cas, et des occasions qui nous invitent à de nouveaux actes de vertus, et des petits manquements.

Pour cela, portez-vous à faire les choses soigneusement, ardemment et promptement, de peur de perdre la moindre occasion d'acquérir les vertus.

Chérissez donc toutes les occasions qui vous portent à la vertu, et beaucoup plus celles qui sont difficiles à surmonter, vu que les actes qui se font pour vaincre les difficultés, forment les habitudes plus promptement, et leur donnent de plus fortes racines. Aimez ceux qui vous en présentent les occasions. Vous devez seulement fuir de bien loin avec toute sorte de diligence et de promptitude celles qui pourraient vous engager aux tentations de la chair.

En troisième lieu, soyez prudente et discrète dans les vertus qui peuvent apporter du dommage au corps, comme de le mortifier par les disciplines, par les cilices, les jeûnes, les veilles, les méditations, et autres choses semblables, parce que ces vertus doivent s'acquérir peu à peu, et par leurs degrés, comme nous allons dire.

Pour ce qui est des autres vertus tout à fait intérieures, comme d'aimer Dieu, mépriser le monde, vous abaisser dans votre estime, haïr vos passions vicieuses, et le péché, être patient et traitable, chérir tout le monde, ceux qui vous offensent, et autres semblables ; il ne faut pas les acquérir peu à peu, ni monter à leur perfection par degrés, mais tâchez d'en faire chaque acte le plus parfaitement qu'il vous sera possible.

En quatrième lieu, que toute votre pensée, votre désir et votre cœur ne songe autre chose, que de surmonter la passion que vous combattez, et d'acquérir la vertu contraire. Que ce soit pour vous tout le monde, le ciel et la terre, que ce soit tout votre trésor et tout votre but de plaire à Dieu.

Si vous mangez ou jeûnez, si vous travaillez ou vous reposez, si vous veillez ou dormez, si vous êtes dans le logis ou dehors, si vous vous adonnez à la dévotion ou aux œuvres manuelles, faites toutes ces choses pour surmonter et abattre cette passion, et pour acquérir la vertu contraire.

Cinquièmement, soyez universellement ennemie des plaisirs et commodités de la terre, car par ce moyen les vices ne vous attaqueront que faiblement, parce qu'ils ont tous le plaisir pour racine. C'est pourquoi si nous la coupons par la haine de nous-mêmes, ils viennent à perdre leur force et leur vigueur.

Mais si vous voulez d'un côté faire la guerre à quelque vice et à quelque plaisir particulier, et de l'autre côté vous engager en d'autres plaisirs terrestres, encore qu'ils ne vous causent point une culpé mortelle, mais légère, toutefois la guerre sera toujours âpre, sanglante et fort douteuse, et la victoire fort rare. Et partant vous aurez toujours dans votre mémoire ces divines sentences :

Qui aime son âme, la perdra ; et qui haït son âme en ce monde, la gardera pour la vie éternelle. (Jean 12).

Mes frères, nous ne sommes pas redevables à la chair, pour vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, vous mourrez, mais si vous mortifiez les actions de la chair avec l'esprit, vous vivrez. (Rom. 8)

En dernier lieu, je vous averti qu'il serait bon, et peut-être nécessaire, que vous fissiez auparavant une confession générale avec la forme requise, pour vous assurer davantage d'être dans la grâce de votre Dieu, dont il faut attendre toutes les grâces et toutes les victoires.

CHAPITRE XXXIV. QUE LES VERTUS DOIVENT S'ACQUÉRIR PEU À PEU, S'EXERÇANT PAR LEURS DEGRÉS, ET S'APPLIQUANT PREMIÈREMENT À UNE, PUIS À UNE AUTRE.

Encore que le vrai soldat de Jésus-Christ, qui aspire au sommet de la perfection ne doive jamais prescrire des limites à son avancement, toutefois il faut brider par une certaine discrétion quelques ferveurs d'esprit, lesquelles étant embrassées surtout au commencement avec trop d'ardeur, manquent après, et nous laissent au milieu de la course. C'est pourquoi, outre ce que j'ai dit touchant la modération de nos exercices extérieurs, il faut de plus savoir, que les vertus intérieures se doivent aussi acquérir peu à peu, et

par leurs degrés, car de cette sorte le peu devient bientôt beaucoup, et de longue durée. D'où vient que (par exemple) nous ne devons pas d'ordinaire nous accoutumer à nous réjouir dans les choses contraires, et à les désirer, que premièrement nous n'ayons passé par les degrés plus bas de la vertu de la patience.

Je ne vous conseille pas de vous appliquer entièrement à toutes les vertus, ni à plusieurs ensemble, mais à une seule, et puis aux autres ; parce que c'est ainsi que l'habitude vertueuse s'enracine dans l'âme plus aisément et plus fermement, vu que par l'exercice continuel d'une seule vertu, la mémoire s'y porte plus promptement, l'entendement s'affine toujours davantage à trouver de nouveaux moyens, et de nouvelles raisons pour l'acquérir, et la volonté se ploie plus aisément et avec plus d'affection ; ce que ces trois puissances ne feraient pas, si elles s'occupaient à plusieurs vertus.

Et les actes qui se font pour acquérir une seule vertu, pour la conformité qu'ils ont entre eux, viennent à se rendre moins fâcheux par cet exercice uniforme, parce que l'un invite et aide un autre semblable, et par cette ressemblance ils font aussi en nous plus d'impression, trouvant un lieu dans notre cœur déjà prêt et disposé pour recevoir les actes qui se produisent de nouveau, comme il a déjà fait place à d'autres semblables.

Ces raisons ont d'autant plus de force, qu'il est certain, que quiconque s'exerce bien dans une vertu, apprend aussi le moyen de s'exercer dans une autre ; et ainsi par l'augmentation d'une seule toutes les autres croissent ensemble, à cause de l'union inséparable qu'elles ont entre elles, comme étant des rayons qui procèdent d'une même lumière divine.

CHAPITRE XXXV. *DES MOYENS PAR LESQUELS ON ACQUIERT LES VERTUS, ET COMMENT NOUS DEVONS NOUS EN SERVIR POUR NOUS APPLIQUER À UNE SEULE DURANT QUELQUE ESPACE DE TEMPS.*

Pour acquérir les vertus, outre ce que nous avons dit ci-dessus, il faut avoir un cœur grand et généreux, et non pas une volonté faible et lâche, mais résolue et forte, avec une ferme croyance d'avoir à passer par beaucoup de choses contraires et difficiles.

Outre cela, une particulière inclination et affection y est nécessaire, laquelle pourra s'obtenir, considérant souvent combien les vertus plaisent à Dieu, combien elles sont nobles et excellentes en elles-mêmes, et combien elles nous sont utiles et nécessaires, puisque c'est d'elles que toute perfection prend son principe et sa fin.

On doit faire tous les matins des résolutions efficaces de les pratiquer selon les choses qui vraisemblablement arriveront en ce jour, durant

lequel nous devons nous examiner beaucoup de fois, et voir si nous les avons exécutées, ou non, les renouvelant après plus vivement.

Et tout cela particulièrement touchant la vertu que pour lors nous aurons à pratiquer.

Pareillement nous devons rapporter tous les exemples des saint, nos oraisons et nos méditations sur la vie et sur la passion de Jésus-Christ si nécessaires en tout cet exercice spirituel, à cette même vertu dans laquelle pour lors nous nous exerçons.

Qu'on pratique de même dans toutes les occasions, encore qu'elles soient différentes les unes des autres (comme nous le montrerons en particulier plus avant).

Tâchons de nous accoutumer tellement aux actes des vertus intérieurs et aux extérieurs, que nous venions à les faire avec la promptitude et avec la facilité que nous faisons auparavant les actes conformes à nos inclinations naturelles ; et d'autant plus, qu'ils leur seront contraires (comme nous avons dit ailleurs) d'autant plus promptement ils introduiront l'habitude vertueuse au-dedans de notre âme.

Les sentences de la Sainte Écriture exprimées de la voix, ou du moins de la pensée selon la façon convenable, ont une force merveilleuse pour nous aider en cet exercice. Et partant, il faut en avoir beaucoup de toutes prêtes touchant la vertu, que pour lors nous pratiquerons, et les dire

durant la journée, et surtout lorsque la passion contraire s'élève, comme par exemple si nous nous appliquons à acquérir la patience, nous pourrons dire les sentences suivantes, ou autres semblables :

Mes enfants, endurez patiemment la colère qui est arrivée. (Bar. 4)

La souffrance des pauvre ne périra pas à la fin. (Ps. 9)

L'homme souffrant est meilleur que le fort ; et celui qui domine son esprit est plus vaillant que celui qui force des villes. (Prov. 16)

Vous posséderez vos âmes par votre souffrance. (Luc 21)

Courons par la patience au combat qui nous est proposé. (Heb. 12)

Ainsi nous pourrons dire pour le même effet les petites oraisons qui suivent, ou autres semblables :

Mon Dieu, quand sera-ce que mon cœur sera armé du bouclier de la patience ?

Quand sera-ce que pour agréer à mon Seigneur, j'endurerai toute sorte d'affliction avec la tranquillité de mon âme ?

O très-chères souffrances, qui me font semblable à Jésus mon sauveur souffrant pour moi !

Ne sera-ce jamais, ô l'unique vie de mon âme ! que je vive pour votre gloire contente parmi mille et mille tourments.

Que je serais heureuse, si au milieu du feu des tribulations, je brûlais du désir d'endurer des peines plus grandes.

Nous nous servirons de ces petites oraisons, et d'autres qui soient conformes au progrès que nous ferons dans les vertus, et que l'esprit de la dévotion nous enseigne.

Ces petites oraisons se nomment jaculatoires, parce qu'elles sont comme des dards et des flèches qui se lancent vers le Ciel, et elles ont une grande force pour nous exciter à la vertu, pour pénétrer jusqu'au cœur de Dieu si elles sont accompagnées de deux choses comme de deux ailes.

L'une est la vraie connaissance du contentement que notre Dieu reçoit de notre exercice dans les vertus.

La seconde est un véritable et ardent désir de les acquérir, pour cette fin seulement de plaire à sa divine majesté.

CHAPITRE XXXVI. *QU'IL FAUT ALLER AVEC UN SOIN CONTINUEL DANS L'EXERCICE DE LA VERTU.*

Entre toutes les choses plus importantes et plus nécessaires pour acquérir les vertus, outre celles que nous avons enseignées ci-dessus, c'est que pour arriver au but que nous nous proposons ici, il faut continuer allant toujours plus avant,

autrement c'est retourner en arrière que de s'arrêter seulement.

Parce que quand nous cessons de faire des actes vertueux, il s'ensuit nécessairement que par une violente inclination de notre appétit sensuel, et des autres choses qui nous excitent extérieurement, il s'engendre en nous beaucoup de passions désordonnées, lesquelles détruisent, ou du moins diminuent les vertus ; outre que nous demeurons privés de plusieurs grâces et faveurs, qu'en y faisant plus de progrès nous aurions pu obtenir de Dieu.

C'est en quoi le chemin spirituel est différent du chemin de celui qui voyage par terre, parce qu'en s'arrêtant en celui-ci, on ne perd rien du voyage déjà fait, comme l'on perd en celui-là.

Et de plus, la lassitude du voyageur de ce monde s'augmente par la continuation du mouvement corporel, au lieu que dans la voie de l'esprit, d'autant plus que l'on avance, d'autant plus acquiert-on de force et de vigueur.

Car la partie inférieure, qui rendait par sa résistance âpre et fâcheux le chemin, s'affaiblit de plus en plus par l'exercice de la vertu, et la partie supérieure où est placée la vertu, s'établit et se fortifie davantage.

C'est pourquoi par le progrès qu'on fait dans le bien, la peine que l'on y sent, s'amoindrit et décroît, et un certain secret plaisir, qui se mêle par l'opération divine avec la même peine, devient

plus grand d'heure en heure. Par ce moyen continuant d'aller toujours plus aisément, et avec plaisir de vertu en vertu, enfin on arrive au sommet de la montagne, où l'âme étant devenue parfaite, agit après sans dégoût, et même avec plaisir et allégresse, parce qu'ayant déjà vaincu et dompté ses passions dérégées, et se tenant au-dessus de toutes les choses créées, et au-dessus de soi-même, elle vit heureusement dans le cœur du Très-Haut, et travaillant doucement elle y prend son repos.

CHAPITRE XXXVII. *QUE DEVANT TOUJOURS CONTINUER DANS L'EXERCICE DES VERTUS, L'ON NE DOIT PAS FUIR LES OCCASIONS QUI SE PRÉSENTENT POUR LES ACQUÉRIR.*

Nous avons vu assez clairement qu'il faut toujours avancer sans s'arrêter jamais dans le chemin qui conduit à la perfection.

Pour faire cela, tenons-nous sur nos gardes, et veillons pour ne laisser pas échapper de nos mains toute sorte d'occasion, qui se présente à nous pour acquérir les vertus. C'est pourquoi ceux-là l'entendent fort mal, qui s'éloignent le plus qu'il leur est possible des choses contraires, qui pourraient servir à cet effet.

Désirez-vous (pour ne point sortir de notre exemple accoutumé) d'acquérir l'habitude de la patience ? Il n'est pas bon que vous vous retiriez

de ces personnes, de ces actions et de ces pensées qui vous portent à l'impatience.

C'est pourquoi vous ne devez pas vous dérober à de certaines pratiques parce qu'elles vous sont fâcheuses, mais conversant et traitant avec qui que ce soit qui vous ennuie, tenez toujours votre volonté disposée et prompte à souffrir quelque chose de fâcheux et de dégoûtant qui vous en puisse arriver, parce que si vous faites autrement, vous ne vous accoutumerez jamais à la patience.

Pareillement, si quelque action vous fâche, soit en elle-même, soit à l'égard de celui qui vous l'a imposée, soit parce qu'elle vous détourne de faire quelque autre chose qui vous agréerait davantage, ne laissez pas pourtant de l'entreprendre et de la continuer, quoique vous vous en sentissiez troublée, et que la quittant vous pussiez trouver le repos, parce qu'ainsi vous n'apprendriez jamais à souffrir, et votre repos ne serait jamais véritable, car il ne procéderait pas d'un esprit purifié de passions, et orné de vertus.

Je dis la même chose des pensées ennuyeuses, qui travaillent et troublent quelquefois votre esprit, car vous ne devez pas les éloigner entièrement de vous, puisque par la peine qu'elles vous donnent, elles viennent aussi à vous servir pour vous accoutumer à la souffrance des choses contraires.

Et celui qui vous dit autrement, vous apprend plutôt à fuir la peine que vous sentez, qu'à acquérir la vertu que vous souhaitez.

Il est bien vrai qu'il est bon et convenable, principalement au nouveau soldat, de combattre et d'escrimer dans ces occasions avec prudence, et dextérité, tantôt les affrontant, tantôt s'en retirant, selon qu'il acquiert plus ou moins de vertu, et de force d'esprit.

Mais l'on ne doit pourtant jamais tourner le dos tout à fait, et se retirer de sorte qu'on laisse entièrement en arrière toute sorte d'occasion de contrariétés, parce que quand même nous nous sauverions pour lors du danger de tomber, nous demeurerions pour l'avenir exposés aux coups de l'impatience avec plus de péril, ne nous étant pas auparavant armés et rendus forts par la pratique de la vertu contraire.

Ces avertissements n'ont point de lieu au vice de la chair, dont nous avons traité en particulier.

CHAPITRE XXXVIII. *QU'ON DOIT CHÉRIR
TOUTES LES OCCASIONS DE COMBATTRE POUR
ACQUÉRIR LES VERTUS, ET PLUS CELLES QUI
APPORTENT PLUS DE DIFFICULTÉ.*

Je ne me contente pas, ma fille, que vous ne fuyez point les occasions qui se présentent à vous pour acquérir la vertu, mais je veux que quelquefois vous les cherchiez, et que toujours vous les embrassiez avec joie tout aussitôt qu'elles

paraissent, comme si c'était des chose de grand prix et de grande valeur ; et que vous réputiez celles-là pour les plus chères et les plus précieuses, qui sont les plus désagréables à vos sens.

Vous y réussirez avec l'aide de Dieu, pourvu que vous graviez bien dans votre cœur les considérations qui suivent.

L'une est, que les occasions sont des moyens proportionnés, et même nécessaires pour acquérir les vertus. De là vient, que lorsque vous demandez à Dieu les vertus, par conséquent vous demandez encore les moyens, autrement votre prière serait vaine, et vous viendriez à vous contredire vous-même, et à tenter Dieu, parce que d'ordinaire il ne donne pas la patience sans les tribulations, ni l'humilité sans les mépris.

Ce qui peut aussi se dire de toutes les autres vertus, lesquelles sans doute s'acquièrent par le moyen des évènements contraires qui nous apportent un très-grand secours pour cet effet, et qui pour ce sujet doivent nous être d'autant plus chers et agréables, qu'ils sont plus fâcheux et pénibles, parce que les actes que nous faisons en ces circonstances sont plus généreux et plus forts, et nous ouvrent plus aisément et plus promptement le chemin de la vertu.

C'est pourquoi même les moindres occasions, comme une œillade, ou une parole contre notre volonté, doivent être estimées, et non pas les

laisser sans nous y exercer, parce que les actes que nous y faisons sont plus fréquents, quoique plus faibles que ceux que nous produisons dans les difficultés importantes.

L'autre considération (que j'ai touchée encore ci-dessus) est, que toutes les choses qui nous arrivent, viennent de Dieu pour notre bien, afin que nous en tirions du profit.

Et encore que l'on ne puisse pas dire que quelques-unes de ces choses, qui sont nos fautes ou celles d'autrui (comme nous avons dit en un autre lieu) viennent de Dieu, qui ne veut pas le péché, elles sont pourtant de Dieu en tant qu'il les permet, et que pouvant les empêcher, il ne les empêche point ; mais toutes les afflictions et les peines qui nous surviennent, ou par nos défauts, ou par la malignité d'autrui, viennent de Dieu et sont de Dieu, puisqu'il y concourt, et veut que ce qu'il ne voudrait pas qu'ils se fit, parce qu'il contient une difformité extrêmement odieuse à ses yeux très-purs ; il veut dis-je, qu'on l'endure pour le bien de la vertu que nous pouvons en tirer, ou pour d'autres justes raisons qui nous sont cachées et inconnues.

Et partant, si nous sommes plus qu'assurés que Dieu veut que nous endurions de bon cœur quelque ennui que ce soit qui nous arrive, soit des actions injustes d'autrui, ou même des nôtres, de dire (comme plusieurs disent pour excuser en quelque façon leur impatience) que Dieu ne veut

pas les choses mal faites, ce n'est que couvrir sa propre faute d'un vain prétexte, et refuser la croix, que nous ne pouvons nier, qu'il lui plaît que nous la portions.

Mais je dis davantage, que le reste étant égalé, Dieu aime mieux en nous la souffrance des peines qui dérivent de l'iniquité des hommes (principalement si nous les avons auparavant servis et obligés) que les ennui qui procèdent des autres accidents fâcheux, tant parce que d'ordinaire notre nature superbe se réprime mieux par les premières choses que par les secondes, que parce que si nous les endurons volontiers, nous venons à contenter et à glorifier grandement notre Dieu, coopérant avec lui en une chose, où son ineffable bonté et sa toute-puissance reluit parfaitement ; ce qui est tirer un fruit précieux et très-doux de vertu et de bien, du venin pestilentiel de la malice et du péché.

Et partant sachez, ma fille, que Dieu ne découvre pas si tôt en nous un ardent désir d'agir véritablement, et de nous appliquer comme il faut à une si glorieuse conquête, qu'il nous apprête le calice de plus violentes tentations, et des occasions les plus rudes qui puissent arriver, afin que nous les prenions en son temps ; c'est pourquoi connaissant son amour, et notre bien propre, nous devons le recevoir aveuglément et volontiers, et l'avaler tout jusqu'au fond avec assurance et avec promptitude, puisque c'est une

médecine composée par une main qui ne peut manquer, et des drogues d'autant plus profitables à notre âme, qu'elles sont plus amères en elles-mêmes.

CHAPITRE XXXIX. *COMMENT NOUS POUVONS NOUS SERVIR DE DIVERSES OCCASIONS POUR L'EXERCICE D'UNE MÊME VERTU.*

L'on a vu ci-dessus de combien l'exercice d'une seule vertu pendant quelque temps, est plus utile que celui de plusieurs ensemble, et que c'est à son égard qu'il faut régler toutes les occasions qui se rencontrent, encore qu'elles soient différentes entre elles. Apprenez maintenant, comment cela se peut faire assez facilement.

Il arrivera dans un même jour, et aussi dans une même heure, que nous serons repris de quelque action, qui pourtant sera bonne, ou que l'on parlera mal de nous pour quelque autre sujet ; que l'on nous dénierá âprement quelque grâce que nous avons recherchée, ou quelque autre petite chose ; que l'on aura mauvais soupçon de nous sans raison ; qu'il nous surviendra quelque douleur corporelle ; que l'on nous commettra quelque petite affaire fâcheuse ; que l'on nous présentera une nourriture mal assaisonnée ; ou qu'il nous arrivera quelques autres choses plus importantes et plus difficiles à supporter, dont est pleine la misérable vie de l'homme.

Dans la diversité de ces évènements, ou d'autres pareils, encore que l'on puisse produire des actes différents des vertus, néanmoins si nous voulons observer la règle que nous avons montrée, nous nous exercerons par des actes tout conformes à la vertu que pour lors nous pratiquerons, comme par exemple :

Si durant le temps que ces occasions arriveront, nous nous exercerons dans la patience, nous produirons des actes de les souffrir toutes volontiers, et avec une allégresse d'esprit.

Si notre exercice est d'humilité, nous nous considérerons parmi toutes ces contrariétés dignes de toute sorte de mal.

S'il est d'obéissance, nous nous soumettrons promptement à la très-puissante main de Dieu, et pour lui plaire (parce qu'il le veut ainsi) aux créatures raisonnables, et même aux inanimées, desquelles nous viennent ces dégoûts.

S'il est de pauvreté, nous nous contenterons d'être dépouillés et privés de toute consolation de ce monde, quelque grande ou petite qu'elle soit.

S'il est de charité, nous ferons des actes d'amour tant envers notre prochain, comme un instrument du bien que nous pouvons acquérir, qu'envers Dieu, comme la principale et amoureuse cause de laquelle procèdent ces incommodités, ou qui sont permises pour notre exercice et profit spirituel.

Et de ce que nous dirons touchant les divers évènements qui peuvent survenir chaque jour, on doit aussi comprendre, comment dans une seule occasion de maladie, ou de quelque autre affliction qui continuerait longtemps, nous pourrions poursuivre à faire des actes de cette vertu dans laquelle pour lors nous nous exerçons.

CHAPITRE XL. *DU TEMPS QU'IL FAUT
EMPLOYER DANS L'EXERCICE DE CHAQUE
VERTU, ET DES MARQUES DE NOTRE PROGRÈS.*

Pour ce qui est du temps qu'il faut employer dans l'exercice de chaque vertu, ce n'est pas à moi de le borner, parce que cela doit se régler selon l'état et le besoin des particuliers, selon le progrès qu'on fait dans la voie de l'esprit, et selon le jugement de celui qui nous y conduit.

Toutefois, si l'on s'y appliquait tout de bon par les moyens et avec le soin que nous avons dit, il n'y a point de doute qu'en peu de semaines on profiterait beaucoup.

C'est une marque d'avoir avancé dans la vertu, lorsque dans l'aridité spirituelle, et parmi les ténèbres et les détresses de l'âme, et dans la soustraction des douceurs spirituelles, on demeure ferme dans les exercices vertueux.

La résistance que la sensualité nous fera dans la production des actes de la vertu, nous en donnera aussi un assez clair indice, car d'autant

plus que celle-là perdra de force, plus devons-nous croire d'avoir avancé dans celle-ci.

C'est pourquoi si l'on ne sent point de contradiction et de rébellion dans la partie sensuelle et inférieure, surtout dans les assauts soudains et inopinés, ce sera un signe que l'on aura déjà acquis la vertu.

Et d'autant plus que nos actions seront accompagnées d'une grande promptitude et allégresse d'esprit, plus pourrons-nous penser d'avoir profité dans cet exercice.

Qu'on prenne garde pourtant, que nous ne nous devons jamais figurer comme une chose certaine, d'être possesseurs des vertus, et victorieux tout à fait d'aucune de nos passions, encore que depuis longtemps et après beaucoup de combats nous n'eussions pas senti leurs mouvements ; car c'est là que peut avoir aussi lieu la finesse et l'artifice du démon, et de notre nature trompeuse. C'est pourquoi ce qui par notre secret orgueil paraît une vertu, est bien souvent un vice, outre que si nous regardons la perfection à laquelle Dieu nous appelle, quelque progrès que nous eussions fait dans la voie des vertus, nous ne devrions pas nous persuader d'être seulement entrés dans leurs premières frontières.

Et partant, vous devez comme une nouvelle guerrière, et comme une petite fille, qui ne vient que de naître pour combattre, reprendre toujours

comme dès le commencement vos exercices, et comme si vous n'aviez encore rien fait.

Et souvenez-vous, ma fille, que vous devez plutôt vous appliquer à avancer dans les vertus, qu'à rechercher si vous y avez profité ; parce que Dieu, qui seul voit véritablement et sonde nos cœurs, fait connaître cela à quelques-uns, et non pas à d'autres, selon qu'il juge qu'une telle connaissance sera suivie d'humiliation ou d'orgueil, et comme un père amoureux il ôte les dangers, aux uns, et donne aux autres occasion d'accroissement des vertus.

Et pour cela, quoi que l'âme ne reconnaisse pas son avancement, elle doit toutefois poursuivre ses exercices, car elle le connaîtra lorsqu'il plaira à Dieu, qu'elle le connaisse pour son plus grand bien.

CHAPITRE XLI. *QUE NOUS NE DEVONS PAS NOUS LAISSER EMPORTER À L'ENVIE D'ÊTRE DÉLIVRÉS DES AFFLICTIONS QUE NOUS ENDURONS PATIEMMENT ; ET DE LA FAÇON DE RÉGLER TOUS NOS DÉSIRS, AFIN QU'ILS SOIENT VERTUEUX.*

Lorsque vous vous trouvez dans quelque chose pénible, quelle qu'elle soit, et que vous l'endurez avec patience, prenez bien garde à ne vous laisser jamais persuader par le démon, ou par votre amour propre, de désirer d'en être

délivrée, parce qu'il vous en reviendrait deux principaux dommages.

Le premier est, que quand même ce désir ne vous ravirait pas alors la vertu de la patience, du moins il vous disposerait peu à peu à l'impatience.

Le second est, que votre patience se rendrait défectueuse, et serait récompensée de Dieu seulement pour l'espace de temps auquel vous endureriez ; au contraire si nous n'aviez désiré d'en être délivrée, mais que vous fussiez résignée entièrement à sa divine bonté, quand même votre souffrance n'aurait été en effet que d'une heure seule, et encore moins, Dieu l'aurait reconnue pour un service de très-longtemps.

C'est pourquoi en ce point et en tout autre, ayez pour règle universelle de tenir vos désirs tellement éloignés de tout autre objet, qu'ils tendent purement et simplement à leur vrai et unique but, qui est la volonté de Dieu ; car c'est ainsi qu'ils seront justes et équitables, et vous serez dans tous les avènements, quelques contraires qu'ils puissent être, non seulement paisible, mais aussi contente ; parce que rien ne pouvant arriver sans sa souveraine volonté, voulant ce qu'elle veut, vous viendrez ensemble à vouloir et à avoir tout ce que vous désirez, et tout ce qui arrive en tout temps.

Cela, qui ne s'entend point des péchés d'autrui ni des vôtres, parce que Dieu ne les veut pas, a pourtant lieu en toute sorte de peine qui en

dérivrai, ou de quelque autre part, quoiqu'elle fût si violente, et pénétrât si avant, que venant à toucher le fond de votre cœur, elle vint à dessécher les racines de la vie naturelle ; car c'est là une croix dont il plaît à Dieu de favoriser quelquefois ses plus intimes et plus chers amis.

Et ce que je dis de la souffrance que nous devons avoir en toute circonstance, il faut l'entendre même de cette partie de chaque affliction qui nous en demeure, et que Dieu veut que nous l'endurions, après que nous nous serons servis de moyens licites pour nous en délivrer.

Et même il faut régler ces moyens par la disposition et par la volonté de Dieu, qui les a ordonnés ; afin que nous en usions, parce qu'il le désire ainsi, et non pas avec quelque attachement de nous-mêmes, ni parce que nous aimions la délivrance des choses fâcheuses plus qu'il n'est de son service et de son bon plaisir.

CHAPITRE XLII. *DE LA FAÇON DE S'OPPOSER
AU DÉMON, LORSQU'IL S'EFFORCE DE NOUS
TROMPER PAR L'INDISCRÉTION.*

Quand le rusé démon s'aperçoit que nous cheminons droitement dans la voie des vertus par des désirs ardents et bien ordonnés, et qu'il ne peut pas nous tirer à son parti par des tromperies manifestes, il se transforme en ange de lumière, et nous presse à gagner indiscrètement le sommet de la perfection, nous suggérant des pensées

aimables, des passages de la Sainte Écriture, et des exemples des saints, pour nous faire tomber après en quelque précipice. C'est pourquoi il nous incite à châtier rudement notre corps par des disciplines, des abstinences, des cilices, et des autres mortifications semblables, ou afin que nous nous enorgueillissions, nous figurant (comme il arrive particulièrement aux femmes) de faire de grandes choses, ou afin que quelque maladie nous surprenant, nous devenions inhabiles à faire de bonnes œuvres, ou afin que le trop de travail et de peine qu'il y a à pratiquer les exercices spirituels, nous en donne du dégoût et de l'aversion, et que par ce moyen étant peu à peu devenus tièdes dans le bien, nous nous abandonnions avec plus d'avidité qu'auparavant aux plaisirs et aux passetemps de la terre ; ce qui est arrivé à plusieurs, qui suivant avec une présomption d'esprit l'emportement d'un zèle indiscret, et ayant passé au-delà de leur propre vertu par des souffrances extérieures et excessives, se sont perdus dans leurs inventions, et son devenus le jouet des malins esprits. Ce qui ne leur serait pas arrivé, s'ils eussent bien considéré les choses que nous venons de dire, et qu'en cette sorte d'actions pénibles, encore qu'elles soient louables, et apportent du fruit, où il y ait assez de forces corporelles et d'humilité d'esprit pour y correspondre, il y faut pourtant

apporter du tempérament, selon la qualité et le naturel d'un chacun.

Et à celui qui ne peut pas travailler avec les saints dans une si grande austérité de vie, il ne manque pas d'autres occasions pour imiter leur vie avec de grands et efficaces désirs, et des oraisons ferventes, aspirant aux plus glorieuses couronnes des vrais combats, qu'on entreprend pour Jésus-Christ ; méprisant tout le monde, et soi-même encore, s'adonnant au silence et à la retraite, se rendant humble et traitable à tout le monde, endurent le mal et faisant du bien à quiconque lui est le plus contraire, évitant tout péché, pour léger qu'il soit ; car c'est une chose plus agréable à Dieu que tous les exercices pénibles du corps, dans lesquels je vous conseille d'être plutôt discrètement sobre, pour pouvoir les accroître quand il en est besoin, que de nous mettre par de certains excès dans le danger de vous voir réduite dans les termes de les quitter ; car je m'assure déjà que vous ne voulez point tomber dans l'erreur de quelques-uns, qui d'ailleurs passent pour spirituels, lesquels attirés et trompés de leur flatteuse nature, sont trop attachés à conserver leur santé corporelle. Et ils s'en montrent tellement jaloux et passionnés, que pour la moindre chose ils sont toujours en doute et en crainte de la perdre. Et il n'y a rien à quoi ils songent, et dont ils parlent plus volontiers que du régime qu'ils doivent tenir dans leur façon de

vivre. C'est par là qu'il s'adonnent continuellement à rechercher des nourritures plus conformes à leur goût, que bonnes à leur estomac, qui vient souvent à s'affaiblir par une trop grande délicatesse ; ce qui se faisant sous prétexte de pouvoir mieux servir Dieu, n'est que vouloir s'accorder ensemble sans aucun profit, mais au contraire avec dommage de l'un et de l'autre, deux ennemis immortels, qui sont l'esprit et le corps ; parce que par un tel soin on ôte à celui-ci de la santé, et à celui-là de la dévotion.

C'est pourquoi une certaine façon de vivre libre, est plus assurée et plus utile par toute sorte de considérations, pourvu qu'elle soit accompagnée de cette discrétion que je viens de dire, ayant égard à la diversité de conditions et de complexions, lesquelles ne peuvent pas être toutes réglées de même.

Et j'ajoute, que nous devons nous porter avec quelque modération non seulement dans les choses extérieures, mais encore pour acquérir les vertus intérieures, ainsi qu'il a été montré ci-dessus touchant l'acquisition des vertus par degrés.

CHAPITRE XLIII. *COMBIEN PEUT EN NOUS NOTRE MAUVAISE INCLINATION, ET LA SUGGESTION DU DÉMON POUR NOUS INDUIRE À JUGER TÊMÉRAIREMENT DU PROCHAIN ; ET DE LA FAÇON DE LEUR FAIRE RÉSISTANCE.*

Du vice de notre propre estime et bonne opinion, que nous avons montré ci-dessus, un autre prend sa naissance qui nous apporte un très-grand dommage, et c'est le jugement téméraire que nous faisons de notre prochain, par lequel nous venons à en faire peu de compte, à le mépriser et à le ravalier. Ce défaut, comme il naît de notre mauvaise inclination et de notre orgueil, en est aussi nourri et entretenu volontiers, parce que c'est avec lui que notre orgueil vient à s'augmenter, se complaire, et se tromper insensiblement ; car sans nous en apercevoir, nous présumons de nous élever d'autant plus nous-mêmes, que plus nous abaissons les autres dans notre estime, croyant d'être bien éloignés des imperfections que nous nous figurons être en eux.

Et ce fin et rusé démon, qui reconnaît en nous cette mauvaise disposition d'esprit, est toujours vigilant pour nous ouvrir les yeux, et nous tenir éveillés pour voir, pour examiner, et pour agrandir les défauts d'autrui. Les malavisés ne croient pas, et ne connaissent pas combien il s'efforce et s'applique pour imprimer dans nos esprits les petits défauts de celui-ci et de celui-là, lorsqu'on n'y peut trouver d'autres plus grands crimes.

Et partant, s'il est vigilant à vous nuire, soyez-le aussi pour ne pas tomber dans ses pièges, et tout aussitôt qu'il vous représente quelque

manquement de votre prochain, retirez-en promptement la pensée, et si vous vous sentez encore émue à en faire jugement, ne vous y laissez point emporter, mais considérez que ce pouvoir ne vous a pas été donné, et que quand cela serait, nous n'en pourriez pas faire un jugement équitable, vous trouvant environnée de mille passions, et par trop encline à penser mal d'autrui sans juste sujet.

Mais pour un remède efficace à ceci, souvenez-vous d'occuper votre pensée dans les nécessités de votre âme ; car vous viendrez à toute heure à vous apercevoir d'avoir tant à faire, et à travailler à vous et pour vous, qu'il ne vous restera point de temps ni d'envie de songer aux affaires d'autrui.

Outre que vous occupant à cet exercice par le moyen qu'il faut, vous viendrez à purger toujours plus votre œil intérieur de ces mauvaises humeurs, d'où prend sa source ce vice pestilentiel.

Et sachez que quand vous jugez injustement, qu'il y a quelque mal en votre frère, il y a quelque racine du même mal dans votre cœur, lequel selon qu'il se trouve mal disposé, reçoit en soi, et rend semblable tous les objets qui se rencontrent.

Et partant, lorsqu'il vous vient en fantaisie de juger les autres de quelque défaut, vous courrouçant contre vous-même, comme si vous en étiez coupable, vous direz au-dedans de votre esprit : Et comment ! si je demeure

misérablement ensevelie dans ce défaut et dans d'autres plus grands, prendrai-je la hardiesse de lever la tête pour voir et juger ceux des autres.

Et ainsi, les armes que vous avez tournées contre les autres, et qui venaient à vous blesser, vous en servant contre vous-même, apporteront le salut à vos plaies.

Si la faute commise est éclatante et manifeste, il faut l'excuser par un mouvement de compassion, et croire qu'il y a au-dedans de votre frère des vertus cachées, pour la conservation desquelles Dieu permet qu'il tombe, ou qu'il ait pour quelque temps ce défaut, afin qu'il s'estime plus vil en lui-même, et qu'étant encore méprisé des autres il en tire du fruit d'humilité, et se rende plus agréable à Dieu, et que par ce moyen son gain vienne à être plus grand que sa perte.

Et si le péché n'est pas seulement manifeste, mais encore grave, et d'un cœur obstiné, tournez votre pensée vers les jugements épouvantables de Dieu, où vous verrez que les hommes qui étaient auparavant très-méchants, sont après arrivés à une grande sainteté, et que d'autres du plus sublime état de perfection, qu'ils semblaient avoir atteint, sont tombés dans un misérable précipice.

Et partant, tenez-vous toujours dans la crainte et dans la frayeur de vous-même plus que d'aucun autre.

Et assurez-vous que tout le bien et tout le contentement, que vous ressentez de votre

prochain, est un effet du Saint Esprit, et que toute sorte de mépris, de jugement téméraire, et d'aversion contre lui, vient de votre propre malice, et de la suggestion du démon.

Et partant, si quelque imperfection d'autrui avait fait quelque impression en vous-même, ne donnez jamais de repos ni de sommeil à vos yeux jusqu'à ce que vous l'ayez effacée de votre cœur autant qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XLIV. *DE L'ORAISON.*

Si la défiance de nous-mêmes, la confiance en Dieu, et l'exercice, sont si nécessaires en ce combat, comme nous avons montré jusqu'ici, surtout l'oraison y est nécessaire (qui est la quatrième des choses, et des armes, que nous avons proposées ci-dessus) avec laquelle nous pouvons obtenir de Notre-Seigneur non seulement les choses que nous venons de dire, mais encore tout autre bien.

Parce que l'oraison est l'instrument pour obtenir toutes les grâces, qui découlent sur nous de cette divine fontaine de bonté et d'amour.

Avec l'oraison (si vous vous en servez bien) vous mettrez l'épée en la main de Dieu, pour combattre et vaincre pour vous.

Et pour vous en servir bien à propos, il faut que vous soyez habituée, ou que vous tâchiez de vous habituer dans les choses qui suivent.

Premièrement, que vous fassiez vivre en vous-même un vrai désir de servir Dieu sans réserve, et de la façon qui lui est la plus agréable.

Pour allumer en vous ce désir, considérez attentivement :

Que Dieu mérite au-delà de tout ce que nous saurions imaginer, d'être servi et honoré à cause de ses très-merveilleuses excellences, de sa bonté, de sa majesté, de sa sagesse, de sa beauté, et d'autres infinies perfections.

Qu'il a souffert et travaillé trente-trois ans pour vous servir ; qu'il a pansé et guéri vos plaies puantes et envenimées par la malignité du péché, non pas avec de l'huile, du vin et du linge, mais avec la précieuse liqueur qui sortit de ses très-sacrées veines, et avec sa chair très-pure déchirée par les fouets, par les épines et par les clous.

Et considérez encore, combien il vous importe de le servir de la sorte, puisque nous venons à nous rendre maîtres de nous-mêmes, victorieux du démon, et enfants du même Dieu.

En second lieu, il vous faut avoir une vive foi, et une confiance, que Dieu veut vous donner tout ce qui vous est nécessaire pour son service et pour votre bien.

Cette sainte confiance est le vaisseau que la miséricorde divine remplit des trésors de ses grâces ; et tant plus il sera grand et capable d'en contenir davantage, d'autant plus riche et plus

précieuse sera cette liqueur et cette pluie sacrée que votre oraison attirera dans votre sein.

Et comment notre Dieu immuable et tout-puissant pourrait-il manquer de nous faire participants de ses dons, puisqu'il nous a lui-même commandé de les demander ? et qu'il nous a même promis son Saint Esprit, pourvu que nous le demandions avec foi et avec persévérance ?

En troisième lieu, mettez-vous en prière avec intention de vouloir la seule volonté de Dieu, et non pas la votre, soit dans l'action de demander, soit dans le désir d'obtenir ce que vous demandez, c'est-à-dire que vous vous appliquiez à prier, parce que Dieu le veut ; et que vous désiriez d'être exaucée, parce que Dieu le veut aussi ; enfin, votre intention doit être d'unir votre volonté à celle de Dieu, et non pas de tirer la volonté de Dieu à la vôtre.

La raison est que votre volonté étant corrompue et gâtée par l'amour propre, elle s'égaré le plus souvent, et ne sait ce qu'elle demande ; mais celle de Dieu est toujours accompagnée d'une bonté ineffable, et ne peut jamais faillir. C'est pourquoi elle est la règle et la reine de toutes les autres volontés, et mérite et veut que toutes les autres la suivent, et lui obéissent.

Et partant, il faut demander toujours des choses conformes au bon plaisir de Dieu ; et si

vous doutez que quelqu'une ne soit pas telle, vous la demanderez à condition de la vouloir si Dieu veut que vous l'ayez.

Pour celles que vous savez assurément qu'elles lui plaisent, comme les vertus, vous les demanderez plutôt pour satisfaire et pour servir à sa divine majesté, que pour toute autre fin et considération, quelque spirituelle qu'elle puisse être.

En quatrième lieu, il faut que vous alliez à la prière avec l'ornement des actions correspondantes aux demandes, et qu'après l'oraison vous tâchiez plus ardemment de vous rendre digne de la grâce et de la vertu que vous désirez.

Parce que l'exercice de l'oraison doit être tellement accompagné de celui de la mortification de nous-mêmes, qu'ils se suivent l'un l'autre comme dans un cercle parfait ; car autrement, de demander une vertu, et ne pas travailler pour l'acquérir, ce serait plutôt tenter Dieu, que faire autre chose.

Cinquièmement, avant que de faire vos demandes, remerciez Dieu souvent des bienfaits que vous avez déjà reçus, en ces termes ou autres semblables : Mon Dieu, qui m'avez créée et rachetée par votre bonté, et qui m'avez délivrée tant de fois, que je n'en sais pas le nombre moi-même, des mains de mes ennemis, prêtez-moi maintenant secours, et ne refusez point de

m'accorder ce que je vous demande, quelque rebelle et quelque méconnaissante que je vous aie toujours été.

Si ayant à demander quelque vertu particulière, vous endurez alors quelque chose contraire, pour vous y exercer ne vous oubliez point de le remercier de l'occasion qu'il vous en a donné ; car ce n'est pas une petite faveur.

En sixième lieu, puisque l'oraison prend sa force et son pouvoir pour fléchir et attirer Dieu à nos désirs, de sa naturelle bonté et miséricorde, des mérites de la vie et de la Passion de son Fils unique, et de la promesse qu'il nous a faite de nous exaucer, vous conclurez vos demandes par un ou plusieurs des sentiments qui suivent : accordez-moi, Seigneur, cette grâce par votre très-grande miséricorde ; que les mérites de votre Fils puissent auprès de vous m'impêtrer ce que je vous demande ; souvenez-vous, mon Dieu, de vos promesses, et écoutez mes prières.

Et quelquefois vous demanderez aussi des grâces par les mérites de la Vierge Marie, et des autres Saints, qui ont beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, et sont fort honorés de lui, parce qu'ils ont honoré sa divine majesté pendant leur vie.

En septième lieu, il est nécessaire que vous persévériez constamment dans votre prière, parce que l'humble persévérance surmonte l'invincible. Si l'assiduité et l'importunité de la veuve de l'Évangile fléchit à ses demandes le juge, quoique

rempli de toutes méchancetés (saint Luc 18), comment n'aura-t-elle pas la force d'attirer à nos prières la même plénitude de tous biens.

Pour cela, quand même après votre oraison Dieu tarderait à venir à vous, et à vous exaucer, et qu'au contraire il en donnât quelque signe de refus, poursuivez néanmoins à prier, et à conserver une ferme et vive confiance en son aide, parce qu'il ne manque jamais ; mais que toutes les choses nécessaires pour faire des grâces aux autres sont en lui dans une abondance et une mesure infinie.

C'est pourquoi, si le manquement ne vient point de votre côté, vous devez vous tenir assurée d'impêtrer toujours tout ce que vous demanderez, ou quelque autre chose qui vous sera plus utile, ou bien l'un et l'autre tout ensemble.

Et plus il vous semblera d'être rebutée, plus vous devez vous humilier devant vos yeux, et considérant votre indignité, arrêtez votre pensée en sa divine miséricorde, et augmentez continuellement votre confiance en elle, laquelle demeurant vive et ferme, d'autant plus qu'elle sera combattue, plus sera-t-elle agréable à Notre-Seigneur.

Enfin, remerciez-le toujours, le reconnaissant également bon, sage et amoureux, non moins quand il vous dénie quelque chose, que s'il vous l'avait accordée, demeurant toujours paisible et

satisfaite, quoiqu'il en arrive, dans une humble soumission à sa divine Providence.

CHAPITRE XLV. *CE QUE C'EST QUE L'Oraison MENTALE.*

L'oraison mentale est une élévation de l'esprit à Dieu avec une actuelle ou virtuelle demande de ce que l'on désire.

L'actuelle se fait, quand avec des paroles mentales nous demandons à Dieu une grâce avec ces mêmes ou semblables expressions :

Mon Seigneur, mon Dieu, accordez moi cette grâce pour votre gloire.

Ou bien :

Seigneur, je crois que c'est votre plaisir, et que c'est votre gloire que je vous demande et que j'obtienne cette grâce ; accomplissez donc en moi présentement votre divin plaisir.

Et lorsque vous êtes actuellement combattue de vos ennemis, vous prierez de cette sorte : hâtez-vous, mon Dieu, de me secourir, de peur que je ne cède à mes ennemis. Ou bien : mon Dieu, mon refuge, la seule force de mon âme, aidez-moi promptement, de peur que je ne tombe.

Si l'attaque continue, continuez aussi à prier de la sorte, résistant toujours vaillamment, à qui combat contre vous.

Après que la violence du combat aura cessé, tournez-vous vers votre Seigneur, et représentez-

lui l'ennemi qui vous a combattue, et votre faiblesse à lui résister, disant :

Voici, Seigneur, votre créature, l'ouvrage de vos mains, que par votre bonté vous avez rachetée au prix de votre sang ; voici votre ennemi qui s'efforce de vous l'enlever et de l'engloutir. C'est à vous, Seigneur, que j'ai mon recours, c'est à vous que je me confie : vous qui êtes tout-puissant et tout bon, et qui voyez mon impuissance et ma promptitude à me rendre sans votre secours volontairement son esclave. Aidez-moi donc, mon unique espérance et la force de mon âme.

La demande virtuelle est, quand on élève son esprit à Dieu pour obtenir quelque grâce, lui découvrant son besoin sans lui dire autre chose, et sans discourir autrement.

Comme lorsque j'élève mon esprit à Dieu, et que je me reconnais en sa présence impuissant, soit pour me défendre du mal, ou pour faire le bien, et qu'enflamma du désir de le servir, je tiens toujours les yeux sur Notre-Seigneur, en attendant son secours avec humilité et avec confiance.

Cette connaissance, ce désir ardent, et cet acte de foi fait de la sorte en la présence de Dieu, est une prière qui demande virtuellement la grâce don j'ai besoin ; et plus cette connaissance sera claire et sincère, ce désir plus ardent, et cette foi plus vive, plus la prière sera efficace.

Il y a encore une autre sorte d'oraison virtuelle plus courte, qui se fait par un simple regard de l'âme tourné vers Dieu, afin qu'il nous aide ; ce regard d'est autre chose qu'un tacite souvenir, et une muette demande de la grâce que nous avons auparavant demandée.

Tâchez à bien apprendre cette manière de prière, et à vous la rendre familière, parce que l'expérience vous fera connaître que c'est une sorte d'armes, qu'il vous est aisé d'avoir en main en toutes les occasions et en tous les lieux, et qui est de plus grand prix et de plus grand secours, que je ne saurais dire.

CHAPITRE XLVI. DE L'ORAISON PAR LA VOIE DE LA MÉDITATION.

Si vous voulez prier durant quelque espace de temps, comme une demi-heure, une heure, ou davantage, vous devez joindre à votre prière la méditation de la vie et de la passion de Jésus-Christ, appliquant toujours ses actions à la vertu que vous désirez acquérir.

Comme si vous désirez par exemple obtenir le don de la vertu de patience, vous choisirez pour méditer quelques circonstances du mystère de la flagellation.

Premièrement, comment l'ordre ayant été donné par Pilate, Notre-Seigneur fut tiré avec des cris et des moqueries par les ministres de l'iniquité, au lieu où il devait être flagellé.

2. Comment il fut incontinent dépouillé par ces enragés, et comment son corps très-pur demeura tout découvert et tout nu.

3. Comment ses mains innocentes furent étroitement liées avec une corde très-rude à la colonne.

4. Comment son corps fut tout déchiré par les fouets, et tellement, que les ruisseaux de son divin sang en coulèrent jusqu'à terre.

5. Comment ajoutant coups sur coups en un même lieu, les plaies déjà faites s'augmentèrent et se renouvelèrent.

Ainsi, ayant fait dessein de méditer sur ces points, ou d'autres semblables pour acquérir la patience, vous appliquerez premièrement vos sens à ressentir le plus vivement qu'il vous sera possible, les douleurs très-amères, et les peines très-grandes que votre aimable Seigneur endurait en chaque partie de son corps très-sacré, et en toutes ensemble.

De là vous passerez à la considération de son âme très-sainte, et concevrez, autant que vous pourrez, avec quelle patience et quelle mansuétude elle endurait des tourments si cruels, sans jamais pourtant assouvir la faim qu'elle avait d'en souffrir encore de plus grands et de plus rudes pour l'honneur de son Père, et pour votre bien.

Après cela vous le regarderez, comme il est tout embrasé de l'ardent désir qu'il a, que vous

enduriez votre affliction, et que même il prie son Père pour vous, qu'il daigne vous faire la grâce de supporter patiemment la croix qui vous afflige pour lors, et toute autre qui puisse vous survenir.

De là ployant plusieurs fois votre volonté à vouloir souffrir toutes choses patiemment, tournez votre esprit vers le Père éternel, et le remerciant auparavant de ce que par un motif de charité il a envoyé son Fils unique au monde pour endurer de si étranges tourments, et pour prier pour vous ; demandez-lui après la vertu de la patience en considération et en vertu des œuvres et des prières de son Fils.

CHAPITRE XLVII. D'UNE AUTRE FAÇON DE PRIER PAR LA VOIE DE LA MÉDITATION.

Vous pouvez encore prier et méditer d'une autre façon. Après que vous aurez attentivement considéré les afflictions de Notre-Seigneur, et vu des yeux de votre pensée la promptitude d'esprit avec laquelle il les endurait, vous passerez de la grandeur de ses tourments et de sa patience à deux autres considération.

L'une sera celle de son mérite.

L'autre sera celle du contentement et de la gloire, que le Père éternel recevait de la parfaite obéissance de son Fils souffrant.

Et représentant ces deux choses à sa divine majesté, vous demanderez en leur considération la grâce que vous désirez.

Ce que vous pourrez pratiquer non seulement dans chaque mystère de la passion de Notre-Seigneur, mais encore dans toutes les actions particulières, soit intérieures soit extérieures, qu'il faisait en chaque mystère.

CHAPITRE XLVIII. *DU MOYEN DE PRIER PAR L'ENTREMISE DE LA VIERGE MARIE.*

Outre les pratiques de prier et méditer, que nous venons de montrer, il y en a une autre qui se fait par l'entremise de la Vierge Marie, en tournant premièrement la pensée au Père éternel, puis au doux Jésus, et finalement à sa très-glorieuse mère.

Ayant porté votre pensée à Dieu le Père, considérez deux chose.

La première est la complaisance que de toute éternité il avait au-dedans de soi-même en la Vierge Marie avant qu'elle eût l'être tiré du néant.

La seconde est, ses vertus et ses actions après qu'elle fut produite au monde.

Sur le premier point vous méditez en cette manière. Élevez-vous par la pensée au-delà de tout temps, et au-dessus de toute créature, et pénétrant jusques dans l'éternité même, et dans l'entendement de Dieu, considérez les saintes délices qu'il prenait en soi-même dans la prévoyance de la Vierge Marie, et trouvant le même Dieu dans ses sacrés plaisirs, demandez assurément en leur considération la grâce et la

force nécessaire pour la destruction de vos ennemis, et particulièrement de celui qui vous fait actuellement la guerre.

Après cela passant à la considération de tant et de si admirables vertus, et actions de cette très-sainte mère, et les représentant à Dieu toutes ensemble, ou chacune en particulier, demandez par leur mérite à sa bonté infinie tout ce dont vous avez besoin.

Puis adressant toute votre pensée à son Fils, vous lui remettrez en mémoire ce sein virginal, qui l'a porté neuf mois ; le respect dont la sainte Vierge l'adora sitôt qu'il fut né, et le reconnut vrai homme et vrai Dieu, son Fils et son Créateur ; ces yeux pitoyables qui le virent si pauvre ; ce lait dont elle le nourrit ; et ces travaux et ces extrêmes douleurs qu'elle endura en la vue et en la mort ; en vertu de toutes ces choses vous ferez une douce violence à son divin Fils pour lui faire exaucer votre prière.

Enfin, venant à la très-sainte Vierge, dites-lui qu'elle a été choisie par l'éternelle providence, et par la divine bonté pour mère de grâce et de miséricorde, et pour votre avocate. C'est pourquoi après son béni Fils nous n'avons point de plus assuré ni de plus puissant recours qu'à elle.

De plus, représentez lui cette vérité dont l'on a tant écrit, après l'avoir si bien connue par des

effets miraculeux, que personne ne l'invoqua jamais avec foi, à qui elle n'ait répondu avec pitié.

Finalement, vous lui mettrez devant les yeux les travaux de son Fils unique, qu'il endura pour notre salut, la suppliant de vous impêtrer de lui cette grâce, qu'ils aient en vous pour sa gloire et pour son contentement l'effet pour lequel il les souffrit.

CHAPITRE XLIX. *DE QUELQUES
CONSIDÉRATIONS QUI PEUVENT NOUS PORTER À
RECOURIR AVEC FOI ET AVEC CONFIANCE À LA
VIERGE MARIE.*

Si vous voulez dans toutes vos nécessités avoir recours à la Vierge Marie avec foi et avec confiance, vous pourrez y parvenir par les considérations qui suivent.

Premièrement, l'on sait par expérience, que tous les vases où il y a eu du musc, ou quelque autre précieuse liqueur, en retiennent l'odeur, bien qu'ils soient vides ; et d'autant plus que ces choses y ont été plus longtemps ; et beaucoup plus encore, s'il y en est demeuré tant soit peu ; et néanmoins le musc, et toute autre précieuse liqueur, n'a qu'une vertu limitée et finie. Ainsi celui qui a demeuré auprès d'un grand feu, ressent beaucoup de temps de sa chaleur, encore qu'il s'en éloigne.

Cela supposé, comme très-certain, de quel feu de charité, de quels sentiments de miséricorde

et de pitié dirons-nous que les entrailles de la Vierge Maris sont enflammées et remplies, laquelle a renfermé neuf mois durant dans son ventre virginal, et qui porte encore dans son sein, et à pour objet de son amour le Fils de Dieu, qui est la charité, la miséricorde, et la pitié même, qui n'est pas d'une vertu finie et limitée, mais infinie et sans bornes ? C'est pourquoi, comme celui qui s'approche d'un grand feu, ne peut manquer de recevoir de sa chaleur ; pareillement et à plus forte raison tous les nécessiteux qui s'approchent avec humilité et avec confiance du feu de charité, de miséricorde et de pitié, qui brule sans cesse dans le cœur de la Vierge Marie, en recevront des assistances, des faveurs et des grâces ; et d'autant plus abondantes, qu'ils s'en approcheront plus souvent, et avec plus de foi et de confiance.

En second lieu, jamais pure créature n'aima tant Jésus-Christ, ni ne fut jamais conforme à sa volonté, que sa très-sainte mère.

si donc le même Fils de Dieu, qui a employé toute sa vie, et s'est exposé soi-même pour les besoins et les nécessitez de nous autres misérables pécheurs, nous a donné sa mère pour notre mère et pour notre avocate, afin qu'elle nous aide, et qu'elle nous soit après lui la médiatrice de notre salut ; comment cette mère et cette avocate pourrai-elle nous manquer et s'éloigner tant soit peu du sentiment de son Fils.

Ayez donc recours, ma fille, avec confiance dans toutes vos nécessités à la très-sainte mère, et Vierge Marie, parce que cette confiance est riche et bienheureuse, et le refuge en est assuré, puisqu'il produit continuellement des grâces et des miséricordes.

CHAPITRE L. *DU MOYEN DE MÉDITER ET DE PRIER PAR L'ENTREMISE DES ANGES ET DE TOUS LES BIENHEUREUX.*

Pour vous servir en ceci du secours et de la faveur des anges, et des saints du paradis, vous pourrez tenir deux moyens.

Le premier est, que vous vous adressiez au Père éternel, et lui représentiez l'amour et les louanges dont toute la cour céleste le glorifie, et les travaux et les tourments que les saints ont endurés en ce monde pour son amour, et qu'en vertu de toutes ces choses vous demandiez à sa divine majesté tout ce qui vous est nécessaire.

Le second est, que vous ayez recours à ces glorieux Esprits, comme à ceux qui désirent non seulement notre perfection, mais qui souhaitent aussi que nous soyons élevés et placés au-dessus d'eux, les conjurant de vous secourir contre tous vos vices et tous vos ennemis, et de vous assister à l'article de la mort.

Quelquefois aussi vous vous mettrez à considérer les grandes et singulières grâces qu'ils ont reçues du souverain Créateur, excitant en

vous un vif sentiment d'amour et de joie de ce qu'ils sont comblés de tant de faveurs, comme si elles étaient vôtres.

Et même vous vous réjouirez davantage, s'il est possible, de ce qu'ils les aient, et non pas vous, parce que telle a été la volonté de Dieu ; c'est de quoi vous le louerez, et lui en rendrez grâces.

Et pour faire cet exercice avec méthode et avec facilité, vous pourrez partager les Ordres des bienheureux par les jours de la semaine, en cette manière.

Le dimanche vous prendrez les neuf chœurs des anges.

Le lundi, saint Jean-Baptiste.

Le mardi, les patriarches et les prophètes.

Le mercredi, les apôtres.

Le jeudi, les martyrs.

Le vendredi, les pontifes et les autres saints.

Le samedi, les vierges et les autres saintes.

Mais surtout ne laissez jamais de vous adresser souvent dans chaque jour à la Vierge Marie reine de tous les saints, à votre ange gardien, à saint Michel archange et aux autres saints à qui vous aurez particulière dévotion.

Et priez tous les jours la Vierge Marie, son Fils, et le Père éternel, qu'il leur plaise de vous faire la grâce de vous donner pour votre principal avocat et protecteur, saint Joseph, époux de la même Vierge ; vous adressant après au même

saint, priez-le avec confiance, qu'il vous reçoive en sa protection.

On raconte de ce glorieux saint une infinité de merveilles et de faveurs, que tous ceux qui l'on honoré, et qui ont eu recours à lui, en ont reçu non seulement dans les nécessités spirituelles, mais encore dans les corporelles, et particulièrement dans la conduite et instruction des personnes dévotes, à bien prier et à bien méditer.

Si Dieu fait tant d'état des autres saints, parce que pendant leur vie ils lui ont rendu de l'obéissance et de l'honneur ; combien devons-nous croire qu'il estime ce très-humble et très-glorieux saint, et combien il prise les prières de celui que le même Dieu a tellement honoré sur la terre, qu'il a voulu s'assujettir à lui, lui obéir, et le servir comme son Père.

CHAPITRE LI. *DE LA MÉDITATION DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST, POUR EN TIRER DIVERSES AFFECTIONS.*

Ce que j'ai dit ci-dessus touchant la passion de Notre-Seigneur, doit nous servir pour prier et pour méditer, et réduire après nos méditations en demandes ; je montrerai maintenant comment nous en pouvons tirer diverses affections.

Vous vous proposez (par exemple) de méditer le crucifiement de Notre-Seigneur ; dans

ce mystère, vous pourrez entre autres points considérer les suivants.

1. Comment Jésus-Christ étant arrivé sur le Calvaire, fut furieusement dépouillé par des gens enragés, et on lui déchira sa chair par morceaux, qui était collée à ses habits, à cause des plaies qu'il avait reçues dans sa flagellation.

2. Comment on lui arracha de la tête la couronne d'épines, qui étant remise une seconde fois, lui fit de nouvelles blessures.

3. Comment il fut à grands coups de marteaux et de clous cruellement attaché à la croix.

4. Comment ses sacrés membres ne venant pas aux ouvertures préparées pour placer les clous, il furent avec tant de violence tirés par ces chiens enragés, que tous ses os se déboîtèrent, et pouvaient se compter un à un.

5. Comment Notre-Seigneur élevé sur ce bois si dur, n'étant soutenu que par les clous, ses plaies très-sacrées s'agrandirent, et s'aigrirent avec une extrême douleur par les poids de son corps, qui penchait en bas.

Si vous voulez tirer quelque sentiment d'amour de ces points, ou d'autres semblables, tâchez de passer par la méditation que vous en aurez faite, d'une connaissance en une autre plus grande de l'infinie bonté de votre Seigneur, et de l'amour qu'il vous a porté, ayant voulu souffrir tant de choses pour vous ; et plus cette

connaissance s'augmentera en vous, et plus votre amour s'augmentera aussi.

Par cette connaissance de la bonté et de l'amour infini que ce Seigneur vous a montré, vous pourrez facilement produire des actes de contrition et de regret d'avoir offensé tant de fois et avec tant d'ingratitude ce même Dieu, qui a été pour vos iniquités maltraité et tourmenté en tant de façons.

Pour vous animer à l'Espérance, considérez qu'un si grand Dieu s'est réduit lui-même à un si pitoyable état pour exterminer le péché, et pour vous délivrer des pièges de Satan et de vos offenses particulières, pour vous rendre propice son Père éternel, et pour vous donner l'assurance de recourir à lui dans tous vos besoins.

Vous ressentirez de la joie, si vous passez de la considération de ses peines à celle de leurs effets ; c'est-à-dire, si vous pensez que par ce moyen il efface les péchés de tout le monde, apaise la colère de son Père, rend le prince des ténèbres confus, tue la mort, et remplit les sièges des anges déserteurs.

Cette même pensée peut encore vous donner de la joie, quand vous considérez celle qu'en reçut toute la très-sainte Trinité, la Vierge Marie, et l'Église soit militante, soit triomphante.

Pour vous porter à la haine de vos péchés, vous appliquerez tous les points que vous méditez à cette seule fin, que de vous persuader

que le Seigneur n'a essuyé tous ses tourments, que pour vous exciter à la haine de vos mauvaises inclinations, et surtout de celle qui vous maîtrise le plus, et qui est aussi la plus désagréable à la divine bonté.

Pour entrer dans l'admiration, considérez s'il peut y avoir une plus grande merveille, que de voir le Créateur de l'univers, qui vivifie toutes les choses, poursuivi à mort par ses créatures ; la souveraine majesté foulée aux pieds, et ravalée aux derniers abaissements ; la justice condamnée ; la beauté d'un Dieu couverte de crachats ; l'amour du Père éternel devenu la haine des hommes ; la lumière créée et inaccessible réduite en la puissance des ténèbres ; la gloire et la félicité même réputée le déshonneur et l'opprobre du genre humain, et abîmée dans une extrême misère.

Pour vous exciter à la compassion de votre Dieu souffrant, outre la méditation de ses peines extérieures, pénétrez de la pensée les autres sans comparaison beaucoup plus grandes, qui sont celles qui le tourmentaient intérieurement. Si vous vous affligez pour les premières, ce serait une merveille, que les autres ne vous fissent fendre le cœur de douleur.

L'âme de Jésus-Christ voyait la divine essence, comme elle la voit maintenant dans le Ciel ; elle la connaissait digne de tout honneur et de tout service ; et comme elle était portée vers

elle d'un amour ineffable, elle désirait que toutes les créatures s'y employassent de toutes leurs forces.

C'est pourquoi la voyant au contraire si étrangement offensée et outragée par une infinité de crimes et de méchancetés abominables de tout le monde, elle était en même temps navrée et transpercée d'une infinité de douleurs, qui la touchaient d'autant plus vivement, que plus grand était son amour, et le désir que tout le monde honorât, et servit une si haute majesté.

Et comme la grandeur de cet amour et de ce désir est incompréhensible, aussi n'y a-t-il personne qui puisse arriver à connaître combien grande et combien douloureuse était l'affliction intérieure de Notre-Seigneur crucifié.

De plus, comme il aimait toutes les créatures au-dessus de tout ce qui se peut dire, à proportion de cet amour il eut un regret infini de tous leurs péchés, par lesquels elles devaient se séparer de lui. Parce que pour chaque péché mortel, que tous les hommes qui ont été et seront jamais, avaient commis, et qu'ils devaient commettre, tout autant de fois que chacun péchait, il se séparait de l'âme de Notre-Seigneur, à laquelle il était uni par la charité.

Séparation d'autant plus douloureuse que celle des membres corporels, lorsqu'ils se déboitent et sortent de leur lieu naturel, que l'âme pour être un pur esprit, et plus noble, et plus

parfaite que le corps, était pour cela plus susceptible de douleur.

Entre les douleurs que Notre-Seigneur endura pour les créatures le plus cruel, fut celui qu'il ressentit pour tous les péchés des damnés, lesquels ne pouvant jamais s'unir à lui, ils étaient destinés à souffrir des peines éternelles.

Et si l'âme se sentant attendrie pour son doux Jésus, passe plus avant de la pensée, elle y trouvera pour en avoir de la compassion, des peines tout à fait extrêmes, non seulement pour les péchés commis, mais encore pour ceux qui ne le furent jamais, parce qu'il n'y a point de doute que Notre-Seigneur nous acquit aux dépens de ses précieux tourments, et le pardon de ceux-là, et la préservation de ceux-ci.

Ma fille, vous ne manquerez pas d'autres considérations pour vous condouloir et souffrir avec Jésus-Christ souffrant.

Car il n'y a eu, et il n'y aura jamais aucune douleur en quelque créature raisonnable que ce soit, qu'il n'ait senti en lui-même.

Les injures, les tentations, les infamies, les pénitences, et tout le reste des afflictions et des traverses de tous les hommes du monde, tourmentèrent l'âme de Jésus-Christ, plus vivement que celles mêmes de ceux qui les endurèrent en effet.

Parce que ce très-pieux Seigneur connût parfaitement toutes leurs afflictions grandes et

petites, tant de l'âme que du corps, jusqu'à la moindre douleur de tête, et pique d'une aiguille, et par son immense charité il en voulut avoir de la compassion, et les graver dans son cœur.

Mais on ne peut nullement expliquer, combien les souffrances de sa très-sainte Mère le pénétrèrent ; car la Sainte Vierge ressentit en elle de toutes les façons, et pour toutes les considérations toutes les douleurs et toutes les peines que Notre-Seigneur souffrit ; et quoique sa douleur ne fût pas égale, elle fut pourtant extrêmement grande.

Et ces mêmes douleurs de la mère renouvelèrent à son béni fils ses plaies intérieures, et comme d'autant de flèches enflammées d'amour, son cœur très-tendre en demeura navré et percé, lequel par tant de tourments que j'ai dits, et par d'autres presque infinis, que nous ignorons, on pourrait bien dire avoir été un amoureux enfer des peines volontaires, comme l'on écrit qu'une âme dévote par une sainte simplicité avait coutume de le nommer.

Si vous considérez bien, ma fille, la cause de toutes les douleurs que notre Dieu crucifié, notre Rédempteur et Seigneur endura, vous n'en trouverez point d'autre que le péché.

D'où il s'ensuit clairement, que la vraie et principale compassion, et l'action de grâces qu'il demande de vous, et que nous lui devons plus que nous ne saurions dire, c'est de regretter son

offense purement pour l'amour de lui, de haïr le péché d'une haine sans pareille, et de combattre généreusement contre ses ennemis, et contre nos mauvaises inclinations, afin que nous dépouillant du vieil homme et de ses œuvres, nous nous revêtions du nouveau, embellissant notre âme de l'ornement des vertus évangéliques.

CHAPITRE LII. *DES PROFITS QU'ON PEUT TIRER DE LA MÉDITATION DU CRUCIFIX, ET DE L'IMITATION DE SES VERTUS.*

Entre plusieurs profits que vous devez tirer de cette sainte méditation. Le premier est que vous ayez non seulement de la douleur de vos péchés passés, mais encore que vous soyez marrie, que vos passions dérégées qui ont attaché à la croix votre Seigneur, vivent encore en vous.

Le second est que vous lui demandiez pardon de vos fautes, et la grâce d'une parfaite haine de vous-même, pour ne l'offenser plus, mais au contraire pour l'aimer et servir dorénavant parfaitement en récompense de tant de tourments qu'il a endurés pour vous ; ce qui ne peut jamais se faire sans cette sainte haine.

Le troisième est, qu'en effet vous persécutiez jusqu'à la mort toute votre mauvaise inclination, quelque petite qu'elle soit.

Le quatrième est, que de tout votre pouvoir vous vous efforciez d'imiter les vertus de notre Sauveur, lequel a enduré son seulement pour

nous racheter, satisfaisant pour nos iniquités, mais encore pour vous donner exemple de suivre ses saintes traces.

Je vous propose ici une façon de méditer, qui vous servira à cet effet.

Si vous désirez donc acquérir (par exemple) la vertu de patience, pour imiter votre Sauveur, considérez les points qui suivent.

1. Ce que fait envers Dieu l'âme de Jésus-Christ souffrant.

2. Ce que Dieu fait envers l'âme de Jésus-Christ.

3. Ce que l'âme de Jésus-Christ fait envers soi-même, et envers son très-sacré corps.

4. Ce que Jésus-Christ fait envers nous.

5. Ce que nous devons faire envers Jésus-Christ.

Considérez donc premièrement, comment l'âme de Jésus-Christ étant toute absorbée en Dieu, s'étonne, voyant que cette infinie et incompréhensible grandeur, à comparaison de laquelle les choses créées sont comme un pur néant, s'est soumise (demeurant pourtant immobile dans sa gloire) à supporter ici des traitements indignes pour l'amour de l'homme, duquel elle n'a reçu que de l'infidélité et des injures, et ensuite comme elle l'adore, la remercie, et s'offre toute à elle.

2. Voyez ce que Dieu fait envers l'âme de Jésus-Christ, comment il veut et la porte à

souffrir pour nous les soufflets, les crachats, les blasphèmes, les fouets, les épines, et la croix lui découvrant son bon plaisir de la voir entièrement comblée de toutes sortes d'opprobres et d'afflictions.

3. De là passez à l'âme de Jésus-Christ, et pensez comment connaissant par son entendement, qui est tout lumière, combien grande est cette complaisance en Dieu, et aimant excessivement avec son affection, qui est toute feu, sa divine majesté, soit pour son mérite infini, soit pour les immenses obligations qu'elle lui avait, étant invitée à endurer pour notre amour et pour notre exemple, se dispose toute contente et joyeuse à obéir promptement à sa très-sainte volonté.

Et qui peut jamais pénétrer dans ces profonds désirs, que cette âme très-sainte et très-amoureuse en avait ? C'est là qu'elle se trouve comme dans un labyrinthe de souffrances, cherchant toujours, et ne trouvant pas (comme elle voudrait) de nouveaux moyens et de nouvelles voies de souffrir ; et partant elle se donne librement soi-même, et sa chair très-innocente à la discrétion et entre les mains des méchants hommes, et des démons d'enfer, pour en faire ce qu'ils voudraient.

4. Après cela regardez votre Jésus, qui tournant ses yeux de pitié vers vous, vous dit : voici, ma fille, en quelle extrémité m'ont réduit tes

volontés dérégées, pour n'avoir pas voulu faire un peu de violence à toi-même ; voici combien je souffre, et combien joyeusement pour ton amour et pour te donner exemple d'une vraie patience. Par toutes mes douleurs, je te prie, ma fille, de supporter volontiers cette croix, et toute autre qui me plaira le plus, t'abandonnant tout à fait entre les mains de tous les persécuteurs que je t'enverrai, quelques vils et quelques cruels qu'ils puissent être contre ton honneur et contre ton corps. O si tu savais la consolation que j'en ressentirai ! Mais tu peux bien la connaître dans ces plaies que j'ai voulu recevoir, comme autant de chères pierreries pour orner de précieuses vertus ta pauvre âme, que je chéris au-dessus de toute estime. Et si je suis réduit pour cela en cette extrémité, pourquoi, ma chère épouse, ne voudras-tu pas endurer un peu pour donner de la satisfaction à mon cœur, et pour adoucir les plaies que ton impatience m'a causées, laquelle me tourmenta si cruellement, et plus que ces mêmes plaies ?

5. Considérez bien, qui est celui qui vous parle de la sorte, et vous verrez que c'est le même roi de gloire, Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Considérez la grandeur de ses tourments et de ses opprobres, qui seraient indignes du plus infâme voleur du monde. Voyez que votre Seigneur demeure parmi tant de peines, non seulement immobile et patient à merveille, mais

qu'il s'en réjouit comme de ses noces. Et que de même que le feu s'allume davantage par un peu d'eau, ainsi avec la multiplication des tourments qui étaient petits à sa charité excessive, croissait toujours plus joie, et le désir d'en souffrir de plus grands. Considérez que ce Seigneur très-miséricordieux a enduré et fait tout cela, non pas par force ni pour son intérêt, mais (comme il vous a dit lui-même) pour l'amour qu'il vous porte, et afin que vous vous exerciez à son imitation dans la vertu de patience ; et pénétrant bien avant dans ce qu'il demande de vous, et dans le contentement que vous lui ferez vous exerçant en cette vertu, produisez des actes d'une volonté embrasée de supporter non seulement avec patience, mais encore avec allégresse votre croix présente, et toute autre quand elle serait plus fâcheuse, pour mieux imiter votre Dieu, et pour lui donner plus de satisfaction.

Et vous mettant devant les yeux de votre âme les ignominies et les amertumes qu'il a goûtées pour vous, sa constante et sa souffrance, rougissez de honte de penser que la votre soit seulement une ombre de patience, et que vos douleurs et vos mépris soient véritables. Et craignez, et tremblez que même la moindre pensée de ne vouloir pas endurer pour l'amour de votre Seigneur trouve place dans votre cœur pour s'y arrêter tant soit peu.

Ce Seigneur crucifié, ma fille, c'est le livre que je vous donne à lire, dont vous pourrez tirer le véritable portrait de toute vertu ; parce que ce livre étant un livre de vie, il instruit non seulement l'entendement avec des paroles, mais encore il embrasse la volonté par son exemple vivant. Tout le monde est rempli de livres, et néanmoins ils ne peuvent pas tous ensemble enseigner si parfaitement le moyen d'acquérir toutes les vertus, comme cela se pratique en regardant un Dieu crucifié.

Et sachez, ma fille, que ceux qui passent beaucoup d'heures à pleurer la passion de Notre-Seigneur, et à considérer sa patience, et qui après dans les adversités qui leur surviennent, se montrent aussi impatients, comme si dans l'oraison ils avaient appris toute autre chose ; ceux-là, dis-je, sont semblables à des soldats du monde, qui sous les tentes devant le temps de la mêlée se promettent de grandes choses, et après à la vue des ennemis posent les armes et prennent la suite. Et y peut-il avoir rien de plus déraisonnable et de plus misérable, que de regarder comme dans un luisant miroir les vertus de Notre-Seigneur, les aimer et les admirer, et puis les oublier tout à fait, ou ne les estimer point, lorsqu'il se présente quelque occasion de les pratiquer.

CHAPITRE LIII. *DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.*

Jusqu'ici, ma fille, je vous ai fournie (comme vous avez déjà vu) de quatre sortes d'armes dont vous avez besoin pour surmonter vos ennemis, et je vous ai donné plusieurs avis pour les bien manier ; mais encore il me reste que je vous en présente une autre, qui est le très-saint sacrement de l'Eucharistie.

Et comme ce sacrement est au-dessus de tous les autres sacrements, ainsi cette arme surpasse toutes les autres armes.

Les quatre précédentes armes empruntent leur valeur des mérites et de la grâce que le sang de Jésus-Christ nous a méritée ; mais celle-ci c'est le même sang de Jésus-Christ, c'est sa chair, c'est son âme, c'est sa divinité.

Avec celles-là on combat contre les ennemis par la vertu de Jésus-Christ ; avec celle-ci nous combattons contre les mêmes en compagnie de Jésus-Christ, et Jésus-Christ les combat ensemble avec nous ; parce que celui qui mange la chair de Jésus-Christ, et boit son sang, demeure avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ avec lui.

Et parce que l'on peut se servir, et prendre ce très-saint sacrement, et cette arme en deux façons, sacramentalement une fois le jour, et spirituellement à toute heure, et à tout moment ; pour ce qui est de la seconde manière, vous le devez recevoir très-souvent, et pour la première toutes les fois qu'il vous sera permis.

CHAPITRE LIV. *COMMENT IL FAUT RECEVOIR
LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCARISTIE.*

Nous pouvons nous approcher de ce très-divin sacrement pour diverses fins ; c'est pourquoi il faut faire pour les obtenir diverses choses partagées en trois temps ; avant la communion ; sur le point de communier ; et après la communion.

Avant la communion (quelque intention que nous ayons en la recevant) il faut que nous nous lavions, et nous purgions de la tache du péché mortel, si nous en sommes souillés, par le sacrement de la pénitence, et que nous nous donnions entièrement à Jésus-Christ, et à tout ce qu'il lui plaît, de toute l'affection de notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et de toutes nos puissances, vu qu'il nous donne en ce très-saint sacrement son sang, sa chair, son âme, sa divinité et ses mérites ; et considérant que le présent que nous lui faisons, est peu de chose, et presque rien en comparaison du sien, nous devons désirer d'avoir tout ce que toutes les créatures de la terre et du ciel lui ont jamais offert, pour le consacrer à sa divine Majesté.

Or si vous voulez communier à dessein d'obtenir la victoire et la défaite de vos ennemis et des siens, avant que de communier, commencez dès le soir précédent, ou le plutôt que vous pourrez, à considérer le désir que le Fils de Dieu a, que vous lui donniez place dans votre

cœur par ce très-saint sacrement, pour s'unir à vous, et pour vous aider à dompter vos passions vicieuses.

Ce désir est si grand et si ardent en Notre-Seigneur, qu'il n'y a point d'entendement créé qui puisse le comprendre.

Pour vous en rendre en quelque façon capable, vous imprimerez bien avant dans votre esprit deux choses qui suivent.

La première est le plaisir indicible que notre bon Dieu prend d'être avec nous, puisque c'est ce qu'il appelle ses délices.

La seconde est de considérer la haine extrême qu'il a pour le péché, tant parce qu'il est un obstacle et un empêchement de l'union qu'il désire tant de faire avec nous, que parce qu'il est entièrement opposé à ses divines perfections ; car étant un souverain bien, une pure lumière, et une beauté infinie, il ne peut se faire qu'il ne hâisse et déteste infiniment le péché, qui n'est autre chose que ténèbres, que défaut, et une tache insupportable de nos âmes.

Cette haine que Notre-Seigneur a contre le péché, est si ardente, que tout ce qui s'est passé dans l'ancien et le nouveau Testament a été ordonné pour le détruire, et principalement ce que son Fils a souffert dans sa passion très-sacrée ; lequel, comme les plus éclairés serviteurs de Dieu disent, s'exposerait encore de nouveau à

mille morts, s'il en était besoin, pour effacer en nous la moindre petite offense.

Après avoir compris par ces deux considérations, bien qu'assez imparfaitement, la grandeur du désir que Notre-Seigneur a d'entrer dans votre âme pour en chasser vos ennemis et les siens, et pour les défaire entièrement, vous excitez en vous un ardent désir de le recevoir pour le même effet.

Ainsi devenue toute généreuse, et encouragée sur l'espérance de la venue de votre céleste Capitaine, défiez à plusieurs reprises la passion que vous avez entre pris de vaincre, réprimez-la par des aversions réitérées, produisant des actes de la vertu qui lui est contraire ; et ainsi vous continuerez le soir et le matin qui doit précéder votre communion.

Quand vous verrez approcher le temps de recevoir le très-saint sacrement, un peu auparavant faites brièvement une revue sur les manquements que vous avez commis depuis votre dernière communion jusqu'à cette heure, considérant que vous les avez commis aussi librement que s'il n'y avait point de Dieu, et que s'il n'avait pas tant enduré dans les mystères de sa passion, ayant fait plus d'état d'un petit plaisir et de vos volontés, que de celle de Dieu et de son honneur, et là-dessus, honteuse de vous-même, et saisie d'une sainte crainte, vous vous confondrez

toute dans la connaissance de votre ingratitude et de votre indignité.

Mais considérant après que l'abîme infini de la bonté de votre Seigneur appelle l'abîme de votre ingratitude et de votre peu de foi, approchez-vous de lui avec confiance, lui ouvrant et élargissant votre cœur, afin qu'il s'en rende le maître absolu.

Et alors vous le lui élargirez, quand vous chasserez de votre cœur toute sorte d'affection pour les créatures, le fermant après, de peur qu'il n'y entre plus rien que votre Seigneur.

Après la communion retirez-vous promptement dans le secret de votre cœur, et après avoir adoré votre Seigneur avec toute humilité et avec tout respect, tenez-lui intérieurement ce discours :

Vous voyez, mon unique bien, combien facilement je vous offense, et combien a de pouvoir sur moi cette passion, et que je n'ai pas assez de force de moi-même pour m'en délivrer. C'est pourquoi c'est à vous principalement à combattre, et c'est de vous seul que j'espère la victoire, bien qu'il me faille aussi combattre.

Puis vous adressant au Père éternel, offrez-lui son Fils bien-aimé, qu'il vous a donné, et que vous tenez maintenant dans votre sein, pour le remercier de cette faveur, et pour impétrer la victoire de vous-même ; et combattant généreusement contre cette passion, attendez

avec confiance la victoire de Dieu, qui ne vous manquera pas, si vous faites de votre côté tout ce que vous pourrez, quand même il tarderait à vous la donner.

CHAPITRE LV. *COMMENT NOUS DEVONS NOUS PRÉPARER À LA COMMUNION, AFIN D'EXCITER L'AMOUR DE DIEU EN NOUS.*

Pour vous exciter par cet auguste sacrement à l'amour de votre Dieu, vous tournerez votre pensée vers l'amour qu'il vous a porté, considérant dès le soir précédent :

Comment ce Seigneur si grand et tout-puissant, non content de vous avoir créée à son image et à sa ressemblance, et d'avoir envoyé son Fils unique sur la terre pour endurer trente-trois ans afin d'effacer vos iniquités, et pour essayer de très-rudes tourments, et s'exposer à la mort douloureuse de la croix afin de vous racheter, il a voulu de plus vous le laisser pour votre nourriture et pour tous vos besoins dans le très-saint sacrement de l'autel.

Considérez bien, ma fille, les grandeurs incompréhensibles de cet amour, qui le rendent très-parfait et singulier en toutes ses parties.

Premièrement, si nous regardons le temps, nous trouverons que notre Dieu nous a aimé de toute éternité, et sans aucun commencement ; et d'autant qu'il est éternel dans sa divinité, autant est éternel l'amour, par lequel avant tous les

siècles, il résolut en soi-même de nous donner son Fils en cette merveilleuse manière.

De quoi prenant occasion de vous réjouir intérieurement, transportée de plaisir, vous pourrez dire : il est donc vrai que dans cet abîme d'éternité ma petitesse était déjà si considérée et aimée du grand Dieu, que dès lors par un effet d'une charité ineffable il pensait à moi, et désirait me donner son même fils pour ma nourriture !

Secondement, toutes les autres affections, quelques grandes qu'elles puissent être, ont quelque borne, et ne peuvent s'étendre plus loin, mais celle-ci de Notre-Seigneur est seule sans mesure.

C'est pourquoi voulant se satisfaire pleinement, il vous a donné son propre Fils égal à lui en majesté et en infinité, d'une même substance, et d'une même nature. Ainsi, autant grand est l'amour que don, et le don aussi grand que l'amour ; l'un et l'autre tellement grands, qu'il n'y a point d'entendement qui puisse imaginer rien de plus grand.

Troisièmement, ce n'a été ni nécessité ni violence qui l'a poussé à nous aimer, mais ç'a été sa bonté naturelle, qui l'a porté uniquement à une telle et si incompréhensible affection envers nous.

Quatrièmement, ni nos œuvres, ni aucun de nos mérites n'ont pu précéder pour obliger ce souverain Seigneur à faire un si grand excès d'amour pour notre misère, mais c'est par sa pure

libéralité qu'il s'est donné tout entier, à nous, qui sommes des créatures très-indignes.

Cinquièmement, si vous passez de la pensée à la pureté de cet amour, vous verrez qu'il n'est pas, comme les affections mondaines, mêlé de quelque intérêt, puisque Notre-Seigneur n'a pas besoin de nos biens, d'autant qu'il est sans nous tout seul en soi-même très-heureux et très-glorieux ; donc son ineffable bonté et charité se sont employées purement en notre endroit, non pas pour son profit, mais pour le nôtre.

Sur cette réflexion vous direz en vous-même : comment peut-il se faire qu'un si haut Seigneur mette son affection en une créature si basse ? Que voulez-vous de moi, roi de gloire ? Qu'attendez-vous de moi, qui ne suis qu'un peu de poussière ? Je découvre bien, mon Dieu, dans la splendeur de votre ardente charité, que vous n'avez qu'un seul dessein, qui me montre encore plus clairement la pureté de l'amour que vous me portez ; puisque vous ne vous donnez tout entier en nourriture à moi, que pour me convertir toute en vous, non pas pour le besoin que vous avez de moi, mais afin que vous vivant en moi, et moi en vous, je devienne par cette union amoureuse un autre vous-même, et que de la bassesse de mon cœur terrestre il se fasse avec le vôtre un seul cœur divin.

De là, pleine d'étonnement et de joie de vous voir si hautement estimée et chérie de votre Dieu,

et connaissant que par son amour tout-puissant il ne prétend et ne veut autre chose de vous que d'attirer à soi toute votre affection, vous détachant auparavant de toutes les créatures, et puis encore de vous-même, qui êtes aussi une créature, offrez-vous toute entière à votre Seigneur en holocauste, afin que désormais le seul amour et le bon plaisir de Dieu meuve votre entendement, votre volonté et votre mémoire, et qu'il règle tous vos sens.

Et considérant après, qu'aucune chose ne peut produire en vous de divins effet, comme de le rechercher dignement dans le très-sain sacrement de l'autel ; ouvrez-lui votre cœur pour cet effet par les oraisons jaculatoires, et par les aspirations amoureuses qui suivent.

O nourriture plus que céleste ! quand est-ce que viendra l'heure, que sans autre feu que de votre amour je me sacrifierai toute entière à vous ? Quand sera-ce, quand sera-ce, ô amour incréé ! ô pain de vie ! quand sera-ce que je ne vivrai que de vous, par vous et pour vous ? Quand sera-ce, ma vie, ma belle, délicieuse et éternelle vie ? O manne céleste ! quand viendra le temps que dégoûtée de toute nourriture terrestre je ne chercherai que vous seule ? Quand sera-ce, ô la douceur de mon âme ! quand, ô mon unique bien ! Hélas ! Mon amoureux et tout puissant Seigneur, dégagez dès maintenant ce cœur misérable de tout attachement et de toutes

vicieuses passions, embellissez-le de vos saintes vertus, et donnez-lui cette pure intention de faire toutes choses simplement pour vous plaire ; c'est par là que je viendrai à vous ouvrir mon cœur, je vous inviterai, et ferai une douce violence, afin que vous y entriez ; et vous, Seigneur, opérerez après en moi sans résistance les effets que vous avez toujours désirés.

Ce sont là les amoureuses affections que vous pourrez pratiquer le soir et le matin pour vous préparer à la communion.

Quand le temps de la communion approchera, pensez quelle chose vous devez recevoir.

C'est le Fils de Dieu rempli d'une majesté incompréhensible, devant qui les Cieux et toutes les Puissances tremblent.

C'est le saint des saints, le miroir sans tache, et la pureté incompréhensible, en comparaison de laquelle il n'y a point de créature qui soit pure.

C'est celui qui a voulu pour l'amour de vous être comme un ver, et comme la lie du peuple, rebuté, foulé aux pieds, moqué, couvet de crachats, et crucifié par la malice et par l'iniquité du monde.

Vous devez, dis-je, recevoir un Dieu qui tient entre ses mains la vie et la mort de tout l'univers.

Considérez au contraire, que vous n'êtes de vous seule qu'un néant ; que par votre péché et par votre malice vous vous êtes mise au-dessous

des plus viles et des plus impures créatures privées de raison, et rendue digne de la confusion et de l'illusion de tous les démons d'enfer.

Et qu'au lieu d'être reconnaissante de si grands et innombrables bienfaits, vous avez suivant l'égarément de votre esprit et de vos volontés, méprisé un si grand, si haut et si amoureux Seigneur, et foulé aux pieds son précieux sang.

Qu'avec tout cela par sa perpétuelle charité, et par son immuable bonté, il vous invite à sa divine table, et quelquefois même il vous force en vous menaçant de la mort, à vous y rendre. Qu'il ne vous ferme point la porte de sa miséricorde, et ne vous tourne point ses divines épaules, encore que vous soyez de votre nature lépreuse, boiteuse, hydropique, aveugle, démoniaque, et que vous vous soyez abandonnée à beaucoup de débauches.

Il ne demande que cela de vous.

1. Que vous vous repentiez de l'avoir offensé.

2. Que vous haïssiez surtout le péché, soit qu'il soit grand, soit qu'il soit petit.

3. Que vous vous offriez et vous donniez toute par affection en tous temps, et par des effets dans les occasions à sa volonté et à son obéissance.

4. Que vous espérez après, et ayez une ferme croyance qu'il vous pardonnera, qu'il vous rendra nette, et vous gardera de tous vos ennemis.

Vous étant donc encouragée par le souvenir de l'amour ineffable que votre Seigneur a pour vous, vous vous approcherez de la sainte table pour vous communier avec une sainte et amoureuse crainte, disant :

Je ne suis pas digne, Seigneur, de vous recevoir, parce que vous ai grandement offensé tant et tant de fois, et que je n'ai pas encore pleuré comme je devais votre offense.

Je ne suis pas digne, Seigneur, de vous recevoir, parce que je ne suis pas tout à fait purifiée des affections pour les péchés véniels.

Je ne suis pas digne, Seigneur, de vous recevoir, parce que je ne me suis pas encore purement donnée à votre amour, à votre volonté, et à votre obéissance.

Hélas ! Seigneur tout-puissant et infiniment bon, faites-moi digne en considération de votre bonté et de votre parole, que je vous reçoive, ô l'amour de mon âme ! avec cette foi.

Après que vous aurez communiqué, renfermez-vous tout aussitôt dans le secret de votre cœur ; et ayant mis en oubli toute chose créée, tenez avec votre Seigneur ces discours, ou autres semblables.

O très-haut roi du Ciel ! qui vous a conduit au-dedans de moi, qui suis misérable, pauvre,

aveugle, et dénuée de tous biens ? Il vous répondra : l'amour.

Et vous lui répliquant, vous direz : O amour incréé ! O amour délicieux ! que demandez-vous de moi ? Il ne vous dira autre chose que, l'amour. Je ne veux qu'aucun autre feu brûle sur l'autel de ton cœur, ni dans tes sacrifices, ni dans toutes tes œuvres, que celui de mon amour ; je veux que celui-là consumant tout autre amour et toute ta volonté, me donne une odeur très-suave et très-agréable.

C'est ce que j'ai toujours demandé, et ce que je demande encore, parce que je désire être tout entier à toi, et que tu sois tout entières à moi. Ce qui ne se fera jamais, tandis que tu ne feras pas cette résignation de toi-même, qui me plaît si fort, et que tu demeureras attachée à ton amour propre, à ton propre jugement, à toutes tes volontés, et à l'estime des hommes.

Je te demande la haine de toi-même pour te donner mon amour ; je te demande ton cœur, afin qu'il s'unisse avec le mien, qui me fut ouvert pour cela sur la croix ; enfin je te demande toute entière, afin que je sois tout entier à toi. Tu vois que je suis d'un prix incomparable, et néanmoins par ma bonté je me contente de ne m'estimer pas plus que toi. Achète-moi donc dès maintenant, âme bien-aimée, en te donnant toute à moi.

Je désire, ma chère fille, que tu ne veuilles, que tu ne penses, que tu n'entendes, que tu ne

voies rien que moi et que ma volonté ; afin que je veuille, je pense, j'entende, et voie tout en toi, de telle façon que ton néant étant absorbé dans l'abîme de mon infinité se convertisse tout en elle ; ainsi tu seras en moi pleinement heureuse, et je serai en toi pleinement content.

Enfin, vous présenterez au Père éternel son Fils bien-aimé, premièrement en action de grâces, puis pour vos besoins particuliers, pour ceux de toute la Sainte Église, de tous vos parents, de ceux à qui vous aurez quelque obligation, et enfin pour les âmes du purgatoire ; et vous ferez cette offrande en mémoire et en union de celle que ce même Fils fit de lui-même, lorsque tout sanglant et attaché à la croix il s'offrit à son Père.

Et à cette intention vous pourrez lui offrir encore tous les sacrifices qui se font ce même jour en la Sainte Église Romaine.

CHAPITRE LVI. *DE LA COMMUNION SPIRITUELLE.*

Bien qu'on ne puisse pas recevoir en un jour Notre-Seigneur sacramentellement plus d'une fois, on peut néanmoins le recevoir spirituellement (comme j'ai dit) à toute heure et à tous moments ; ce qui ne peut nous être ôté par aucune créature, si ce n'est par notre négligence ou par quelque autre faute.

Et cette communion sera quelquefois aussi profitable à l'âme, et aussi agréable à Dieu, que

plusieurs communions sacramentelles ne seraient pas peut-être à cause des défauts de ceux qui les pratiquent.

Donc tout autant de fois que vous serez disposée, et préparée à cette communion, vous trouverez le Fils de Dieu tout prêt pour se donner lui-même de ses propres mains spirituellement à vous en nourriture.

Pour vous y préparer, tournez votre pensée vers Notre-Seigneur à cette intention ; et après avoir un peu passé la vue sur vos manquements, montrez-lui de la douleur de l'avoir offensé, et priez-le avec toute humilité, et avec une grande foi, qu'il daigne venir dans votre pauvre âme avec une nouvelle grâce pour la guérir et pour la fortifier contre ses ennemis.

Pareillement, quand vous serez sur le point de vous faire violence, et de vous mortifier en quelque une de vos passion, ou de faire quelque acte de vertu ; rapportez tout à cette fin de préparer votre cœur à Notre-Seigneur, qui vous le demande incessamment. et vous tournant après vers lui, vous pouvez l'appeler avec un grand désir, qu'il vienne avec sa grâce vous guérir, et vous délivrer de vos ennemis, afin qu'il puisse lui seul posséder votre cœur.

Ou même vous ressouvenant de la dernière de vos communions sacramentelles, dites-lui d'un cœur tout embrasé : Quand sera-ce, ô mon Dieu !

que je vous recevrai une autre fois ? quand sera-ce ? quand sera-ce ?

Si vous voulez vous disposer à communier spirituellement avec plus de dévotion et de révérence, dès le soir précédent dressez toutes vos mortifications, tous vos actes de vertus, et toute autre bonne œuvre à cette fin de recevoir spirituellement votre Seigneur.

Et le matin de bonne heure considérant quel bien et quel bonheur c'est à l'âme de recevoir dignement le très-saint sacrement de l'autel, vu que par là elle recouvre les vertus perdues, elle revient à sa première beauté, et participe aux fruits et aux mérites de la passion du Fils de Dieu, et combien Dieu même se plaît que nous le recevions, et possédions ces biens là, efforcez-vous d'exciter dans votre cœur un grand désir de le recevoir pour lui plaire.

Et toute embrasée que vous serez de ce désir, tournez-vous vers lui en disant : puisqu'il ne m'est pas permis, Seigneur, de vous recevoir aujourd'hui sacramentellement, faites, ô bonté et puissance incréée, que me pardonnant toutes mes chutes, et me guérissant de toutes mes plaies, je puisse dignement vous recevoir spirituellement maintenant, chaque heure et chaque jour, me donnant une nouvelle grâce et une nouvelle force contre tous mes ennemis, et particulièrement contre celui à qui maintenant je fais la guerre pour vous contenter.

CHAPITRE LVII. DE L'ACTION DE GRÂCES.

Puisque tout le bien que nous avons et que nous faisons, est à Dieu et vient de Dieu, nous sommes obligés de le remercier de tous les exercices spirituels, que nous avons pratiqués, de toutes les victoires que nous avons remportées sur nous-mêmes, et de tous les bienfaits que nous avons reçus de sa main pitoyable, tant en particulier qu'en général.

Pour faire cela comme il faut, considérons la fin qui meut Notre-Seigneur à nous départir ses grâces ; car par cette considération et par cette connaissance on apprend de quelle façon il veut être remercié.

Et parce que Notre-Seigneur dans tous ses bienfaits se propose principalement d'accroître sa gloire, et de nous attirer à son amour et à son service, faites premièrement cette réflexion au-dedans de vous-même : avec quelle puissance, avec quelle sagesse et avec quelle bonté mon Dieu m'a fait ce bien, et accordé cette grâce ?

puis voyant qu'en vous-même, comme de vous-même vous n'avez rien qui mérite aucun bienfait, mais qu'au contraire vous n'avez autre chose qu'indignité et qu'ingratitude, avec une profonde humilité vous direz à votre Seigneur.

Comment est-ce que vous daignez, Seigneur, regarder un chien mort, et me faire tant de biens ? que votre nom soit béni aux siècles des siècles.

Et enfin voyant qu'il vous demande par ses bienfaits, que vous l'aimiez et le serviez, embrasez-vous d'amour vers un Seigneur si amoureux, et d'un pur et sincère désir de le servir en tout ce qu'il lui plaira. Et partant vous y ajouterez une parfaite offrande de vous-même en la manière qui suit.

CHAPITRE LVIII. *DE L'OFFRANDE.*

Afin que l'offrande que vous devez faire de vous-même, soit tout à fait agréable à Dieu, elle a besoin de deux choses. L'une est de la joindre aux offrandes que Jésus-Christ fit à son Père. L'autre est, que votre volonté soit détachée entièrement des créatures.

Pour la première, vous devez savoir que le Fils de Dieu, pendant qu'il vivait dans cette vallée de larmes, offrait continuellement à son Père céleste non seulement sa personne, et les actions qu'il faisait, mais encore nous autres ensemble, et les actions que nous devons produire. Tellement que nous devons faire nos offrandes en union aux siennes, et avec confiance en elles.

Pour la seconde, considérez bien avant de vous offrir, si votre volonté a quelque attachement (car si cela est, vous devez premièrement la détacher de toute affection) et recourez pour cela à Dieu, afin que sa main puissante rompant tous vos liens, vous puissiez

vous offrir à sa divine majesté exempte et libre de toute autre affection.

Et prenez bien garde à cela ; car si vous offrez à Dieu demeurant attachée aux créatures, vous n'offrez rien du vôtre, mais ce qui est à autrui, vu que vous n'êtes pas à vous, mais à ces créatures-là auxquelles votre volonté est attachée ; ce qui déplaît à Notre-Seigneur : car c'est comme si l'on voulait se moquer de lui.

Et de là vient que tant d'offres que nous faisons à Dieu de nous-mêmes, reviennent non seulement vides et sans fruit, mais que nous tombons ensuite en beaucoup de défauts et de péchés.

Nous pouvons nous offrir nous-mêmes à Dieu, encore que nous soyons attachés aux créatures, mais pourtant à cette intention que sa bonté nous en détache, pour pouvoir après nous donner entièrement à sa divine majesté et à son service ; ce que nous devons faire souvent, et avec une grande affection.

Que votre offrande soit donc faite sans attachement, et sans aucun mélange de votre propre volonté, sans considérer ni les biens de la terre, ni ceux du Ciel, mais la seule volonté et la seule providence de Dieu, à laquelle vous devez vous soumettre toute entière, et vous sacrifier en perpétuel holocauste ; et ayant mis en oubli toute chose créée, lui dire : voici, mon Dieu et mon créateur, tout ce que je suis, et toutes mes

affections entre les mains de votre volonté, et de votre éternelle providence. Faites de moi ce qu'il vous semblera, et qu'il vous plaira, soit en la vie, soit en la mort, soit après la mort ; aussi bien dans le temps que dans l'éternité.

Si vous faites cela ainsi, et sincèrement (comme vous pourrez vous en apercevoir lorsqu'il vous arrivera quelque adversité) vous deviendrez de terrestre que vous étiez, une marchande évangélique et très-heureuse, parce que vous serez à Dieu, et Dieu sera à vous, vu qu'il est toujours à ceux qui se détachant des créatures, et d'eux mêmes, se donnent et se sacrifient tout entiers à sa divine majesté.

Vous voyez don ici, ma fille, un moyen très-puissant pour vaincre tous vos ennemis, parce que si cette offrande vous unit tellement à Dieu, que vous veniez à être toute à lui, et lui tout à vous, quel ennemi et quelle puissance pourra jamais vous offenser ?

Et quand vous voudrez offrir à Dieu quelques-unes de vos actions, comme des jeûnes, des oraisons, des actes de patience, et d'autres bonnes œuvres ; jetez premièrement les yeux de votre âme sur l'offrande que Jésus-Christ faisait à son Père de ses jeûnes, de ses oraisons, et de ses actions, et avec confiance en leur valeur et en leur vertu, offrez ensuite les vôtres.

Si vous voulez offrir au Père céleste les actions de Jésus-Christ pour vos dettes, vous pourrez le faire de cette manière.

Vous ferez une revue tantôt générale, tantôt particulière sur vos péchés, et voyant clairement qu'il est impossible que de vous-même vous puissiez apaiser la colère de Dieu ni satisfaire à sa divine justice, vous aurez recours à la vie et à la passion de son Fils, pensant à quelque'une de ses actions, comme par exemple lorsqu'il jeûnait, qu'il priaït, qu'il souffrait, ou qu'il répandait son sang, vous y verrez que pour vous réconcilier avec son Père, et pour payer la dette de vos iniquités, il lui offrait ses actions, sa passion, et son sang, comme lui disant :

Voici, mon Père éternel, que selon votre volonté je satisfais pleinement à votre justice pour les péchés et pour les dettes de N. Qu'il plaise à votre divine majesté de les lui pardonner, et de le recevoir au nombre de vos élus.

Sur quoi vous ferez pour vous au même instant au Père éternel la même offrande, et les mêmes prières que son Fils, le suppliant de vous remettre toutes vos dettes en leur considération et mérite.

Ce que vous pourrez faire non seulement, passant d'un mystère de la vie et de la passion de son Fils, à un autre mystère ; mais passant aussi d'une action de chaque mystère à une autre action ; et non seulement vous pourrez pratiquer

cette sorte d'offrande pour vous, mais pour les autres encore.

CHAPITRE LIX. *DE LA DÉVOTION SENSIBLE ET DE L'ARIDITÉ OU SÉCHERESSE SPIRITUELLE.*

La dévotion sensible procède tantôt de la nature, tantôt du démon, et tantôt de la grâce ; mais vous pourrez juger de son origine par les fruits qui en proviendront ; car si elle ne produit pas en vous l'amendement de votre vie, vous devez douter qu'elle vienne du démon, ou de la nature ; et ce soupçon doit être d'autant plus assuré, que vous y prendrez plus de goût et de consolation, que vous vous y attacherez plus fortement, et que vous vous en estimerez davantage.

Quand vous sentirez dont votre esprit rempli de douceurs spirituelles, ne vous amusez point à disputer de quelle part elles viennent, mais prenez garde de ne point vous appuyer sur elles, et de ne vous laisser point tirer hors de la connaissance de votre néant ; au contraire efforcez-vous avec plus de diligence, et avec plus de haine de vous-même, de garder libre votre cœur de toute sorte d'attachement, bien que spirituel, et ne désirez que Dieu et son bon plaisir : car de cette manière, soit que le goût vienne de la nature, ou du démon, il deviendra un effet de la grâce.

La sécheresse peut pareillement procéder des trois principes que nous venons de dire.

Du démon, qui s'efforce d'attiédir notre esprit, et de le détourner de l'entreprise de la vie spirituelle pour le replonger dans les entretiens, et dans les plaisirs, du monde.

De nous-mêmes, à cause de nos fautes, de nos attachements aux choses de la terre, et de notre négligence.

De la grâce, soit pour nous avertir que nous soyons plus diligents à quitter tous les attachements, et toutes les occupations qui ne sont pas Dieu, et qui ne tendent point à Dieu ; soit pour nous faire connaître par expérience, que tout notre bien vient de lui ; soit pour nous faire, estimer davantage ses grâces et ses dons, et pour nous rendre plus humbles et plus soigneux de les conserver ; soit pour nous unir plus étroitement à sa divine majesté, en renonçant tout à fait à nous-mêmes jusqu'aux délices spirituelles, de peur que notre affection y étant attachée, nous ne partagions notre cœur, que Dieu veut pour soi tout entier ; soit même parce qu'il se plaît pour notre bien de nous voir combattre de toutes nos forces, et bien user de la grâce.

Donc si vous vous sentez aride et dégoûtée, rentrez en vous-même pour y remarquer le défaut qui vous a soustrait votre dévotion sensible, et prenez contre lui les armes, non pas pour recouvrer cette grâce sensible, mais pour éloigner de vous ce qui déplaît aux yeux de Dieu.

Si vous ne trouvez pas ce défaut, ayez au lieu de la dévotion sensible la vraie dévotion, qui est la prompte résignation à la volonté de Dieu.

Et partant, prenez garde de n'abandonner aucunement vos exercices spirituels, mais poursuivez-les de tout votre pouvoir, quelques infructueux et quelques insipides qu'ils vous paraissent, buvant de bon cœur le calice d'amertume que l'amoureuse volonté de Dieu vous présente dans votre aridité.

Si l'aridité se trouvait quelquefois accompagnée de si grandes et de si épaisses ténèbres d'esprit, que vous ne sussiez pas de quel côté vous tourner, ni quel parti prendre, ne vous découragez point, mais demeurez solitaire et constante à porter votre croix, et éloignée de toute consolation terrestre, quand même le monde et les créatures vous en présenteraient.

Cachez votre souffrance à quelque personne que ce soit, hormis à votre Père spirituel, à qui vous la découvrirez, non pour y chercher quelque soulagement, mais seulement pour apprendre de lui le moyen de la supporter selon le bon plaisir de Dieu.

N'employez point non plus les communions, les prières, et les autres exercices spirituels pour être détachée de votre croix, mais pour acquérir de la force pour la faire éclater à la plus grande gloire du crucifix.

Si vous ne pouvez, à cause du trouble de votre entendement, ni méditer ni prier comme vous voudriez, méditez le mieux que vous pourrez.

Et ce que vous ne pouvez pas exécuter par l'entendement, faites-vous violence de l'exécuter par la volonté, et de vous servir de la parole, vous adressant tantôt à vous-même, tantôt à votre Seigneur ; car vous en verrez d'admirables effets ; et par là votre cœur prendra haleine, et de nouvelles forces.

Vous pourrez donc dire en cette circonstance : d'où vient, mon âme, ta tristesse ? et d'où vient que tu me troubles ? Mets en Dieu ton espérance, puisque j'aurai derechef le bonheur de le louer comme l'objet de ma béatitude, et mon unique protecteur.

Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous tant éloigné de moi, vous ne me regardez pas dans le besoin et dans la tribulation ? Au moins ne m'abandonnez pas entièrement.

Et vous souvenant de la sacrée doctrine dont Dieu remplit sa chère Sara femme de Tobias pendant ses tribulations, servez-vous-en aussi, disant de vive voix :

Quiconque vous honore, est assuré que si sa vie est éprouvée, elle sera couronnée ; si elle est dans la tribulation, elle en sera délivrée ; et si elle se trouve dans la corruption, elle pourra encore fléchir votre miséricorde. Puisque vous ne prenez

pas plaisir de nous voir perdus, et puisque après la tempête vous ramenez le calme, et après les gémissements et les pleurs vous faites succéder la joie ; ô Dieu d'Israël ! Que votre nom soit béni dans tous les siècles (Tob. 3).

Repassez encore dans votre mémoire votre Sauveur, qui fut dans le jardin et sur la croix par un surcroît de ses peines abandonné de son Père céleste dans la partie sensitive ; et portant votre croix avec lui, dites de tout votre cœur : votre volonté soit faite.

Car c'est ainsi que votre patience et votre raison pousseront les flammes de votre cœur sacrifié par vos souffrances jusqu'à la vue de votre Dieu, et vous en sortirez véritablement dévote.

Parce que (comme je viens de dire) la vraie dévotion est une vive et ferme promptitude de notre volonté à suivre Jésus-Christ avec la croix sur les épaules, par quelque chemin qu'il nous invite et qu'il nous appelle, et de plus à vouloir Dieu pour Dieu, et quitter même quelquefois Dieu pour Dieu.

Et si quantité de personnes qui s'adonnent à l'esprit de dévotion, et principalement les femmes, mesuraient par là leur avancement, et non pas par leur dévotion sensible, elles ne seraient pas abusées, ni par elles-mêmes, ni par le démon, elles ne se plaindraient pas inutilement, ou pour mieux dire ingratement, d'un si grand

bien que Notre-Seigneur leur fait ; mais elles s'appliqueraient avec plus de ferveur à servir sa divine majesté, qui ordonne ou permet toutes choses pour sa gloire, et pour notre profit.

Et c'est aussi en quoi les femmes se trompent, et même celles qui avec crainte et avec prudence se gardent des occasions de pécher ; parce qu'étant quelquefois travaillées par des pensées horribles, sales et épouvantables, et quelquefois même par de vilaines visions, elles sont toutes troublées, perdent courage, et s'imaginent qu'elles sont abandonnées, et entièrement éloignées de Dieu, ne pouvant se persuader que son divin Esprit puisse habiter dans une âme remplie de telles pensées.

Ainsi elles en demeurent grandement abattues, et son presque sur le point de se désespérer, et quittant tous leurs bons exercices, de retourner en Égypte.

En quoi elles ne comprennent pas bien la grâce que Dieu leur fait, de permettre qu'elles soient attaquées par ces phantasmes des tentations, afin de les ramener à la connaissance d'elles-mêmes, et de leur donner occasion de s'approcher de lui par la vue de leur nécessité. C'est donc avec ingratitude qu'elles se plaignent d'une chose dont elles devraient demeurer obligées à son infinie bonté.

Ce que vous devez faire dans ces occasions, c'est d'entrer dans une profonde considération de

votre inclination perverse, laquelle Dieu veut pour votre bien, que vous connaissiez être prompte et portée à toute sorte de mal, et que sans son secours vous vous précipiteriez en une extrême ruine.

Puis passez dans l'espérance et dans la confiance, qu'il veut vous secourir, puisqu'il vous fait voir le péril, et qu'il désire vous tirer plus près de lui par l'oraison, et par le recours que vous aurez à lui. C'est de quoi vous lui devez rendre très-humbles grâces.

Et tenez pour assuré, que tous ces phantasmes des tentations et ces mauvaises pensées se chassent mieux par une paisible souffrance de la peine qu'elles nous font, et par une prompte et adroite duite, que par une fâcheuse et trop inquiète résistance.

CHAPITRE LX. *DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.*

Pour faire l'examen de conscience, considérez trois choses.

Les chutes du jour.

Leur cause, et le courage et la promptitude que vous avez pour leur faire la guerre, et pour acquérir les vertus qui leur sont contraires.

Pour les chutes, vous ferez tout ce que je vous ai dit dans le chapitre XXVI, où j'ai traité de ce qu'on doit faire quand on est blessé.

Pour ce qui est de leur cause, vous ferez votre possible pour l'abattre et pour l'ôter entièrement.

Vous fortifierez la volonté que vous aurez pour exécuter cela, et pour acquérir les vertus, par la défiance vous-même, par la confiance en Dieu, par l'oraison, et par la répétition des actes de haine du vice, et de désir de la vertu contraire.

Quant aux victoires que vous aurez gagnées, et aux bonnes œuvres que vous aurez faites, tenez-les pour suspectes.

Outre que je ne vous conseille point de vous amuser à trop les considérer, pour le péril presque inévitable qu'il y a d'être touchée du moins de quelque secret motif de vaine gloire, et de présomption.

Les laissant donc en arrière entre les mains de la miséricorde de Dieu, quelles qu'elle soient, tournez votre pensée vers un plus grand nombre d'autres, qui vous restent à faire.

Pour ce qui est du remerciement, qu'il vous faut faire à votre Seigneur des dons et des faveurs qu'il vous a faites en cette journée, vous devez le reconnaître pour l'auteur de tout bien, et lui rendre grâces de ce qu'il vous a délivrée des mains de tant d'ennemis manifestes, et beaucoup plus des occultes ; qu'il vous a donné de bonnes pensées, et des occasions d'acquérir les vertus, et de tout autre bienfait qui vous est inconnu.

CHAPITRE LXI. *COMMENT IL FAUT CONTINUER
DANS CETTE GUERRE, COMBATTANT TOUJOURS
JUSQU'À LA MORT.*

Entre autres choses qui son nécessaires en ce combat, la première est la persévérance avec laquelle nous devons toujours nous appliquer à mortifier nos passions, lesquelles pendant notre vie ne meurent jamais, mais germent et poussent à toute heure, comme de mauvaises herbes.

C'est ici une guerre, laquelle parce qu'elle ne fini qu'avec notre vie, nous ne pouvons éviter ; et quiconque ne combat point, y demeure nécessairement pris ou tué.

De plus, l'on a à faire à des ennemis qui nous portent une haine continuelle, dont on ne peut jamais espérer ni paix ni trêve, parce qu'ils tuent plus cruellement celui qui recherche le plus leur amitié.

Vous ne devez pourtant pas vous épouvanter ni de leur pouvoir, ni de leur nombre ; parce que dans ce combat personne ne peut être vaincu que celui qui le veut ; et toute la force de nos ennemis est entre les mains de notre capitaine, à la gloire duquel nous combattons.

Non seulement il ne permettra pas que l'on vous fasse aucune supercherie, mais il prendra même les armes pour vous ; et comme il est plus puissant que tous vos adversaires, il vous mettra la victoire entre les mains pourvu que combattant vaillamment avec lui, vous vous confiez non pas

en vous-même, mais en sa puissance et en sa souveraine bonté.

Si Notre-Seigneur ne vous donnait pas si tôt la victoire, ne perdez pas courage, parce que vous devez tenir pour certain (et c'est ce qui vous aidera même à combattre avec plus d'assurance) que cela tournera à votre bien et à votre grand avantage toutes les choses qui se présenteront contre vous, et celles aussi qui vous sembleront les plus éloignées, et même contraires à votre victoire (quelles qu'elles puissent être) pourvu que vous vous montriez fidèle et généreuse guerrière.

Suivant donc, ma fille, l'exemple de votre céleste capitaine, qui a vaincu le monde, et a voulu mourir pour vous ; employez-vous, et attachez-vous courageusement à ce combat, et à l'entière destruction de tous vos ennemis ; car si vous en laissiez un seul en vie, ce serait comme un fétu dans votre œil, et comme une lance à votre côté, qui vous empêcherait le cours d'une si glorieuse victoire.

CHAPITRE LXII. *COMMENT IL FAUT SE PRÉPARER CONTRE LES ENNEMIS QUI NOUS ATTAQUENT AU TEMPS DE LA MORT.*

Quoique toute notre vie soit une guerre continuelle sur la terre, toutefois la principale et la plus remarquable journée, c'est dans la dernière heure du grand passage, parce quiconque tombe en ce moment-là, ne se relève plus.

Ce que vous devez faire pour vous trouver bien préparée à cette heure-là, c'est que dans ce temps-ci qui vous est octroyé, vous combattiez vaillamment, vu que celui qui combat bien pendant sa vie, obtient aisément la victoire dans l'article de la mort, à cause de la bonne habitude qu'il s'en est faite.

Outre cela, pensez souvent attentivement à la mort, parce que lorsqu'elle arrivera, vous la craindrez moins, et votre esprit sera plus libre, et plus prompt au combat. Les gens du monde fuient cette pensée, pour ne pas interrompre le plaisir qu'ils prennent aux choses de la terre, auxquelles s'étant volontiers attachés d'affection, ils ressentiraient de la peine s'ils pensaient devoir les quitter ; ainsi leur affliction dérégulée ne se diminue point, mais au contraire elle vient à acquérir toujours plus de force ; c'est pourquoi de déloger de cette vie, et de quitter des choses si chères, ce leur est une douleur incroyable, et souvent plus grande à ceux qui en ont plus longtemps joui.

Vous pourrez aussi, pour mieux faire cet important appareil, vous imaginer quelquefois de vous trouver seule sans aucune assistance au milieu des détresses de la mort, et vous réduire à la mémoire les choses qui suivent, qui pourraient en temps-là vous travailler, et là-dessus, vous vous entretiendrez des remèdes que je vous proposerai, pour vous en pouvoir mieux servir

dans cette dernière extrémité, parce qu'il est nécessaire de bien apprendre auparavant le coup qu'on doit faire une seule fois, pour ne point commettre de faute, où il n'y a point lieu d'amendement.

CHAPITRE LXIII. *DE QUATRE ASSAUTS QUE NOUS FONT NOS ENNEMIS AU TEMPS DE LA MORT : ET PREMIÈREMENT DE L'ASSAUT CONTRE LA FOI, ET DU MOYEN DE NOUS EN DÉFENDRE.*

Il y a quatre principaux et plus dangereux assauts que nos ennemis ont coutume de nous donner à l'article de la mort ; qui sont : la tentation de la foi, le désespoir, la vaine gloire, diverses illusions et transfigurations des démons en anges de lumière.

Pour ce qui est du premier assaut, si l'ennemi commence à vous tenter avec de faux raisonnements, retirez-vous promptement de l'entendement à la volonté, disant : retire-toi, Satan père de mensonge ; non, je ne te veux pas même écouter ; il me suffit de croire tout ce que croit la sainte Église Romaine.

Et ne donner point de lieu, autant qu'il vous sera possible, à aucunes pensées touchant la foi, quelques bonnes et amies qu'elles vous semblent, les tenant toujours pour des suggestions du démon, par où il veut vous attirer à la dispute.

S'il n'était plus temps d'en retirer, et recueillir votre esprit, demeurez forte et bien ferme, pour ne céder à aucunes raisons ou autorités de l'Écriture, que l'adversaire pourrait vous alléguer, parce qu'elles seront toutes, ou retranchées, ou mal alléguées, ou mal interprétées, quand même elles vous paraîtraient bonnes, claires et évidentes.

Et si le rusé serpent vous demandait ce que croit l'Église Romaine, ne lui répondez point, mais découvrant sa finesse, et qu'il voudrait vous surprendre en paroles, faites un acte intérieur d'une plus vive, et plus ferme foi ; ou même pour le faire crever de dépit, répondez-lui que la sainte Église Romaine croit la vérité ; et si le malin répliquait : quelle est cette vérité ? Reprenez la parole, et dites : c'est justement ce qu'elle croit.

Surtout tenez toujours votre cœur attaché au crucifix, lui disant : mon Dieu, mon créateur et mon sauveur, aidez-moi promptement, et ne vous éloignez point de moi, afin que je ne m'éloigne point de la vérité de votre sainte foi catholique ; et qu'il vous plaise que comme j'y suis née par votre grâce, j'y finisse aussi à votre gloire cette vie mortelle.

CHAPITRE LXIV. *DE L'ASSAUT DU DÉSESPOIR, ET DE SON REMÈDE.*

Le second assaut avec lequel le pervers démon s'efforce de nous abattre tout à fait, c'est l'épouvante qu'il nous donne en nous remettant

en mémoire nos fautes pour nous faire précipiter dans la fosse du désespoir.

Dans ce danger observez cette règle assurée, que les pensées de vos péchés vous viennent de la grâce et pour votre salut, lorsqu'elles produisent en vous des effets d'humilité, de douleur de l'offense de Dieu, et de confiance en sa bonté. Mais quand elles vous troublent, et vous mettent en défiance, et vous causent de la pusillanimité, encore qu'elles vous paraissent des choses véritables et suffisantes pour vous persuader que vous êtes damnée, et qu'il n'y a plus de temps de salut pour vous, tenez-les pourtant pour des effets de ce trompeur, humiliez-vous davantage, et confiez-vous plus en Dieu ; car par ce moyen vous vaincrez votre ennemi avec ses propres armes, et donnerez de la gloire à votre Seigneur.

Il est bien vrai que vous devez avoir du regret de l'offense de Dieu, tout autant de fois qu'elle vous vient en mémoire ; mais aussi est-il vrai que vous devez lui en demander pardon avec confiance en sa mort et passion.

De plus, je vous dis que s'il vous semblait que Dieu même vous dît, que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, vous ne devriez pas pourtant en aucune façon laisser de vous confier en lui ; mais lui dire humblement : vous avez bien raison, Seigneur, de me réprover pour mes péchés, mais j'en ai une plus grande d'espérer en votre miséricorde, et que vous me pardonneriez.

C'est pourquoi je vous demande le salut de votre misérable créature damnée véritablement par sa propre malice, mais qui a été aussi rachetée au prix de votre sang. Je veux me sauver, mon rédempteur, pour votre gloire, et avec confiance en votre miséricorde infinie, je m'abandonne toute entière entre vos mains. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, parce que vous êtes mon unique Seigneur ; et quand même vous me tueriez, je veux pourtant conserver mes espérances vives en vous.

CHAPITRE LXV. *DE L'ASSAUT DE LA VAINNE GLOIRE.*

Le troisième assaut est de la vaine gloire et de la présomption.

En ce point ne vous laissez jamais par quelque voie que ce soit, porter tant soit peu à la moindre vaine complaisance de vous-même, et de vos actions ; mais que votre complaisance soit purement en votre Seigneur, en sa miséricorde, aux œuvres de sa vie et de sa passion.

Avilissez-vous toujours davantage devant vos yeux jusqu'au dernier soupir, et reconnaissez Dieu seul pour auteur de tout le bien que vous vous souviendriez d'avoir fait. Ayez recours à son aide, mais ne l'attendez point de la considération de vos mérites, quand même vous auriez gagné plusieurs et grandes batailles. Tenez vous continuellement dans une sainte crainte, avouant

avec sincérité que toutes vos provisions seraient vaines, si Dieu ne vous recueillait sous l'ombre de ses ailes, en la protection duquel vous vous confierez uniquement.

Si vous suivez ces avertissements, tous vos ennemis n'auront point de pouvoir sur vous ; et vous vous ouvrirez ainsi le chemin pour passer joyeusement à la Jérusalem céleste.

CHAPITRE LXVI. *DE L'ASSAUT DES ILLUSIONS,
ET DES FAUSSES APPARENCES AU MOMENT DE
LA MORT.*

Si notre opiniâtre ennemi, qui ne se lasse jamais de nous travailler, vous attaque par de fausses apparences, et par des transfigurations en ange de lumière, demeurez ferme et assurée dans la connaissance de votre néant, et dites-lui hardiment : retourne, malheureux, dans tes ténèbres ; car je ne mérite point de visions, et je n'ai besoin d'autre chose que de la miséricorde de mon Jésus, et des prières de la Vierge Marie, de saint Joseph, et des autres Saints.

S'il vous semblait par beaucoup de signes presque évidents, que ces choses fussent venues du Ciel, refusez-les néanmoins, et chassez-les loin de vous autant que vous pourrez, et ne craignez point que cette résistance fondée sur votre indignité soit désagréable à votre Seigneur, parce que si c'est son affaire, il saura bien l'éclaircir, et vous n'y perdrez rien, puisque celui qui donne sa

grâce aux humbles, ne la leur ôte point, quelques actes d'humilité qu'ils fassent.

Ce sont les armes les plus ordinaires dont notre ennemi a coutume de se servir contre nous en ce dernier passage. Il tente après chacun selon les inclinations particulières, auxquelles il le connaît être plus sujet ; et partant avant que l'heure du grand combat s'approche, nous devons bien nous armer et combattre vaillamment contre nos passions les plus violentes, et qui nous maîtrisent le plus, pour faciliter la victoire dans le temps qui nous ôte tout autre temps de pouvoir le faire.

Vous combattrez contre eux jusqu'à leur entière défaite. (3 Rois 15)